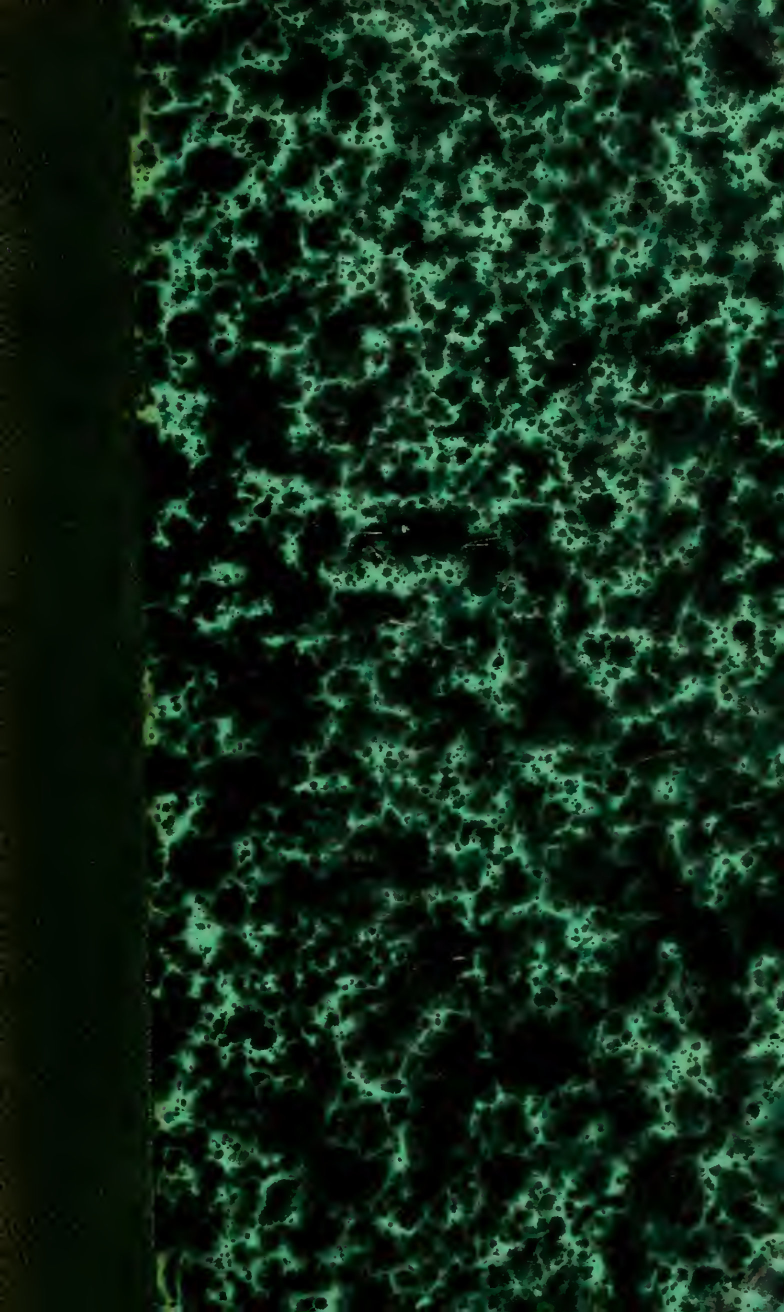
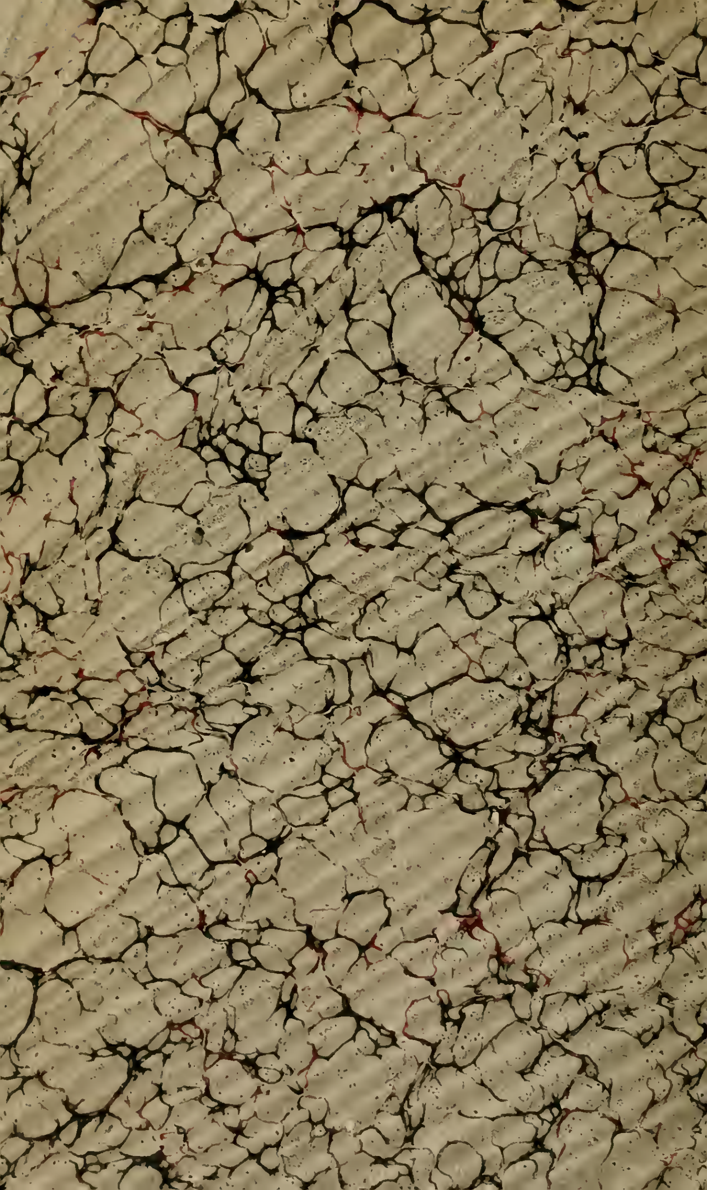
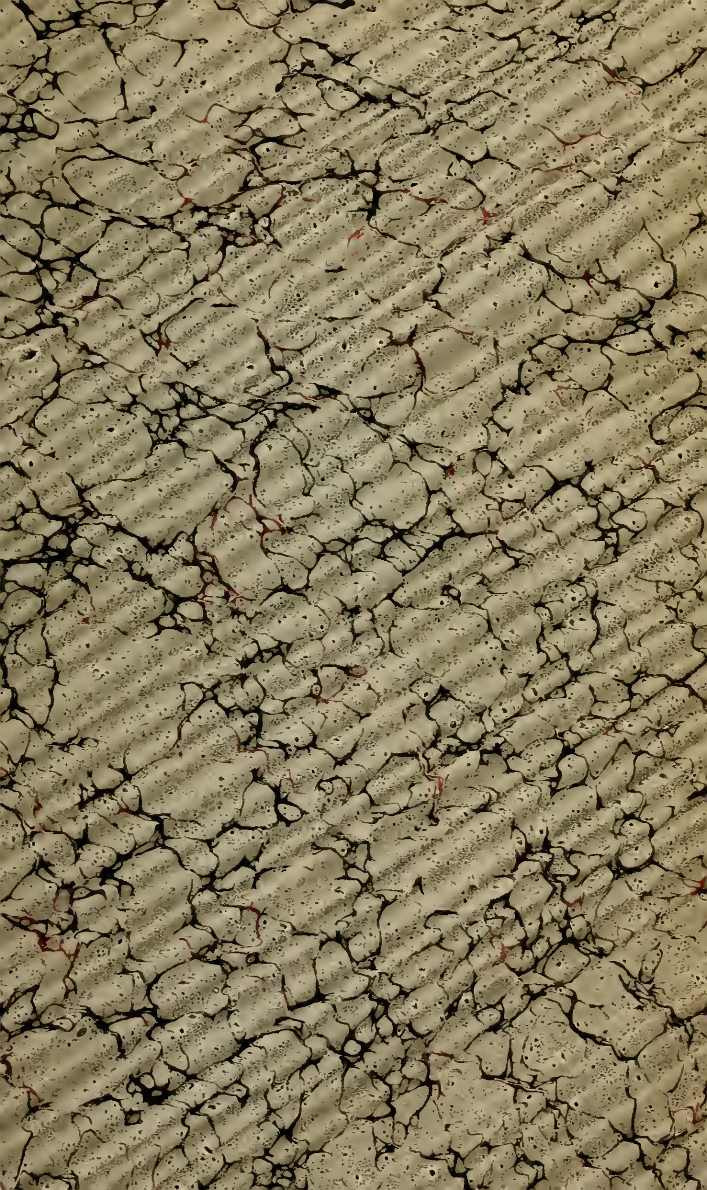






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

L'HOMME AUTOMATE — LE VAMPIRE
L'ÉCLIPSE TOTALE — LE TÉMOIN
LE DÉLUGE — L'HOMME NOIR
L'HOTEL DES BAINS — LE BEAU NARCISSE
LE BOULEVARD BONNE-NOUVELLE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876



Paris-Imp PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques Rousseau.

L'HOMME AUTOMATE

FOLIE-PARADE, MÊLÉE DE COUPLETS

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. VARNER ET YMBERT.

Théatre des Variétés. — 10 Mai 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUHAZARD, médecin	MM. LEPEINTRE.
LÉMINCÉ, traiteur	TIERCELIN.
MÉCANIQUE, amant de Claudine, et ami de Duhazard	ODRY.
BEAUVISAGE, élève de Curtius	LEFEBVRE.
CLAUDINE, fille de Léminé.	Mlle MARIA.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

A Nanterre.



L'HOMME AUTOMATE

La place publique de Nanterre. — A droite du spectateur la maison et la montre du traiteur Léminacé, avec cette enseigne : *A la Belle Madeleine ;* à gauche, le cabinet de curiosités de Beauvisage, avec cette inscription : *Cabinet d'illusions ;* l'entrée en est close par un rideau rouge mobile. En avant un piédestal sur lequel est un automate qui se place et se déplace à volonté, et qui, par le masque et la mise, doit ressembler le plus possible à l'acteur qui joue le rôle de Mécanique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUHAZARD, MÉCANIQUE, se tenant par la main.

MÉCANIQUE.

« Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
« Ma fortune va prendre une face nouvelle... »

Comment, mon cher Duhazard, c'est toi que je retrouve établi à Nanterre ?

DUHAZARD.

Ce pauvre Mécanique ! il n'est pas changé, je le vois encore avec le tablier blanc et la veste de nankin, chez ce brave limonadier qui nous logeait tous à crédit.

MÉCANIQUE.

Mon oncle Marasquin...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Ton amitié, j'aime à le voir,
A ce souv'nir fidèl' se montre.

DUHAZARD.

Oui, c'est chez lui, près du comptoir,
Qu' nous fîmes notr' premièr' rencontre.

MÉCANIQUE.

Tu m'empruntas dès l' premier soir...
V'là comm' tu m'as connu, je pense.

DUHAZARD.

Et d'puis je m' suis fait un devoir
De r'nouv'ler souvent connaissance.

Oui, tu m'as vu dans le temps de mes fredaines, dans les jours d'orage et de grandes passions... Ce n'est plus cela... je ne suis plus ce brillant étudiant en médecine... la coqueluche de tout le faubourg Saint-Jacques... Tu sais qu'à la Faculté de Paris ils ont refusé de me recevoir, sous prétexte que je ne savais rien... comme si c'était une raison, et comme si les gros bonnets de l'ordre... Ma foi, j'ai pris mon parti et mon scalpel, et je me suis mis à courir la province... rognant... taillant... tranchant dans le grand; j'ai fait de tout, jusqu'à des guérisons !... J'ai là les certificats; et à la fin, fatigué de cette vie errante... *sistimus hic tandem*, je me suis arrêté dans cette ville, où tu me vois chirurgien sédentaire et officier de santé à ton service.

MÉCANIQUE.

Certainement, ce n'est pas de refus...

DUHAZARD.

Comment! serais-tu malade?

MÉCANIQUE.

C'est-à-dire, malade... jusqu'à un certain point... je suis amoureux.

DUHAZARD.

Parbleu ! si tu crois me l'apprendre... peau moite... pulsations fréquentes... c'est écrit... ça doit être même assez grave...

MÉCANIQUE.

Voilà trois mois que ça m'a pris...

DUHAZARD.

Et ça continue ?...

MÉCANIQUE.

Avec des redoublements... C'est au bal de la Chaumière que ça m'a commencé... Je dansais avec une petite brune... c'est-à-dire, une châtaine...

DUHAZARD.

Sous les marronniers ?

MÉCANIQUE.

C'était en été... dans le jardin... il faisait très-chaud... et j'ai senti tout d'un coup que ça me venait de là... v'lan ! comme un coup d'air.

DUHAZARD.

Diable !... diable !... très-dangereux.

AIR du vaudeville de Haine aux femmes.

Est-ce à Paris que serait né
L'objet de ta flamme sincère ?

MÉCANIQUE.

Non, ce qui m'a déterminé,
C'est que la belle est de Nanterre.
Dans cet endroit cher aux marmots
La pâtiss'rie n'est pas légère,
Et l'on dit qu' les femm's, à Nanterre,
Sont d' la mêm' pât' que les gâteaux.

DUHAZARD.

Ah ! elle demeure ici ?

MÉCANIQUE.

Oui, mon ami, elle est ici... à Nanterre... dans une gar-

gote, c'est le mot propre; car, pour nous autres qui avons habité Paris, tu sais ce que c'est qu'un restaurateur de province, et son père en est un.

DUHAZARD.

Est-ce que par hasard ce serait le père Lémincé qui loge ici, *A la Belle Madeleine?*

MÉCANIQUE.

Justement.

DUHAZARD.

Et qu'est-ce que tu comptes faire?

MÉCANIQUE.

J'aurais bien envie... c'est une idée qui m'est venue, et que je ne crois pas mauvaise... de me présenter chez ce père dénaturé, en qualité de garçon traiteur... mais il faudrait se faire connaître ou avoir des répondants.

DUHAZARD.

Eh bien, ne suis-je pas là... moi, médecin en chef de la ville de Nanterre?... et quand je te présenterai comme un jeune homme à son aise, qui ne tient pas aux appointements...

MÉCANIQUE.

Si fait... si fait... j'y tiens beaucoup; songe donc que je suis sorti de chez mon oncle sans rien emporter... Il est vrai que te voilà, et que j'ai les deux cents francs que tu me dois.

DUHAZARD.

Mettons que tu n'as rien.

MÉCANIQUE.

Comment!...

DUHAZARD.

Oui, faisons une supposition... Qu'est-ce qu'il te faudrait?

MÉCANIQUE.

Mais, dame!... une place de cent écus.

DUHAZARD.

Je m'en charge, avec d'autant plus de plaisir que cela va liquider notre restant de compte...

MÉCANIQUE.

Comment! qu'est-ce que tu dis donc?

DUHAZARD.

Sans doute... Je te dois deux cents francs, je te donne cent écus, tu vois bien que c'est cent francs que tu me dois.... Avant tout, il faut mettre de l'ordre dans une liquidation.

MÉCANIQUE.

Mais, permets donc!

DUHAZARD.

Tais-toi... voilà le futur beau-père que j'entends crier... Laisse-nous en tête-à-tête.

MÉCANIQUE.

Arrange ça comme tu voudras, mais que je voie Claudine... voilà tout ce qu'il me faut...

(Il sort.)

SCÈNE II.

DUHAZARD, LÉMINCÉ.

LÉMINCÉ, à la cantonade.

Piquez bien le fricandeau... raccourcissez le civet, et allongez le bouillon...

DUHAZARD.

Bonjour, père Léminé... vous voilà déjà dans la sauce?

LÉMINCÉ.

Je crois bien, avec le monde que nous allons avoir aujourd'hui! la foire de Nanterre, on ne l'a qu'une fois par an; et si on ne se rattrapait pas ces jours-là... (Courant.) Remettez à la broche le coq d'hier.

DUHAZARD.

C'est unique, l'activité que vous avez à votre âge!... à la poêle... sur le gril... à la broche... vous êtes partout; il est même étonnant que vous n'en soyez pas malade, mais ça ne peut pas manquer d'arriver.

LÉMINCÉ.

Vous croyez?

DUHAZARD.

Parbleu! voyez plutôt la poitrine. (*Lui donnant un coup de poing dans l'estomac.*) Hein! comme ça sonne creux!

LÉMINCÉ.

Il faut vous dire que je n'ai pas déjeuné.

DUHAZARD.

C'est égal, vous avez quelque chose qui vous tourmente.

LÉMINCÉ.

Ça, c'est vrai; j'ai ma fille Claudine... une jeunesse qui me fera perdre la tête. Imaginez-vous qu'elle a fait à Paris une connaissance qui m'a causé joliment du tintouin, sans compter la dépense.

AIR : Dans ma chaumière. (*Koulouf.*)

A la Chaumière
Elle a dansé trois mois entiers;
Que d'escarpins!... trop heureux père,
Si l'on n'usait que des souliers
A la Chaumière. (*Bis.*)

Enfin, aucun moyen de lui faire entendre raison... Cette petite fille ne fait rien... ne sert à rien... et ça nuit à l'économie d'une maison.

DUHAZARD.

J'ai ce qu'il vous faut... Vous demandez de l'économie, prenez un domestique de plus; on n'en fait jamais d'autres dans les bonnes administrations... Un sujet excellent qui n'est pas cher.

LÉMINCÉ.

Eh! mais, au fait!... Et a-t-elle de bons répondants?

DUHAZARD.

Comment! a-t-elle?

LÉMINCÉ.

Eh ben! oui, la domestique que vous me proposez.

DUHAZARD.

Comment, la domestique... c'est un beau et grand jeune homme... genre distingué... tenue bourgeoise... un de mes amis qui sort de chez Véry, où il a fait ses études.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

C'est un garçon dont rien n'approche,
Et qui, toujours leste et pimpant,
Conservait près du tourne-broche
La fraîcheur de son linge blanc;
Qui, des fourneaux à la toilette
Voltigeant dans un temps donné,
Le matin portait la serviette
Et la lorgnette après dîné.

LÉMINCÉ.

Oui-da! encore quelque élégant qui en conterait à ma fille, et me boirait mon vin.

AIR : Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Il ne me faut dans ma guinguette
Rien qu'un talent de marmiton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Pour faire sauter l'omelette
Et rajeunir le miroton,
Tonton, tontaine, tonton.

DUHAZARD.

Comment! vous vous arrêtez à de pareilles considérations?

LÉMINCÉ.

Oui.

DUHAZARD.

Et vous me refusez? moi, votre médecin ordinaire !

LÉMINCÉ.

Oui, oui, et cent fois oui! D'ailleurs, depuis que ma fille est chez moi, je ne veux plus que des femmes à mon service, c'est plus calme, plus tranquille... (On entend un grand bruit dans la maison.) Ah ! mon Dieu ! c'est Madelon, la cuisinière, qui se dispute avec Javotte... Pan ! les bonnets à la tête... elles vont tout renverser.

DUHAZARD.

Mais, permettez donc...

LÉMINCÉ.

Non pas, non pas... c'est que, dans une cuisine, quand elles se jettent comme ça tout à la tête, c'est moi qui paie les pots cassés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUHAZARD, seul.

Mais, qu'est-ce que cela fait?... qu'est-ce que cela vous fait? laissez-les donc... quand il y aurait quelques bosses, quelques meurtrissures... ne suis-je pas là?... (S'apercevant qu'il est seul.) Non, il a peur de me faire gagner cela... quel cœur de roche que le père Lémincé... Voilà ma médiation refusée... mon crédit compromis! et ce pauvre Mécanique que j'ai promis de placer !

SCÈNE IV.

DUHAZARD, BEAUVISAGE.

BEAUVISAGE, sortant de son cabinet à gauche.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger. (*Les Vendangeurs.*)

En vain je rassemble à grands frais
De grotesques portraits ;
A créer des figur's, hélas !
Ici je perds mes peines ;
J'en trouve à chaque pas
D' plus farces que les miennes.

DUHAZARD.

C'est notre voisin Beauvisage, l'élève de Curtius... Eh bien ! farceur, comment va le grand vizir, la sultane favorite ?

BEAUVISAGE.

Hum !... ça va tout doucement.

DUHAZARD.

L'ambassadeur persan... Guillaume Tell... la petite Bébé, tout cela est-il en bonne santé ?... Quand il leur manquera quelque chose, vous savez que je suis là... S'il faut vous remettre un bras, une jambe, ne vous gênez pas.

BEAUVISAGE.

Pardi ! ils ne se portent que trop bien, ce n'est pas le travail qui les fatigue ; vingt-trois sous de recette dans la journée d'hier... Mon garçon, on peut bien dire qu'il n'y a plus de goût, et que, n, i, ni, c'est fini pour les beaux-arts.

DUHAZARD.

Oui, mais aujourd'hui les pièces de cent sous vont rouler... un jour de fête ! aussi vous vous êtes mis en frais. (Montrant l'homme de cire qui est à la porte.) Voilà votre trompette-mécanique, que vous avez habillé à neuf.

BEAUVISAGE, soupirant.

Ah ! ce n'est rien que ça, mon voisin... et j'ai manqué une belle fortune !... On peut vous confier cela, à vous qui êtes un ami... (Bas.) J'attendais de Paris... un gaillard solide au poste... sang-froid z'unique, physionomie immobile... qui devait remplir aujourd'hui le rôle de mon trompette, et vous jugez de l'effet... un automate joué par un homme naturel, ç'aurait été le triomphe de la mécanique... mais ça ne se peut pas.

DUHAZARD.

Je devine... une indisposition.

BEAUVISAGE.

Ah ! mon Dieu, oui, ça ruine les petits théâtres comme les grands.

DUHAZARD.

Mais attendez donc !... il vous faudrait un individu qui ne fût pas de cette ville?...

BEAUVISAGE.

Sans doute.

DUHAZARD.

Et cependant une physionomie bête et sans expression ?

BEAUVISAGE.

Justement.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; MÉCANIQUE, dans le fond.

DUHAZARD, l'apercevant.

Ah ! mon ami, mon cher ami ! (Le prenant par la main et l'amenant devant Beauvisage qu'il regarde d'un air hébété.) Tenez, qu'en dites-vous, hein ?

BEAUVISAGE.

Ah! c'est ça même, restez comme ça, en attitude. (A Duhazard.) Tâchez donc de l'engourdir.

DUHAZARD, à Mécanique.

Je le disais bien, que je te trouverais une condition... te v'là placé.

MÉCANIQUE, à demi-voix.

Ah! ah! c'est là le père de Claudine?... v'là une singulière figure de restaurateur.

DUHAZARD, de même.

Eh non! le père Lémincé n'a pas voulu te recevoir; alors, ne pouvant te faire entrer dans la maison, je t'ai mis en face.

MÉCANIQUE.

A la bonne heure, mais entendons-nous.

AIR : Non, non, je ne veux plus aimer

Je n'aime pas à travailler.

DUHAZARD.

Mon cher, tu n'auras rien à faire.

MÉCANIQUE.

Je n' suis pas habile à parler.

DUHAZARD.

Tu n'auras jamais qu'à te taire.

MÉCANIQUE.

Qu'on n' me donn' pas de commission.

BEAUVISAGE.

Faut toujours qu'ici tu demeures,
Et dès qu' t'auras un' position,
T'en auras pour tes vingt-quatre heures.

MÉCANIQUE.

Une position! (A Duhazard.) Ah çà, quel diable d'état me donnes-tu donc là?

DUHAZARD, l'amenant près du trompette.

Regarde ce particulier... c'est un de tes confrères... te

v'là enrôlé dans la troupe. (L'empêchant de parler.) Monsieur te donne la moitié de la recette.

BEAUVISAGE.

Comment? comment?

DUHAZARD.

Eh! sans doute, il faut payer les talents... Trouvez donc un artiste de la capitale qui consente à jouer en province pour une demi-recette!... il vous demanderait la recette entière... et une gratification... Conclu et arrangé...

MÉCANIQUE.

A la bonne heure!... mais enfin à quoi suis-je tenu? car encore faut-il se douter de son état.

BEAUVISAGE.

Afin que vous n'en ignoriez, je vas vous donner connaissance de votre engagement. (Tirant de sa poche un papier qu'il lit.) « Engagement pour les rôles de nature morte, etc., etc. 1° Monsieur... » Comment s'appelle-t-il?

DUHAZARD.

Mécanique.

BEAUVISAGE.

Cela se trouve à merveille. 1° « Mécanique doit demeurer immobile toutes les fois qu'il y a public, quand même il ne serait pas en scène. 2° Pour qu'il y ait public... il suffit de deux spectateurs... »

MÉCANIQUE.

Diable! deux spectateurs... Les billets donnés comptent-ils?

DUHAZARD.

Tais-toi donc!

BEAUVISAGE.

Laissez-moi z'achever. « 3° Quand il n'y a qu'une personne, et même moins, Mécanique peut faire z'à volonté tous les mouvements indispensables aux fonctions naturelles et animales; il est réputé z'au repos... »

MÉCANIQUE.

C'est-à-dire que j'irai me promener, et, dans ce cas-là, qui est-ce qui restera à la porte?

DUHAZARD.

Comme tous les grands acteurs, tu te feras doubler.

MÉCANIQUE.

J'entends : par le confrère.

BEAUVISAGE.

« 4° Quand Mécanique travaille, comme il est censé être privé de sentiment, il doit recevoir, sans remuer ni pied ni patte... les coups de badine... taloches, darioles et autres agaceries analogues; il n'y a d'exception que pour les coups de bâton, proprement dits... »

MÉCANIQUE.

Je vois qu'outre les profits, il y aura encore le tour du bâton.

DUHAZARD.

Je te dis que tout est réuni.

BEAUVISAGE.

Eh! vite, mon garçon! allez vous habiller... Moi, je vas prendre mon tambour et pousser z'à la recette par mes proclamations insidieuses.

(Il rentre le mannequin.)

MÉCANIQUE, à Duhazard.

AIR du vaudeville des Gascons.

Ma foi, faudrait êtr' ben malin,
En ma qualité d'automate,
Quand on n' peut r'muer ni pied ni patte,
Pour parvenir à fair' son ch'min.

DUHAZARD.

Plains-toi donc, mon cher! tu seras
Dans une assez heureuse passe;
Du moins si tu n'avances pas,
Tu n' sortiras pas de ta place.

Ensemble.

MÉCANIQUE.

Ma foi, faudrait êtr' ben malin, etc.

DUHAZARD.

On peut, sans être bien malin,
Jouer un rôle d'automate,
Et sans remuer ni pied ni patte,
Tu pourras faire ton chemin.

(Mécanique sort.)

SCÈNE VI.

BEAUVISAGE, DUHAZARD.

DUHAZARD.

Ah! encore un mot : Voyez-vous, je vous demanderai mes entrées... ce n'est pas tant pour la chose que pour le décorum... ça fait bon effet dans le monde... on dit : c'est le médecin du théâtre... Et pour commencer... pendant que nous avons encore le temps... voyez, tâtez-vous... n'auriez-vous pas quelque petite indisposition dont on pourrait faire quelque chose?

BEAUVISAGE.

Ma foi, non!

DUHAZARD.

Une petite migraine seulement... je vous en aurais fait une fluxion de poitrine.

BEAUVISAGE.

Quand je vous dis que je n'ai rien!... mais c'est égal, je vous donne vos entrées.

DUHAZARD.

Vous n'avez pas quelques cors aux pieds, quelques durillons?

BEAUVISAGE.

Eh, non! vous dis-je.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VII.

DUHAZARD, seul.

Voilà pourtant comme ils sont tous dans ce village, il n'y a pas moyen d'y tenir.

AIR : Après vingt-cinq ans. (*Monsieur Partout*)

Quel est le moyen
De vivre en cet asile?
Où le paroissien
Rit, boit et mange bien,
Un chirurgien
Est un meuble inutile;
Si l'on les croyait,
Pas un seul ne mourrait.

De tous ces rustauds
La santé complice
Suspend les impôts
Qu'attendent mes travaux,
Et les premiers mots
Qu'à sa grosse nourrice,
Dit le jeune enfant,
C'est : « Je suis bien portant. »

Quel est le moyen, etc.

Faudra-t-il revoir
La science trahie,
Dans son désespoir,
Adopter le rasoir?
Faudra-t-il revoir
Cette main avilie
Aller usurper

Le peigne à retaper?
Je suis las, ma foi!
De ces santés maussades;
Subissez ma loi,
Allons, quelques malades!
Ou bien pour vous tous,
Redoutez mon courroux.

Quel est le moyen, etc.

(A la fin de l'air on entend un roulement de tambour, et Beauvisage paraît suivi de plusieurs curieux.)

SCÈNE VIII.

DUHAZARD, BEAUVISAGE, LÉMINCÉ, CLAUDINE, sortant au bruit du tambour. VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

BEAUVISAGE.

AIR : Eh! r'lan, tan plan, tire lire.

Accourez tous promptement,
En plein vent, r'lan tan plan,
Pour un sou comptant,
On peut voir en ce moment
Un spectacl' magnifique;
C'est une mécanique
Qui fait de la musique,
Et qui chante bien souvent
En plein vent, r'lan tan plan,
Des airs de plain chant,
Comme un artiste vivant
De l'Opéra-Comique.

(A la fin du couplet, Beauvisage entre dans le salon des figures.)

CLAUDINE, à Léminco.

Oh! mon papa... un spectacle magnifique!

LÉMINCÉ.

Eh bien! mademoiselle, est-ce que j'ai jamais refusé de

vous procurer des plaisirs honnêtes?... Si ça ne coûte rien, on verra.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; BEAUVISAGE, apportant MÉCANIQUE.

BEAUVISAGE.

Voilà, voilà! voilà!! (Il le pose sur le piédestal, où Mécanique a l'air de ne pas vouloir tenir.) Un instant, Joli-Cœur, il s'agit de vous caler... Maintenant le voilà d'aplomb. C'est avec la permission de M. le maire que j'ai l'honneur de vous présenter z'ici l'homme automate, nouvellement z'arrivé de Paris; c'est le chef-d'œuvre d'un mécanicien allemand qui a passé à le faire quarante-deux ans de sa jeunesse... (Pendant cette démonstration, Beauvisage, armé d'une baguette, en frappe à plusieurs reprises le ventre de Mécanique, qui est recouvert d'un plastron.) Voyez, messieurs, comme c'est établi... comme ces cheveux, comme ces sourcils imitent la nature!... voyez comme c'est peint! (Repoussant les curieux avec sa baguette.) N'avancez pas trop près.

DUHAZARD, à Lémincé.

Laissez donc!... ce sont de ces figures de cire comme on en voit partout.

LÉMINCÉ.

Et puis, moi, je ne le trouve pas trop beau garçon.

BEAUVISAGE.

J'entends quelqu'un dans la société dire que mon automate n'est pas beau garçon.

LÉMINCÉ.

C'est moi, monsieur.

BEAUVISAGE.

Certainement, il n'est pas beau garçon; mais l'auteur l'a fait exprès. Il a réservé tout son talent pour les quinze cent soixante-dix-neuf rouages qui composent l'organisation inté-

rieure de cet individu ; d'ailleurs, je m'engage à l'ouvrir en deux, après cette brillante représentation. Je vais vous donner z'un échantillon de son savoir-faire.

(Il prend une clef et monte l'automate comme une pendule ; on entend le bruit du rouage. Mécanique commence à remuer les bras.)

DUHAZARD.

Diable !... mais voilà cependant qui n'est pas mal.

LÉMINCÉ.

Vous trouvez ? Moi, ça ne me semble pas du tout naturel...

CLAUDINE, s'avançant.

Voyons donc, papa.

LÉMINCÉ.

Quand on te dit qu'on ne peut pas avancer. (Voyant que l'automate ne remue plus.) Là ! j'en étais sûr, v'là déjà que ça s'arrête.

BEAUVISAGE.

Non pas, messieurs ! l'admirable de cette invention nouvelle c'est qu' ça s'arrête ou reprend à volonté ; partez... restez... partez... restez... (Mécanique exécute les mouvements commandés.) Commandez-le vous-même, certainement vous n'êtes pas mon compère.

LÉMINCÉ.

Partez... marchez... allez... restez donc ; ah ! il se trompe.

DUHAZARD.

Permettez donc, messieurs, c'est que c'est très-beau ; je suis difficile... mais je rends justice au mérite.

BEAUVISAGE.

Maintenant, Joli-Cœur, vous allez, s'il vous plaît, exécuter un concerto de trompettes... Ne vous y trompez pas, messieurs, c'est de la musique allemande.

(L'automate exécute une fanfare.)

LÉMINCÉ.

J'entends bien.

DUHAZARD.

Bravo ! bravo ! je reconnais le morceau, c'est du Mozart.

BEAUVISAGE.

Oui, messieurs, c'est du Mozart, dans son *Canif de Bagdad.* (Otant la trompette.) Assez, Joli-Cœur, assez soufflé... Mais vous direz peut-être, (Frappant toujours avec une baguette sur le ventre de l'automate.) messieurs : Son trompette n'est qu'un mécanisme ingénieux qui rentre dans la classe des automates proprement dits... et qui n'a d'autre expression que celle d'une momie... C'est ce qui vous trompe, messieurs, vous allez voir distinctement. Éloignons-nous, s'il vous plaît... il va prendre une prise de tabac comme une personne naturelle... maintenant, éternuez.

(Mécanique éternue.)

DUHAZARD.

Ah ! c'est superbe, c'est admirable, et je n'ai jamais rien vu de pareil.

BEAUVISAGE.

Eh bien ! messieurs, vous n'avez rien vu.

AIR : Allons tous bras d'ssus, bras d'ssous.

Messieurs, ce n'est rien encor;
Entrez, vous verrez la suite,
Et bientôt vous s'rez d'accord
Que c'est d' plus fort en plus fort.
Pour un sol, ce n'est pas cher,
On peut nous rendre visite,
Ce n'est jamais en plein air
Qu'on montre tout son mérite.
Entrez vite,
Entrez vite !

Ensemble.

BEAUVISAGE.

Messieurs, ce n'est rien encor, etc.

TOUS.

Puisque ce n'est rien encor,

Entrons, nous verrons la suite.
Puissions-nous être d'accord
Que c'est d' plus fort en plus fort.

(Ils entrent tous dans le salon, excepté Léminçé, Claudine et Duhazard.)

SCÈNE X.

LÉMINCÉ, CLAUDINE, DUHAZARD; MÉCANIQUE, sur le piédestal et près du salon.

CLAUDINE, accompagnant tout le monde jusqu'à la porte, et s'arrêtant près de l'automate qu'elle regarde.

Ah! mon Dieu!

LÉMINCÉ.

Eh ben! quoi qu'elle a donc? La v'là là comme une ébouriffée... quoi!...

CLAUDINE, interdite.

C'est que... c'est cette figure... qui est là... toute droite! (A part.) J'ai cru que c'était lui.

LÉMINCÉ.

Eh! sans doute il est là, en attendant qu'il aille là-dedans faire ses exercices.

CLAUDINE, à part.

Je n'en reviens pas, c'est que c'est son teint, son menton... jusqu'à son nez retroussé... il faut qu'on l'ait modulé. (Elle s'approche de Mécanique qui veut faire un mouvement de la main; elle s'enfuit effrayée.) Ah!

LÉMINCÉ.

Eh ben! quoi qu'elle a donc encore?

CLAUDINE.

Ah! mon papa, quelle peur j'ai eue! c'est cet homme-là qui a remué.

LÉMINCÉ, à Duhazard.

Dites donc, est-elle bête pour son âge !

CLAUDINE.

Je vous réponds qu'il a remué.

LÉMINCÉ.

Imbécile, tu ne vois pas que ça imite la nature ! tout remue dans la nature... les hommes remuent, les animaux remuent, tu vois bien que je remue. (A Duhazard.) Ces petites filles, ça ne raisonne pas.

CLAUDINE, regardant l'automate qui essaie de faire des signes.

Oui, en effet. Ah ! que c'est drôle !

DUHAZARD, à Lémincé, qu'il prend à part, et auquel il tâche de faire tourner le dos à sa fille et à Mécanique.

Sans doute... c'est comme une montre à répétition.

(Pendant ce temps, Mécanique a cherché à se faire comprendre de Claudine, en tournant la tête vers elle, ou en mettant la main sur son cœur, ou en levant le pied pour descendre du piédestal. Chaque fois que Lémincé tourne la tête, il reste dans l'attitude où il se trouve.)

DUHAZARD, continuant.

Vous n'avez peut-être jamais vu de montre à répétition ? Eh bien, imaginez-vous, père Lémincé... que c'est le même procédé. (Lémincé se tourne et aperçoit Mécanique qui se baisse pour embrasser Claudine et qui reste en position.) Exactement le même ; écoutez-moi donc. (Montrant le cœur.) Il y a un grand ressort qui est là. (Montrant la tête.) Ça répond ici.

LÉMINCÉ, aperçoit Mécanique qui a encore fait le même geste.

C'est drôle, voilà deux fois que je le vois de là...

DUHAZARD.

Eh bien ! deux fois, qu'est-ce que ça fait ? puisque je vous dis que c'est à répétition...

(Il a l'air de continuer ses explications.)

CLAUDINE, regardant le geste de Mécanique.

C'est étonnant comme ça manœuvre... Est-ce qu'il serait vivant ?

LÉMINCÉ, à Dubazard.

Ma foi, mon voisin, ce que vous me dites là me donnerait presque l'envie de me risquer.

DUBAZARD.

Je suis médecin du théâtre... j'ai des protections, et je puis vous faire entrer gratis.

CLAUDINE.

Ah ! quel bonheur !

DUBAZARD.

Mais, par exemple, rien qu'une personne !

LÉMINCÉ, à Claudine.

Eh ben, c'est clair... on a beau avoir les bras longs, on ne peut pas protéger tout le monde. (A Dubazard.) Et voyez-vous, il vaut mieux que ça soit moi, parce qu'il n'entre pas dans mon plan d'éducation que ma fille fréquente beaucoup les spectacles.

DUBAZARD.

Comme vous voudrez... libre à elle de s'amuser aux bagatelles de la porte.

(Dubazard et Lémincé entrent dans le salon.)

SCÈNE XI.

CLAUDINE, MÉCANIQUE sur le piédestal, après un instant de silence, tournant la tête et parlant à voix basse ; puis BEAUVISAGE.

MÉCANIQUE.

Claudine ! Claudine !

CLAUDINE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! il a parlé.

MÉCANIQUE, qui a regardé autour de lui.

Il n'y a personne... *libertas.* (Sautant en bas du piédestal, et remuant les bras et les jambes.) Oh! oh! en avant les jetés-battus.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il fait donc là ?

MECANIQUE.

Je suis au repos, et je me délasse. (S'arrêtant.) Aïe! me v'là un peu détiré.

CLAUDINE.

Comment? ce serait possible! c'est lui qui était là en estatue, et... c'est toi qu'ils attendent là-dedans pour faire tes exercices?

MÉCANIQUE.

Ah! mon Dieu, oui, je suis automate par hasard, et insensible par circonstance; c'est un état que j'ai pris pour me rapprocher de toi... Ah! mon Dieu! (Se sauvant sur le piédestal.) J'ai cru entendre quelqu'un; c'était une peur. (A voix basse, regardant autour de lui.) Claudine, pendant que je ne travaille pas, un petit baiser?

CLAUDINE, le lui envoyant avec la main.

AIR : On peut, en observateur.

Tiens.

MÉCANIQUE, faisant signe d'approcher.

Viens.

CLAUDINE.

Moi ?

MÉCANIQUE.

Toi.

CLAUDINE.

Moi?

MÉCANIQUE.

Voi...

CLAUDINE.

Quoi?

MÉCANIQUE.

Si quelqu'un me regarde.

CLAUDINE.

Rien.

MÉCANIQUE.

Bien.

CLAUDINE.

Vien.

MÉCANIQUE.

Non.

CLAUDINE.

Bon.

MÉCANIQUE.

Mais...

CLAUDINE, l'arrêtant.

Paix !
L'on a parlé, prends garde !

MÉCANIQUE.

Faut-il, pour comble de maux,
De mon état victime,
Être gêné dans mes mots
Et dans ma pantomime !

(Reprise de l'air.)

CLAUDINE.

Tiens, etc.

MÉCANIQUE.

Ça m'est égal, ils diront ce qu'ils voudront, il faut que je t'embrasse... On vient. (Reprenant sa position.) V'là c' que c'est que d' lanterner.

BEAUVISAGE.

Allons, Joli-Cœur... j'ai fait le prologue et la première acte. A vous à paraître !

MÉCANIQUE, pendant qu'on l'enlève.

O devoir, tu l'emportes !

SCÈNE XII.

CLAUDINE, douloureusement et le suivant des yeux.

Il s'en va... il s'en va... et ce monsieur qui vient l'emporter tout justement au moment... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

AIR : A ma Margot, du bas en haut.

Quel drôl' d'état que celui-là !
Ça n' pourra pas durer comm' ça :
S'il d'vient mon mari, qu' c'est terrible
D'avoir un époux insensible,
Qui du lundi jusqu'au sam'di
S'engage à rester engourdi,
Et qui n'a pour prendr' sa revanche,
De sentiment que le dimanche !
Quel drôl' d'état que celui-là !
Ça n' pourra pas durer comm' ça.

Pauvre Mécanique ! il aura beau, toute la journée, être là... devant la porte... impossible de lui rien dire. Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de lui parler... je vais lui écrire, ce sera toujours ça.

(Elle rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XIII.

LÉMINCÉ, DUHAZARD, BEAUVISAGE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

LES VILLAGEOIS.

AIR du vaudeville du Secret de madame.

Vraiment, c'est un petit miracle
Qui serait digne de Paris,

Jamais on ne vit de spectacle
Si brillant à plus juste prix.

LÉMINCÉ.

Le plaisir que l'on idolâtre
Dessèche toujours le gosier;
Entrez chez moi, car du théâtre
Vous voyez le limonadier.

LES VILLAGEOIS.

Vraiment, c'est un petit miracle, etc.

(Pendant la reprise du chœur, Beauvisage rapporte Mécanique sur le piédestal.)

LES VILLAGEOIS, entrant chez Léminçé.

Entrons, entrons.

LÉMINCÉ, à Beauvisage et à Duhazard.

Monsieur Duhazard, et vous, mon voisin, je vous remercie infiniment de votre politesse, et je ne vous engage pas à vous rafraîchir...

DUHAZARD.

Pourquoi donc pas?... offrez toujours. (Bas, à Léminçé.) Vous lui devez bien ça. (A Beauvisage.) Allons.

LÉMINCÉ, à part.

Il y a comme ça des gens qui vous prennent au mot; que diable! à ce compte-là, voilà un spectacle gratis que j'aurai payé cher.

DUHAZARD.

Vous ne venez pas trinquer avec nous?

(Ils sortent.)

LÉMINCÉ, prenant un panier de vin qui est déposé contre la porte de l'auberge.

Non pas, non pas! il faut que je porte ce panier à une noce ici près.

SCÈNE XIV.

LÉMINCÉ, MÉCANIQUE, sur le piédestal; puis CLAUDINE.

LÉMINCÉ.

C'est ça, boire avec eux, pour faire double dépense... sans compter que de trinquer ça les exciterait encore. (S'arrêtant avec le panier sous le bras en face de Mécanique.) Maudit automate, va, je suis bien fâché à présent... Eh bien, à qui en a-t-il donc? on dirait qu'il tourne les yeux du côté de ma maison. (Il regarde à gauche, et aperçoit Claudine qui est sur le seuil de la porte et qui montre à Mécanique une lettre qu'elle tient à la main; elle la cache en apercevant son père. Léminçé met un instant à terre et aux pieds de l'automate le panier qu'il tient à son bras, et va vers Claudine.) Je vous demande ce que vous faites là, à la porte, au lieu d'être au comptoir, surtout un jour où nous avons du monde, et où l'on ne peut trop prendre garde à mon vin. (Pendant ce temps, Mécanique s'est baissé, a pris une bouteille dans le panier, et s'est mis à la boire. — Léminçé à Claudine.) Rentrez, mademoiselle, rentrez, entendez-vous! et que je ne vous voie plus!... (Claudine rentre dans l'auberge.) C'est vrai, ça, ces petites filles ne peuvent pas tenir en place; elles sont curieuses... curieuses. Heureusement que j'ai l'œil à tout et que je suis là pour surveiller. (Se tournant et apercevant l'automate qui tient une bouteille à la main.) Oh! oh! qu'est-ce que je vois là? Dieu me pardonne, v'là cette machine hydraulique qui me pompe mon vin, j' vais tirer ça au clair. (Il reprend son panier et rentre chez lui en criant:) Monsieur Beauvisage! monsieur Beauvisage!

SCÈNE XV.

MÉCANIQUE, seul, s'essuyant la bouche.

J'en avais besoin; il n'y a rien qui altère comme d'être en représentation... Mais il ne s'agit pas de faire des farces,

2.

ni de payer les bouteilles vides... Dès qu'il y a du danger, en avant le confrère. (Il va prendre le mannequin dans le cabinet, le met à sa place sur le piédestal, et lui met dans la main la bouteille vide.) A ton tour, paillasse.

(Il s'enfuit à gauche.)

SCÈNE XVI.

CLAUDINE, seule.

(En ce moment, Claudine s'échappe de l'auberge ; elle accourt en baissant la tête et sans regarder autour d'elle. Arrivée près de l'automate, elle lui place la lettre entre les doigts de la main gauche, et s'enfuit en disant :)

Mon père est sur mes talons ; il y a réponse.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LÉMINCÉ, BEAUVISAGE, sortant en se disputant.

LÉMINCÉ.

AIR : Oui, mesdames, cherchons bien.

Oui, morbleu ! je vous le di,
Je viens de le prendre ici
Saisissant
Et sablant
Deux bouteilles de vin blanc.
Regardez, avais-je tort ?
Le drôle en tient une encor,
Et vous êtes, je l' prétends,
Responsable de vos gens.

BEAUVISAGE, à part.

Est-ce que mon associé z'aurait fait des farces ? (Haut.) Je vous dis que je n'entre pour rien là-dedans.

LÉMINCÉ.

Eh bien, il est bon, celui-là ! pour rien... Je le trouve avec le docteur, assis à une table où on les avait servis gratis ; ils en étaient déjà à leur quatrième bouteille, (Montrant l'automate.) tandis que celui-ci, de son côté... Ah çà ! mais je suis donc au pillage?

BEAUVISAGE, froidement.

Je vous ferai z'observer que cet individu ne peut z'agir sans commandement, et que, d'ailleurs, il n'est pas monté, attendu que j'ai la clef dans ma poche.

LÉMINCÉ.

Ça m'est égal, je m'en vais le secouer d'importance. Dites donc, dites donc, z'ivrogne que vous êtes. ! (Apercevant le billet.) Tiens, qu'est-ce que c'est que cette lettre qu'il me présente là ?

BEAUVISAGE.

C'est peut-être des nouvelles de vot' vin.

LÉMINCÉ.

Voyons, voyons. (Lisant l'adresse.) « A mon ami Mécanique, « en faction... Cher z'amant... » Eh ! mais, c'est l'écriture de Claudine !... Comment ! ma fille, mademoiselle Léminçé, brûlerait pour un homme de cire ? Il n'y a pas mèche ; ça ne prendra pas. (Lisant.) « C'est en vain que mon père voudrait « contrecarrer notre inclination ; comme il n'y voit pas plus « loin que le bout de son nez... » (Parlant.) Fille dénaturée ! (Lisant.) « Ne crains pas de faire jouer tous les ressorts « possibles, et continue d'être insensible pour tout le monde « excepté pour celle qui t'aime, CLAUDINE LÉMINCÉ. » Une intrigue avec ma fille !... ah çà ! c't automate-là a donc tous les vices possibles... le vin, les femmes, et cœtera ; car moi, je ne puis pas savoir...

BEAUVISAGE, riant.

Ah ! ah ! ah !

LÉMINCÉ.

Monsieur, il n'est pas permis de porter si loin l'imitation de

la corruption humaine, et j' vais intenter à cet individu, qui a l'air de ne pas y toucher, un bon procès, pour avoir séduit ma fille et dérobé mon vin.

BEAUVISAGE.

C'est ce que nous verrons.

LÉMINCÉ.

Oui, monsieur, je le ferai chasser.

BEAUVISAGE.

Je le ferai rester.

LÉMINCÉ.

Je vais chez le commissaire.

BEAUVISAGE.

Et moi, chez M. le maire, qui doit sa protection à l'exercice paisible de toute industrie quelconque.

LÉMINCÉ.

Oh! alors, s'il y a conflit de juridiction...

Reprise de l'air.

Morbleu! je réclamerai,
Sur vous je l'emporterai;
J'ai des droits,
Et je dois
Compter sur l'appui des lois.

Ensemble.

LÉMINCÉ.

Un buveur, un séducteur,
Prend mon vin et mon honneur;
Et vous êtes, je l' prétends,
Responsable de vos gens.

BEAUVISAGE.

Car il n'est, sur mon honneur,
Ni buveur, ni séducteur,
Et je ne suis pas céans
Responsable de mes gens.

(Beauvisage sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE XVIII.

LÉMINCÉ, regardant l'automate qui est sur le piédestal, à gauche, et lui montrant le poing ; puis MÉCANIQUE.

LÉMINCÉ.

Ah ! tu en contes à ma fille, et tu veux faire jouer des ressorts ? eh bien, viens-y, je te le conseille ! (Pendant ce temps, Mécanique s'est glissé près de la maison de Lémincé, et fait des signes pour se faire apercevoir de Claudine) Approche seulement de ma maison... Fais-moi ce plaisir pour voir... (Il se retourne, et voit en face Mécanique qui, à son aspect, se met dans la même position que l'automate. Léminçé, effrayé et tombant.) Ah ! ah ! c'est fait de moi.

(Mécanique saute par-dessus Léminçé qui est couché à plat-ventre, et rentre dans le salon des figures.)

SCÈNE XIX.

LÉMINCÉ, seul, toujours à plat-ventre et levant la tête.

Je l'ai entendu repasser... je crois que ma contenance l'a effrayé, et qu'il a eu peur. (Il se relève et aperçoit l'automate sur son piédestal.) Ah ! mon Dieu ! le v'là déjà à son poste... mais il ne remue plus... J'ai bien envie de profiter de ce moment-là. Allons, allons, du courage ! (S'approchant de lui, et le prenant au collet.) Coquin ! je te tiens.

(Il s'empare de l'homme de cire, l'emporte et le jette dans le puits, qu'il referme avec le couvercle. Mécanique entr'ouvre la porte du cabinet d'*Illusions*, suit des yeux Léminçé, puis se remet sur le piédestal.)

SCÈNE XX.

LÉMINCÉ, MÉCANIQUE.

LÉMINCÉ, revenant sur le devant.

Eh ben ! à présent qu'il en revienne... je le lui permets.

(Il se retourne, aperçoit, sur son piédestal, Mécanique qui lui fait un geste menaçant, et se sauve en jetant un grand cri.)

MÉCANIQUE, s'élançant du piédestal, après que Léminée est parti.

Arrêtez... arrêtez... au secours !

(Il prend le tambour qui est resté à la porte, et bat dessus.)

SCÈNE XXI.

MÉCANIQUE, DUHAZARD.

DUHAZARD.

Qu'est-ce qu'il y a ?... quel accident ?... qu'est-ce qu'est tué ?... qu'est-ce qui se meurt ?

(Il se cogne dans Mécanique.)

MÉCANIQUE.

Mon ami, mon ami, un fameux événement ! le père Léminée m'a jeté dans le puits.

DUHAZARD.

Il a voulu ?...

MÉCANIQUE.

Non, il m'a jeté... c'est-à-dire mon représentant, ce qui est la même chose.

DUHAZARD.

C'est juste... l'intention y était. Sois tranquille, et à ta réplique, je te réponds du poste.

(Mécanique remonte sur son piédestal.)

DUHAZARD, criant.

Alerte ! alerte ! alerte !

SCÈNE XXII.

Les mêmes; LÉMINCÉ, CLAUDINE, BEAUVISAGE, Villageois et Villageoises.

LES VILLAGEOIS.

AIR : Folie, folie, folie. (*Le Prince en goguette.*)

Alerte, alerte, alerte !
Quel est ce bruit et ce fracas ?
Alerte, alerte, alerte !
On n' s'entend pas. (*Bis.*)

TOUS, parlant à la fois.

Qu'y a-t-il donc ? Qu'y a-t-il donc ?...

DUHAZARD.

Un instant, je me charge d'être rapporteur. Père Léminçé... une accusation grave pèse sur vous dans ce moment, vous avez porté atteinte à la propriété de monsieur. (Montrant Beauvisage.) Vous avez fait disparaître son automate.

LÉMINCÉ.

Ce n'est pas vrai, il est là pour le dire... D'ailleurs, y a-t-il des témoins?

DUHAZARD.

Il y en a.

LÉMINCÉ.

Et quels sont-ils, s'il vous plaît ?

MÉCANIQUE, sur son piédestal, d'un air solennel, et sans remuer.

C'est moi !

LÉMINCÉ, *effrayé.*

Eh ! mon Dieu ! est-ce qu'il parle ?

MÉCANIQUE.

Vous m'avez jeté dans le puits tout à l'heure.

DUHAZARD, *à Léminсé.*

Vous le voyez, il dit que vous l'avez jeté...

LÉMINCÉ.

Ah ! il dit que... Je vous demande pardon, c'est faux ! car si vous étiez oùs que vous dites... vous ne seriez pas où vous êtes...

MÉCANIQUE.

Qu'on regarde plutôt dans le puits, on m'y trouvera sans connaissance... Ah ! méchant !

DUHAZARD.

Sans connaissance ; oh ! ciel !

LÉMINCÉ.

Ah çà ! il est ici, il est là-bas... C'est donc un démon ? Eh ben, oui, c'est vrai, où est le mal ? je l'y mettrais ben vingt fois, qu' ça n'y ferait rien, puisqu'il revient sur l'eau à volonté.

DUHAZARD.

C'est égal, c'est égal, mauvaise affaire pour vous, père Léminсé ! vous vous êtes exposé à des dommages et intérêts... Si même l'individu est grièvement endommagé... ça peut aller au criminel.

LÉMINCÉ.

Ah çà ! un moment, un moment ! qu'est-ce que vous parlez donc d'un individu ?

DUHAZARD.

Il n'est plus temps de vous le dissimuler : c'est un homme organisé comme vous et moi ; un amant que vous avez re-

poussé ce matin de votre cuisine... et que l'amour a métamorphosé en homme de cire.

LÉMINCÉ.

Expliquez-vous donc, avec votre cire! je commence à y voir clair. (Montrant les villageois.) Je suis sûr qu'ils ont tous été attrapés. Au fait, c'est un joli talent.

DUHAZARD.

Si vous m'en croyez, vous arrangerez cela paternellement; c'est le seul moyen d'éviter une procédure.

LÉMINCÉ.

Vous êtes bon là! est-ce que vous croyez que ma fille voudrait d'un Olibrius pareil?

CLAUDINE.

Ah ! mon papa, je ne demande pas mieux.

LÉMINCÉ.

Ah! tu ne demandes pas mieux? Dites donc, docteur... une fille et un procès de moins, c'est tout bénéfice. Eh bien, va pour l'hyménée, et *fiat voluntas*...

BEAUVISAGE.

Un instant, ne perdons pas la tête, songeons à la représentation de ce soir, et n'oublions pas qu'il y a public.

VAUDEVILLE.

AIR : Entends-tu l'appel qui sonne. (*Une Nuit de la garde nationale.*)

BEAUVISAGE.

Vous autres, que l'on s'apprête,
En avant-deux la queu' du chat !
Du village c'est la fête,
Il faut décocher l'entre-chat.

TOUS.

Vous autres, que l'on s'apprête, etc.

BEAUVISAGE.

AIR de Madame Scarron.

A l'aspect d'une jeunesse
L' cœur qui s'agite soudain,
L' champagne qui mouss' sans cesse,
La rivièr' qui coul' sans fin,
Et le pot-au-feu lui-même
Qui s'enfuit en bouillonnant,
Tout consacre l' système
Des lois du mouvement.

LÉMINCÉ.

Ma tendresse, peu jalouse
Des trésors de la beauté,
Avait fait choix d'une épouse,
Prodige d'activité ;
Quelle femme ! je m' rappelle
Qu' pendant trente ans, constamment,
Sa langue fut fidèle
Aux lois du mouvement.

DUHAZARD.

Quand le Français aime à croire
Qu'il reçut l'agilité
Pour voler après la gloire,
Courir après la beauté,
L'Anglais dit :
(Imitant le jargon anglais.)
Il est notoire
Que le ciel uniquement,
Créa pour la mâchoire
Les lois du mouvement.

MÉCANIQUE, au public.

Personnage incomparable,
Que rien ne peut émouvoir,
D'un automat' véritable
J'ai joué le rôl' ce soir ;

Mais quand je cesse de l'être,
Que vos mains en ce moment
  N'aillent pas méconnaître
  Les lois du mouvement !

TOUS.

Vous autres, que l'on s'apprête, etc.



LE VAMPIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 15 Juin 1820.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE DE VALBERG, feld-maréchal.	MM.	Guillemin.
ADOLPHE DE VALBERG, son neveu. .		Isambert.
LE BARON DE LOURDORFF.		Fontenay.
SAUSSMANN, concierge du château.		Hippol t .
CHARLES, valet du comte.		Fichet.
UN NOTAIRE		Justin.
HERMANCE DE MANSFRED	Mmes	Rivière.
NANCY, sa sœur.		Lucie.
PÉTERS, filleul de Saussmann.		Minette

Valets. — Gens de la noce.

En Hongrie.



LE VAMPIRE

Une salle d'un château gothique; à droite un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANCE, NANCY.

HERMANCE.

Comment, Nancy, tu veux nous quitter le jour de mon mariage ?

NANCY.

Oui, ma sœur.

HERMANCE.

Je vois que la Hongrie n'a pas le bonheur de te plaire; que veux-tu de mieux cependant ? Des cavernes de glace, des montagnes de granit, des forêts, des précipices, un pays superbe ! et des vassaux... des vassaux comme il y en a peu !

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse..*)

Oui, ces paysans respectables
Nous rappellent le bon vieux temps :
Chez eux on croit encore au diable,
Aux vampires, aux revenants;
On croit à toutes les magies,

Aux amours, aux soins assidus,
Aux grands sorciers, aux grands génies...
Bref, à tout ce qu'on ne voit plus!

C'est un pays privilégié... jusqu'à mon futur époux qui est d'une complaisance...

NANCY.

Allez, vous devriez rougir ! faire à votre âge un mariage de convenance... un mariage de raison... c'est affreux !

HERMANCE.

Réfléchis donc un peu! Nous sommes orphelines, d'une famille noble, il est vrai, mais sans appui et sans fortune. Il se présente un homme riche, considéré, jeune encore, le baron de Lourdorff... une des familles les plus nombreuses d'Allemagne ; fallait-il le refuser ?

NANCY.

Oui, il le fallait... Quelle différence entre lui et le comte Adolphe, si bon, si aimable, si généreux, et à qui, du reste, vous aviez juré une constance éternelle !

HERMANCE.

D'accord ; mais cette union ne pouvait faire que son malheur ; sa famille, qui est immensément riche, s'y opposait ; son oncle, le vieux maréchal de Valberg, nous détestait sans nous avoir jamais vues. Voilà six mois qu'Adolphe n'est plus ; tu sais combien j'ai été sensible à sa perte ; mais je ne pense pas que parce qu'autrefois on a aimé quelqu'un...

NANCY.

Si, mademoiselle, cela doit durer toujours! et, même avant son départ, vous ne l'aimiez pas encore autant qu'il le fallait : vous le receviez quelquefois avec une froideur, une indifférence que je ne pouvais concevoir ; de sorte que j'étais toujours obligée de lui faire bon accueil pour le dédommager. Que vous étiez heureuse ! il était auprès de vous... il vous suppliait de l'aimer, et souvent vous ne répondiez pas. Eh ! mon Dieu ! j'aurais dit oui ! était-ce donc si difficile ?

HERMANCE, étonnée.

Eh ! mais, tu ne m'en as jamais parlé ainsi.

NANCY.

Il fallait bien se taire.

AIR de Téniers.

Quand il venait dans notre humble demeure,
C'était pour vous ; au moins je le voyais !
Du rendez-vous lorsqu'avait sonné l'heure,
Vous étiez calme, et j'attendais !
Il vous disait : Pensez à ma tendresse ;
Moi j'y pensais à tous moments...
Vous juriez de l'aimer sans cesse,
Et je tenais tous vos serments.

Aussi maintenant, c'est fini, je n'aimerai plus personne.

HERMANCE.

Allons, Nancy, tu n'es pas raisonnable. Voilà que tu pleures encore en y pensant... tais-toi, nous en reparlerons ; mais on vient... c'est M. Lourdorff et un étranger.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LOURDORFF, LE COMTE DE VALBERG, CHARLES, qui se tient à l'écart.

LOURDORFF.

Non, mon cher général, vous ne passerez pas ainsi devant mon château ; c'est aujourd'hui même que je me marie, aujourd'hui à minuit, il faudra bien que vous assistiez à ma noce ; et voilà ma femme, madame Lourdorff, qui va joindre ses instances aux miennes. (Hermance fait la révérence.) Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter le feld-maréchal comte de Valberg, mon protecteur.

LE COMTE.

Dites votre ami.

HERMANCE, bas à Nancy.

C'est l'oncle d'Adolphe.

NANCY, de même.

Je le sais bien...

HERMANCE, de même.

Cet oncle si sévère.

NANCY, de même.

Je l'ai vu...

LE COMTE.

Certainement, ce que je vois ici serait bien fait pour m'arrêter... si je n'avais, mon cher Lourdorff, des affaires de la dernière importance... Charles... demandez des chevaux.

CHARLES.

Oui, général.

LOURDORFF.

Et dites à Saussmann, mon concierge, de venir; j'ai à lui parler. (Charles sort.) Ah çà ! général, quelles peuvent être les raisons d'un départ aussi prompt?

LE COMTE.

Oh ! ce sont des raisons... des raisons très-extraordinaires... Ces dames et vous, pourrez en juger... D'ailleurs, maintenant que j'y pense, je ne serai pas fâché de vous demander des renseignements sur un événement dont vous avez été le témoin : J'avais un neveu charmant, l'orgueil de sa famille... l'espoir de son pays... Adolphe de Valberg, dont vous avez peut-être entendu parler.

HERMANCE, baissant les yeux.

Oui... oui... monsieur...

NANCY, à part.

Oh ! mon Dieu !

LE COMTE.

Depuis longtemps, je méditais pour lui, à Vienne, un

mariage superbe, la fille du ministre ! J'écris à Adolphe ; monsieur refuse. Il était aimé, disait-il, d'une jeune personne charmante, dont j'ignore le nom ; il l'adorait, sous prétexte qu'elle lui avait juré une fidélité éternelle. Je vous le demande, la belle garantie !... Morbleu ! dans le dépit de voir mes ordres méconnus, je sollicitai, j'obtins du ministre l'ordre de le tenir aux arrêts au fond de la Hongrie, dans la citadelle de Temesvar. Eh bien ! au lieu d'y rester tranquille, ce coquin-là, qui avait juré de me faire mourir de chagrin, s'avise de tomber malade. La guerre était alors déclarée ; je commandais mon corps d'armée, et je ne pouvais voler auprès de lui. Je charge de ce soin le baron de Lourdorff, je le prie de m'informer, au juste, de l'état de mon neveu, car je craignais toujours que cette maladie subite ne fût une ruse de guerre ; point du tout, le baron arrive au moment même...

LOURDORFF.

Oh ! mon Dieu, on aurait dit qu'il m'attendait ; car à peine lui eus-je appris que c'était moi, Lourdorff, qui venais de la part de son oncle, crac, le pauvre jeune homme...

LE COMTE.

Eh bien ! mon ami, c'est justement là-dessus que je veux vous interroger encore ; dites-moi franchement, êtes-vous bien sûr que mon neveu...

LOURDORFF.

Comment, si j'en suis sûr ! je l'ai vu, vu de mes propres yeux, et le lendemain j'ai assisté à son convoi.

LE COMTE.

Eh bien ! apprenez qu'un mois après, je ne sais si c'est un rêve de mon imagination, mais moi-même...

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (Monsieur Guillaume.)

Dans un combat, désarmé, sans défense,
J'allais périr, lorsqu'un simple hussard
Devant moi tout à coup s'élance,
De son corps me fait un rempart;

Comme un éclair à mes yeux le fer brille...
Et j'ai cru voir... c'était un songe vain !
Mais, morbleu ! le sabre à la main,
Il avait un air de famille.

NANCY, vivement.

Comment, monsieur, c'était lui ? En êtes-vous bien sûr ?

LOURDORFF.

Allons donc !

LE COMTE.

Mais voici qui est encore plus surprenant... Plein de ce nouvel espoir, je prends la poste ; je parcours l'Allemagne, je m'informe ; j'arrive à Presbourg il y a un peu plus de six semaines, et là, je reçois une lettre du général en chef, qui m'apprend que dans la dernière retraite de l'armée autrichienne, le malheureux Adolphe de Valberg, mon neveu, en chargeant à la tête d'un régiment hongrois, a été tué.

LOURDORFF.

Comment ! pour la seconde fois !

NANCY, alarmée.

Et vous êtes certain que le général en chef...

LE COMTE.

Il le connaissait comme moi-même.

LOURDORFF.

Je vous répète que c'est impossible...

LE COMTE.

C'est impossible ! Eh ! mon Dieu ! mon cher Lourdorff, que diriez-vous si je vous faisais part de ce que l'on m'annonçait ce matin même ? Imaginez-vous... mais pour celui-là je veux m'en assurer moi-même, car tant d'événements incroyables, la douleur de sa perte, finiraient par me faire tourner la tête ; ainsi permettez-moi de me remettre en route sur-le-champ.

SCÈNE III.

Les mêmes; CHARLES, SAUSSMANN.

CHARLES.

Général, la voiture est prête et le postillon est à cheval ; mais la nuit est noire en diable, et on craint un orage.

NANCY.

Vous voyez, monsieur le comte, que vous feriez bien mieux de ne partir que demain.

LE COMTE.

Non, non, il faut que nous allions coucher à Szilitze ; c'est toujours six lieues de gagnées.

SAUSSMANN.

Oh ! monsieur, je ne vous conseille pas de vous risquer, surtout à cette heure-ci. Moi, je suis concierge du château depuis vingt ans, et je connais le pays.

LE COMTE.

Est-ce que la route est mauvaise ?

SAUSSMANN.

Ah ! monsieur, le chemin est superbe, mais...

LE COMTE.

Allons, il y a des voleurs ?...

SAUSSMANN.

Oh ! monsieur, ils n'oseraient pas ; il faudrait qu'ils fussent bien hardis pour s'exposer à rencontrer...

LE COMTE.

A rencontrer... qui ?

SAUSSMANN.

Depuis quelque temps il en a paru dans le canton ; on en

connaît. (A voix basse.) On parle d'un Prussien, un nommé le major de Schwarzenbach, qui, il y a huit jours, a été pendu à Barzova pour une dizaine de florins qu'il s'était appropriés, et qui depuis s'est permis de reparaître; enfin, vous comprenez, c'en est un...

LOURDORFF, un peu effrayé.

Un quoi, enfin ?

SAUSSMANN.

Un vampire !

TOUS.

Un vampire !

LE COMTE, froidement.

Ah ! ce n'est que cela ? (A Charles.) Partons.

SAUSSMANN.

Mais, général, c'est qu'il n'est pas le seul ; et dernièrement on dit que, dans la forêt de Bokonie, ils ont attaqué des voyageurs.

LE COMTE, ironiquement.

En effet, j'oubliais que j'étais dans le pays. Il n'y a que la Hongrie et la Pologne où j'aie entendu parler de ces messieurs.

SAUSSMANN, à Lourdorff.

Et mon filleul Péters, que vous avez envoyé à deux lieues d'ici chercher le notaire, et qui, depuis quatre heures, n'est pas encore revenu ! Si ce petit garçon, qui n'est pas brave, allait se laisser...

(Il fait le signe de mordre.)

NANCY.

Ah ! mon Dieu ! et qu'est-ce que c'est donc qu'un vampire ?

SAUSSMANN.

Un vampire ! mademoiselle, c'est... c'est... un vampire... ça dit tout.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Ça parle, marche et se promène,
Et ça fait ses quatre repas ;
On dirait d'un' personne humaine,
Et cependant ça ne l'est pas.
Quant au rest' de leur existence,
Je veux mourir si je l' comprends :
Ils sont vivants par circonstance,
Et défunts la moitié du temps.

(Bas à Lourdorff.)

Enfin, je ne veux pas le dire, de peur de fâcher M. le général ; mais on prétend qu'il y a, dans le pays, un M. Adolphe de Valberg, son neveu, qui en est aussi.

LOURDORFF, bas.

Qu'est-ce que vous dites donc là, Saussmann ? voulez-vous bien vous taire ! (Haut, à Hermance.) Vous voyez bien, ma chère amie, que ce sont des fables ; cela a pu exister autrefois, mais il n'y en a plus. N'est-ce pas, général?

LE COMTE, souriant.

En tout cas, moi et Charles, l'ancien domestique de mon neveu, nous sommes en état de les bien recevoir. N'est-ce pas, mon garçon ?

CHARLES.

Comptez sur moi, général.

LE COMTE.

Et puis d'ailleurs...

AIR d'une anglaise.

Les revenants
N'aiment pas les militaires ;
Les revenants
Sont des gens
Par trop prudents
Ce qui me plaît,
C'est qu'ici-bas il n'est guères
D'esprit follet

A l'abri du pistolet ;
Et je prétends,
Morbleu ! que de mes manières
Vos revenants
Ne reviennent de longtemps.

LE COMTE et CHARLES, en sortant.

Les revenants
N'aiment pas les militaires ;
Les revenants
Sont des gens
Par trop prudents.

(Ils sortent. — Hermance et Nancy rentrent dans leur appartement.)

SCÈNE IV.

LOURDORFF, SAUSSMANN.

LOURDORFF.

Savez-vous, Saussmann, que tout ce que le général nous a raconté est fort extraordinaire, pour moi surtout, qui suis bien sûr d'avoir vu son neveu...

PÉTERS, en dehors.

Mon parrain ! mon parrain !

LOURDORFF.

Eh bien ! le voilà ton filleul ; avec tes idées...

SCÈNE V.

LES MÊMES ; PÉTERS.

LOURDORFF.

Eh bien ! Péters, nous amènes-tu le notaire ?

PÉTERS.

Oui, monseigneur, il va arriver dans sa petite carriole. Je suis parti devant, à travers la forêt.

LOURDORFF.

Mais comme tu es pâle et défait!

PÉTERS.

Ce n'est rien, ce n'est rien; (A Saussmann.) Mon parrain, je désirerais vous parler en particulier.

SAUSSMANN.

Comment! tu peux parler devant notre maître, je n'ai rien de caché pour lui.

PÉTERS.

Vous avez raison. (A voix basse.) Eh bien! apprenez donc, mon parrain, que je viens d'en voir un.

SAUSSMANN.

Comment, un?...

PÉTERS.

Oui, vous m'entendez; ainsi, je vous en prie, ne me faites pas prononcer ce nom-là.

LOURDORFF.

Tu l'as vu?

PÉTERS.

Face à face, dans la forêt, un instant avant l'orage. Vous savez bien ce Prussien, ce major Schwarzenbach que j'avais rencontré à Presbourg, où il m'avait demandé des nouvelles du pays?

SAUSSMANN.

Nous en parlions tout à l'heure.

PÉTERS.

Eh bien!...

AIR del señor Baroco.

C' major, ce capitaine,
C' grand diable de Prussien,
Qui fut, l'autre semaine,
Qui fut, vous savez bien ..
J' viens de l'.voir en landau,

Oh!
Tout comme j' vous vois là,
Ah!
Il m' prit un vertigo,
Oh!
Que j'en restai de là,
Ah!

Il était en voiture,
Gai, content comme un roi,
Et n'avait pas, j' vous jure,
L'air plus pendu que moi.
Oh! qui m' dit-il tout haut!
Oh!
Et rien qu'à c' te voix-là,
Ah!
J' dis mon *vade retro*,
Oh!
Et j' tombai comme ça,
Ah!

SAUSSMANN.

Ah! mon Dieu!

PÉTERS.

« Camarade, qu'il me dit... » Je vous demande... moi, son camarade!... « Camarade, le chemin de Zemplin? »

LOURDORFF.

De Zemplin... la ville que nous habitions!

PÉTERS.

Alors je ne perdis pas la tête, et comme ça de la main...

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

J'indique un chemin tout contraire,
Un chemin qui mèn' je n' sais où,
Où l'on voit c'te grand' fondrière,
Et des rochers, et des cass'-cou...

LOURDORFF.

Comment, lui montrer une route
Où maint voyageur a péri!...

Bref, un chemin d'enfer?

PÉTERS.

Sans doute,
Pour qu'il r'tournât plus vit' chez lui.

J'avais une peur! et je tremblais malgré cela, parce que, pendant ce temps, il me regardait avec des yeux... Dieu, quels yeux! « Je crois que j' t'ai déjà parlé à Presbourg? » me dit-il; vous voyez qu'il me reconnaissait. « Mais, sur ta « tête, ne dis à personne que tu m'as vu dans ce pays... « adieu. » J'ai entendu une bourse qui tombait à mes pieds, le tonnerre a grondé, et la voiture a disparu comme si le diable lui-même l'emportait.

SAUSSMANN.

Et tu n'en es pas mort sur la place!

PÉTERS.

Je n'ai eu que la force de me baisser pour ramasser la bourse, et la voici.

LOURDORFF.

Comment! il serait possible!... Certainement, je n'habiterai pas longtemps ce pays-ci; car, avec des gens aussi superstitieux, on finirait par s'effrayer; mais puisque vous l'avez vu, Péters, vous devez savoir comment il était.

PÉTERS.

Oh! certainement, monsieur le baron. (Avec un air d'effroi.) Il a une figure très-agréable, la taille leste et bien prise, un air de jeunesse; avec ça, des yeux superbes; enfin, on n' peut pas l'envisager sans que l' frisson vous prenne.

LOURDORFF.

Et comment pouvez-vous supposer que ce jeune homme, si brillant, si élégant, qui a des chevaux, une berline, et qui jette l'or à pleines mains, aura été se faire pendre la semaine dernière pour dix florins?

PÉTERS.

Eh bien! pour s'amuser, par partie de plaisir ; et puis, c'est drôle, ça fait enrager la justice ; et vous verrez qu'elle sera obligée d'y renoncer.

LOURDORFF.

Allons, taisez-vous; il est temps de rejoindre la compagnie. Prends ce flambeau, et éclaire-moi.

PÉTERS, prenant un flambeau.

Oui, monsieur le baron... Dieu! quand j'y pense...

LOURDORFF.

Eh bien! imbécile, tu trembles encore?

PÉTERS.

C'est de souvenir, c'est plus fort que moi, je n' peux pas m'arrêter.

LOURDORFF, à Saussmann.

Vous, Saussmann, s'il arrivait quelques personnes invitées, vous auriez soin de les conduire vous-même, et préparez cette grande salle, c'est ici que l'on signe le contrat.

(Lourdorff et Péters sortent.)

SCÈNE VI.

SAUSSMANN, seul.

Ah! bien oui, des convives! Si monsieur le baron croit qu'il en viendra par ce temps-là... la pluie tombe à verse. Eh! mais, on frappe à la porte de la cour, j'entends le bruit d'une voiture; il faut que ce soit quelque grand parent, ou quelque petite fille qui tienne bien à danser à la noce.

SCÈNE VII.

SAUSSMANN, ADOLPHE.

ADOLPHE, parlant à la coulisse.

A merveille! logez la berline où vous pourrez, je m'embarrasse fort peu qu'elle soit mouillée, pourvu que je trouve un gîte agréable pour moi, c'est tout ce qu'il faut.

SAUSSMANN.

Monsieur est sans doute un parent ou un ami qui vient pour la noce?

ADOLPHE, gaiement.

Pour la noce! Il y a donc une noce? Mais oui, pourquoi pas? Je ne suis pas invité cependant, mais j'y tiendrai très-bien ma place.

SAUSSMANN.

Comment, monsieur n'est pas invité? Alors...

ADOLPHE.

Non, mais qu'est-ce que ça fait? Moi, je m'invite partout. La nuit m'a surpris au milieu de la forêt, mon postillon s'est trompé, ou plutôt je crois qu'on l'a trompé. Nous nous sommes enfoncés dans un chemin diabolique; des fossés, la pluie qui tombait par torrents, que sais-je? les chevaux se sont abattus, ma voiture est en morceaux; ce n'est pas cela qui m'inquiète, car, en fait d'accidents et de malheurs, je suis cuirassé.

AIR de Préville et Taconnet

Oui, dans ma vie errante et vagabonde,
J'en ai bien vu de tous genres, je croi;
Il ne saurait arriver en ce monde
Un accident qui ne soit pas pour moi!
De tous côtés catastrophe, infortune...
Moi, j'y suis fait, j'en ai sur mon chemin
Quinze par jour, mon budget est certain;

Mais aujourd'hui je n'en puis compter qu'une;
Aussi, mon cher, je tremble pour demain.

En attendant, je viens demander l'hospitalité au maître de ce château; il ne peut pas me refuser, surtout le jour de sa noce; vrai, ça lui porterait malheur!

SAUSSMANN.

L'hospitalité! l'hospitalité! c'est fort bien, monsieur, mais en ma qualité de concierge, je ne puis pas me permettre de recevoir un inconnu, à cette heure-ci encore, et d'après tous les bruits qui courent.

ADOLPHE.

Comment! pour être accueilli, il faudra peut-être que je vous présente un répondant?

SAUSSMANN.

Oui, monsieur, un répondant, et un répondant connu.

ADOLPHE.

Mais où diable voulez-vous que j'aille le chercher?... Si vous saviez d'où je viens!

SAUSSMANN, lui montrant la porte.

Alors, monsieur, faites-moi l'amitié...

AIR : Sortez à l'instant, sortez. (Le Château de mon oncle.)

De rester ici ce soir,
Croyez-moi, perdez l'espoir.
Je ne peux,
Ni ne veux
Vous accueillir dans ces lieux.

ADOLPHE.

Vous n'êtes pas si méchant;
Dans l'instant,
J'en fais serment,
Vous serez trop heureux
De m'accueillir dans ces lieux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PÉTERS, portant un gâteau dans une assiette.

PÉTERS.

Même air.

Grand Dieu ! quelle fête !
Le souper s'apprête,
Quel festin !
C'est divin !...

(Apercevant Adolphe, et laissant tomber son assiette. — A voix basse.)

Dieux ! mon parrain...
Mon parrain...

ADOLPHE, le reconnaissant.

Quelle vue
Imprévue !
Ma figure t'est connue.
Pour moi, parle, mon enfant.
(A Saussmann.)
Vous voyez mon répondant.

PÉTERS, tremblant.

Ah !

SAUSSMANN.

Qu'as-tu donc ?

PÉTERS, bas.

Je suis perdu;
Oui, c'est bien lui, je l'ai vu,
L'inconnu...
Le pendu !

SAUSSMANN, aussi effrayé que lui.

Je demeure confondu !
(A Adolphe, en tremblant et lui offrant une chaise.)

PÉTERS et SAUSSMANN.

Pa... pa... pa... pardonnez-nous...

Mo... monsieur, asseyez-vous;
J' sommes tous deux
Trop heureux
D' vous posséder en ces lieux.

ADOLPHE.

Ce que c'est qu'un répondant!
J'en avais fait le serment,
Les voilà trop heureux
De m'accueillir en ces lieux.

Ensemble.

SAUSSMANN.

Quoi! te v'là son répondant!
Ça n'est-il pas désolant!
J' répondons tous les deux
De tout c' qu'il f'ra dans ces lieux.

ADOLPHE.

Ce que c'est qu'un répondant! etc.

PÉTERS.

Mon Dieu! c'est-il guignonnant!
Me voilà son répondant!
J' répondons tous les deux
De tout c' qu'il f'ra dans ces lieux.

ADOLPHE.

Je vois, parbleu! qu'il est bon d'avoir des amis partout.

SAUSSMANN, bas.

Va chercher du secours.

PÉTERS, de même.

Je n'ai plus de jambes.

SAUSSMANN, de même.

Crie... appelle tout le monde.

PÉTERS, de même.

Est-ce que je peux? il me regarde; allez-y, vous!

(Adolphe passe au milieu d'eux.)

SAUSSMANN et PÉTERS.

Ouf !

ADOLPHE.

Ah ! çà, dites-moi, on se marie donc ici ? on est dans le bonheur, dans la joie ?

PÉTERS, toujours plus tremblant.

Oui, oui, monsieur.

(Saussmann troublé imite Péters, et répète en balbutiant tout ce qu'il dit.)

ADOLPHE.

C'est un mariage d'amour ?

PÉTERS.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

La future est jolie ?

PÉTERS.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Et votre maître se nomme ?...

PÉTERS.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Je vous demande son nom, celui de la future.

PÉTERS.

Parlez, vous, mon parrain, parce que je crois que je n'y suis plus.

(Saussmann essaie de parler et n'en peut venir à bout.)

ADOLPHE.

Eh bien, la future ?...

PÉTERS.

La jeune Hermance de Mansfred.

ADOLPHE, avec un mouvement.

Hermance ! Hermance !... malheureux !

PÉTERS.

Ah ! mon Dieu !

ADOLPHE.

C'est Hermance qu'il épouse ?

PÉTERS.

Oui... non... si fait... je ne sais pas... Monsieur, je vous en prie, ne me faites pas de mal.

ADOLPHE, hors de lui.

Hermance ! (Se contenant.) Ils ne savent pas qui je suis et ce dont je suis capable.

PÉTERS.

Si fait, si fait, je m'en doute.

ADOLPHE.

Allons, c'est impossible, et je veux voir moi-même... On vient. (A Péters et à Saussmann.) Du silence, pas un mot, ou morbleu !...

SCÈNE IX.

Les mêmes ; LOURDORFF, HERMANCE, NANCY, Invités.

LES INVITÉS.

Air : Ma Fanchette est charmante. (Les Deux Jaloux.)

Quelle chaîne plus belle !
L'esprit et la beauté...
Célébrons le modèle
De la fidélité.

LOURDORFF, à Saussmann et à Péters.

Donnez des siéges... Eh bien ! qu'avez-vous donc tous deux ? (Voyant Adolphe qu'ils lui montrent.) et quel est cet étranger ?

PÉTERS.

C'est un... monsieur qui demande l'hospitalité...

LOURDORFF.

Qu'il soit le bienvenu! (Le regardant et se mettant à trembler.) Certainement. . monsieur, je me ferai toujours un devoir... (A part.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça veut dire?

PÉTERS, de même.

Là, notre maître qui faisait le brave!

LOURDORFF, à Hermance.

C'est étonnant; et si vous aviez autrefois connu une certaine personne, je vous demanderais s'il y a jamais eu une ressemblance...

HERMANCE, regardant Adolphe, et à part.

Qu'ai-je vu?

NANCY, qui l'a aperçu, — bas.

Ma sœur, serait-il possible? (Elle fait un pas vers Adolphe qui la salue gravement. Elle s'arrête.) Il ne nous reconnaît pas.

LOURDORFF, troublé, aux deux femmes.

Laissez-moi parler, et ne me quittez pas. (A Adolphe.) Oserai-je demander à qui j'ai l'honneur de parler?

NANCY.

Écoutons.

ADOLPHE, froidement.

Je suis Anglais.

NANCY.

C'est sa voix.

ADOLPHE.

On me nomme lord Ruthven.

PÉTERS, à part.

C'est ça; tous les jours un nouveau pays et un nouveau nom.

ADOLPHE.

Depuis longtemps je désirais voir la Hongrie.

LOURDORFF, se rassurant.

Ah!... vous n'y êtes jamais venu?

ADOLPHE.

Jamais.

LOURDORFF.

Alors... (A part.) Il me semble en effet que ce n'est pas la même physionomie. (Haut.) Je suis enchanté, milord, de pouvoir vous offrir un asile. (A part.) Il est sûr qu'Adolphe était bien plus...

ADOLPHE.

Je serais désolé de vous déranger ; vous vous mariez, m'a-t-on dit ?

LOURDORFF.

Oui, oui, milord. (A part.) Malgré cela, il y a de ses yeux...

ADOLPHE.

Et quelle est votre future ? est-ce cette jeune fille ?

NANCY, à part.

Comment, ce n'est qu'un étranger ! (Haut.) Non, non, monsieur, ce n'est pas moi.

ADOLPHE.

Quelle est-elle donc ?

HERMANCE.

C'est... c'est... (Elle fait un geste.) Je n'aurai jamais la force d'achever.

LOURDORFF, d'un air riant.

Oui, milord, c'est elle qui... (A part.) Allons, je ne pourrai jamais m'habituer à cette figure-là.

ADOLPHE.

Je vous fais compliment, madame.

(Il lui prend la main.)

PÉTERS, à part.

Là, v'là qu'il la tient !

AIR : Dans un vieux château de l'Andalousie.

ADOLPHE.

Pourquoi votre main ainsi tremble-t-elle ?
Vous êtes auprès de l'époux heureux...
De l'époux, objet d'un amour fidèle.

LOURDORFF, d'un air gai.

L'amour, il est vrai, nous unit tous deux.

ADOLPHE.

Ah ! du bonheur d'être aimé comme on aime,
Qu'ici votre cœur goûte les appas...
(Froidement.)
Moi, je n'eus jamais ce bonheur suprême.

NANCY, soupirant.

Je ne suis donc pas la seule ici-bas !

HERMANCE, bas à sa sœur.

Nancy, sortons d'ici, je ne pourrai jamais assister à ce contrat.

SCÈNE X.

Les mêmes ; LE NOTAIRE.

LOURDORFF.

Voici le notaire.

LE NOTAIRE.

Mille pardons de vous avoir fait attendre. Ayant appris que le général de Valberg était ici, je suis retourné sur mes pas, pour prendre un papier qui concerne son neveu.

NANCY.

Comment, on aurait de ses nouvelles ?

LOURDORFF, regardant Adolphe.

Est-ce qu'il aurait reparu ?

LE NOTAIRE, riant.

Au contraire, c'est son testament. Ah! ah! ah!

TOUS.

Son testament!

LOURDORFF, se rassurant.

Il faut espérer alors que définitivement... mais il me semble cependant que lorsqu'il est mort à Temesvar, il y a à peu près six mois, on n'a trouvé aucun testament...

LE NOTAIRE, riant.

Ça n'est pas étonnant; celui que j'apporte est daté du champ de bataille de Molwitz, et fait trois mois après. Ah! ah!

LOURDORFF.

Trois mois après!...

LE NOTAIRE.

Voyez plutôt.

LOURDORFF.

Non, non, je ne me permettrai pas... Le général est reparti... ainsi ce serait inutile.

LE NOTAIRE.

Du tout... car je me rappelle qu'il y a un article spécial qui concerne ces demoiselles de Mansfred.

NANCY.

Moi et ma sœur!

LOURDORFF.

Ah çà! mais vous le connaissiez donc particulièrement?

NANCY.

Eh! sans doute! Comment! M. Adolphe se serait souvenu de moi? Mais lisez donc, monsieur.

LOURDORFF, à Hermance.

Ma foi, madame, puisque cela vous regarde, lisez vous-même.

(Hermance, sans rien dire, prend le papier.)

LOURDORFF.

Vous permettez, milord ?

ADOLPHE.

Je vous en prie ; je n'ai jamais assisté à aucune lecture de testament, et celle-ci me paraîtra fort piquante.

HERMANCE, lisant.

AIR : Las ! j'étais en si doux servage.

« Craignant une nouvelle absence,
« Et pour longtemps prêt à partir,
« Je lègue à ma fidèle Hermance
« Cet anneau qui dut nous unir.
(Très-émue.)
« Hermance, vous avez ma foi,
« Je meurs pour vous, pensez à moi. »

Ensemble.

ADOLPHE, NANCY et HERMANCE.

(A demi-voix.)
Hermance, vous avez ma foi,
Je meurs pour vous, pensez à moi.

LOURDORFF.

Qu'entends-je ! ainsi donc avant moi
Un autre avait déjà sa foi.

HERMANCE, troublée.

Nancy, continuez... je ne puis.

NANCY, lisant.

Même air.

« A Nancy, qui nous fut si chère,
« A qui je veux un sort plus doux,
« Je lègue ma fortune entière,
« Pour qu'elle choisisse un époux.
(En pleurant.)
« Nancy, qu'un autre ait votre foi,
« Vivez pour lui, pensez à moi. »

Ensemble.

LOURDORFF, ADOLPHE, HERMANCE et NANCY.

(A demi-voix.)
Nancy, qu'un autre ait votre foi,
Vivez pour lui, pensez à moi.

NANCY, sanglotant.

Sa fortune, je n'en veux pas, je n'en ai pas besoin, puisque je renonce au monde, puisque Adolphe n'existe plus. Tenez, ma sœur, changeons : donnez-moi son anneau, cet anneau qu'il porta si longtemps, il ne me quittera jamais, je croirai le tenir de lui. Oh ! je vous en prie, ma sœur, ne me refusez pas !

ADOLPHE, à part, très-ému.

Pauvre Nancy !

LOURDORFF.

Allons, allons, que diable ! nous nous attendrissons ; aussi vous vous avisez de nous apporter des testaments ! si vous croyez que ça égaye...

LE NOTAIRE.

Eh bien, pour faire diversion, signons vite le contrat, et allons nous mettre à table. Ah ! ah !

LOURDORFF.

C'est ça ; le contrat, le souper, la danse. (A Nancy.) N'est-ce pas, petite sœur ? Signons vite.

NANCY, en pleurant.

Signer ! assister à une fête, quand on vient de recevoir une nouvelle... quand on a la certitude que ce pauvre jeune homme... Je m'en vais ! d'abord, parce que je ne puis plus y tenir. Ah ! par exemple, signer !... Adieu, ma sœur !

(Elle sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES ; excepté Nancy.

LE NOTAIRE.

Eh bien ! eh bien !

LOURDORFF, prenant la plume.

Ne faites pas attention, elle reviendra d'elle-même, c'est qu'elle est dans ses accès de mélancolie. J'ai signé ; à votre tour, madame.

ADOLPHE, à part.

L'osera-t-elle encore ?

(Hermance prend la plume en tremblant. Elle signe.)

LOURDORFF.

Bien ; j'espère que maintenant il ne manque plus aucune signature.

ADOLPHE, froidement.

Si fait, la mienne.

LOURDORFF.

Certainement, milord, c'est bien de l'honneur que vous me faites.

(Adolphe signe et revient à sa place.)

LE NOTAIRE, s'approchant pour serrer les papiers.

C'est bon, c'est bon. (Jetant un coup d'œil sur le contrat, et très-effrayé.) Ah ! mon Dieu ! comment, c'est monsieur qui tout à l'heure... Mille pardons, monsieur le baron... des affaires très-pressées... J'aurai l'honneur de vous revoir...

(Il se sauve.)

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

PÉTERS, s'approchant de la table, — à part.

Allons, v'là qu' ça gagne aussi les notaires ; j' vous dis

que tout le monde s'en mêle. Eh bien! il en oublie le contrat. (Il jette les yeux dessus, — haut.) Ah! là, là... monsieur... madame... (Il montre le contrat sans pouvoir parler.) Pre... nez... garde... à vous...

LOURDORFF, et les autres, s'approchant et regardant le contrat.

Comment?

TOUS, jetant un grand cri.

Aïe!... (à demi-voix.)

AIR nouveau.

O ciel! c'est lui, c'est lui,
Il était mort, et le voici!
Ah! d'effroi j'ai le cœur saisi.
Tenez, il change de figure,
Oui, c'en est un, la chose est sûre.
Fuyons, c'est lui! (*Bis.*)
(Ils se sauvent dans le plus grand désordre.)

SCÈNE XII.

ADOLPHE, seul.

Je suis vengé! l'infidèle est engagée pour jamais, et pour jamais aussi je vais l'oublier.

AIR : rondeau de PORTA.

Oui, je le vois,
En homme habile,
Mourir parfois
Est fort utile.
Amant docile,
Époux facile,
Mourez souvent,
C'est très-utile
Et très-prudent.

Lorsque j'ai dans les fers
Gémi pour une amie,
Quand pour elle je perds
Deux ou trois fois la vie,
Je reviens plein d'amour
Et sans crainte jalouse,
Et je trouve au retour
Un autre qui l'épouse.

Oui, je le vois, etc.

Mais qu'auprès de sa sœur
Nancy me semble belle !
Sa douleur me révèle
Le secret de son cœur.
Quoi! j'étais aimé d'elle,
J'ignorais mon bonheur!

Oui, je le vois, etc.

On vient ; c'est Nancy. Comme elle paraît agitée !

(Il se retire de côté.)

SCÈNE XIII.

ADOLPHE, NANCY.

NANCY, à elle-même. Elle a un petit chapeau de voyage.

Oui, je veux partir tout de suite ; je veux retourner au couvent et ne plus en sortir. Ah ! je ne resterai pas à leur noce. (Elle est arrêtée par Adolphe.) Ah ! c'est vous, milord ! (A part.) C'est qu'il lui ressemble... Enfin, lorsque je le regarde, j'ai toujours envie de lui demander pourquoi il ne me reconnaît pas.

ADOLPHE.

Comment, charmante Nancy, vous nous quittez ?

NANCY.

Oui, monsieur, je veux m'en aller, je n'ai plus rien qui

m'attache ici. (A part, revenant sur ses pas.) Ah ! mon Dieu, comme il lui ressemble !

ADOLPHE.

Cet Adolphe que tout le monde oublie, excepté vous, vous aimait donc bien tendrement ?

NANCY.

Oh ! non, il ne prenait pas garde à la petite Nancy ; c'était ma sœur qu'il adorait. Mais moi je l'aimais sans en rien dire, et maintenant que ma sœur n'y pense plus, je puis bien l'aimer, n'est-ce pas, monsieur ? ça n'offense personne.

ADOLPHE, tendrement et lui prenant la main.

Ce n'est pas moi, d'abord, qui vous en empêcherai.

NANCY, à part.

Jusqu'à sa voix ! c'est désolant ! (Haut.) Et vous êtes bien sûr d'être lord Ruthven ?

ADOLPHE.

Qu'importe qui je puis être, si je suis assez heureux pour vous rappeler cet Adolphe que vous regrettez, et qui, sans doute, vous aimait moins que moi ? Traitez-moi en ami, traitez-moi comme lui.

NANCY.

Comme lui !

AIR : Après une si longue absence. (Le Portrait de famille.)

Non, ce n'est pas la même chose :
J'étais heureuse auprès de lui ;
Près de vous je tremble, je n'ose
Dire ce que j'éprouve ici.

ADOLPHE.

Allons, achevez de m'instruire.

NANCY.

Non, un secret comme cela,
A lui seul j'aurais pu le dire.

ADOLPHE.

Parlez, parlez comme s'il était là.

Même air.

NANCY.

J'avais juré, dès mon enfance,
De n'avoir jamais d'autre ami,
Et je sens, en votre présence,
Même bonheur qu'auprès de lui...
(Le regardant.)
Voilà ce sourire que j'aime;
Ses traits, son regard, les voilà;
Enfin, jusqu'à mon cœur lui-même
Qui bat, qui bat, comme s'il était là.

ADOLPHE, à part.

Je n'y tiens plus. (Haut.) Nancy, si j'étais chargé de vous remettre cet anneau qu'il destinait à son amie... (Lui donnant un anneau.) cet anneau dont vous seule êtes digne...

NANCY.

Oui, oui, je le reconnais. (Elle le baise.) Ah ! ne vous faites pas un jeu de ma douleur ! Par pitié, qui êtes-vous ?

ADOLPHE.

Nancy, je ne puis vous le dire encore ; contentez-vous de savoir que je suis... je suis...

SCÈNE XIV.

Les mêmes ; CHARLES, qui est entré précipitamment sur les derniers mots, l'aperçoit et se précipite dans ses bras en s'écriant :

CHARLES.

M. Adolphe ! mon maître !

NANCY.

C'est lui !

ADOLPHE.

Tais-toi, malheureux !

CHARLES.

Non, je ne vous quitte plus ; cette fois, vous ne nous échapperez pas, votre oncle me suit.

ADOLPHE.

Mon oncle, dis-tu ?

CHARLES.

Oui, nous venons de la dernière auberge où vous vous êtes arrêté. Un papier, un mémoire de l'aubergiste, sur lequel vous aviez écrit quelques mots, a frappé les yeux de votre oncle ; nous prenons des renseignements sur vous, vos gens, votre voiture ; nous revenons sur nos pas, et le premier objet que nous apercevons dans la cour du château, c'est la berline qu'on nous a désignée.

ADOLPHE.

Adieu, je n'ai pas de temps à perdre.

CHARLES.

Non, monsieur, non, vous ne vous en irez pas ; la fuite, d'ailleurs, est impossible. Dans ce moment, M. le comte de Valberg est occupé à faire cerner le château ; toutes les issues sont gardées.

ADOLPHE.

Que faire maintenant? Charles, Nancy, vous m'êtes dévoués, je peux compter sur votre attachement, sur votre silence ?

NANCY.

Oui, oui, je me tairai ; mais vous serez M. Adolphe, n'est-ce pas ? vous le serez toujours ?

ADOLPHE.

Oui, Nancy, je ne nie pas que je le sois, je le serai, si cela peut vous faire plaisir. Mais n'importe, je ne me rendrai pas ainsi. La colère de mon oncle, et la forteresse de

Temesvar en perspective, j'en ai bien assez comme cela ; n'y a-t-il pas quelque endroit où je puisse me cacher? Ce cabinet...

CHARLES.

On vous y trouvera toujours.

ADOLPHE.

Allons, en ce cas, employons mon grand moyen. Je n'en connais pas d'autres.

NANCY.

Grands dieux! que voulez-vous faire?

ADOLPHE.

Ne craignez rien... Charles, il faut qu'à l'instant...

(Il lui parle bas.)

CHARLES.

Comment, monsieur! vous voudriez...

ADOLPHE.

Eh bien! ne suis-je plus ton maître? As-tu oublié que je veux dans mes gens un entier dévouement?

CHARLES.

Mais, je ne pourrai jamais; c'est une abomination; votre pauvre oncle!...

ADOLPHE.

Cent florins; sinon, tu ne rentreras jamais à mon service.

CHARLES.

J'obéis, monsieur! mais il y a conscience.

ADOLPHE.

Songe que je serai... là, dans ce cabinet, et que j'entendrai. On vient, pars vite. Nancy, du silence! (A part.) Enfermons-nous à double tour, et soutenons l'assaut.

(Il entre dans le cabinet, et on l'entend fermer la porte à double tour. Charles sort de l'autre côté.)

SCÈNE XV.

NANCY, LE COMTE, PÉTERS, puis LOURDORFF et HERMANCE, VALETS.

LE COMTE, aux valets.

C'est bien, c'est bien, emparez-vous de toutes les portes, je vous dis qu'il est ici! et morbleu! je le trouverai.

LOURDORFF, entrant.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? En est-ce encore un?...

LE COMTE.

Ah! vous voilà, mon cher Lourdorff... Mille pardons de commander ainsi chez vous. Que je vous apprenne une nouvelle... Imaginez-vous que mon fripon de neveu, qu'Adolphe de Valberg, et lord Ruthven, sont la même personne.

LOURDORFF.

Eh! mon Dieu, nous le savons de reste! il y a plus de deux heures qu'il met le château sens dessus dessous.

LE COMTE.

Eh bien! vous ne l'avez pas arrêté?...

PÉTERS.

Ah! bien oui! si vous croyez que ce soit possible...

LE COMTE.

De quel côté est-il sorti?

PÉTERS.

Je vous en prie, monsieur, ne m'interrogez pas là-dessus; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il était tout à l'heure dans cet appartement.

LE COMTE, à Nancy.

Eh bien! mademoiselle, vous l'avez vu, vous lui avez parlé?

NANCY.

Moi! oui, monsieur; mais je ne sais... j'étais si troublée... de grâce, ne me demandez rien!

LE COMTE.

Allons, corbleu! tout le monde ici perd la raison; mais Adolphe ne peut être loin.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (Caroline.)

Ce salon n'a point d'autre issue,
(Montrant le cabinet.)
C'est dans ces lieux apparemment
Qu'il se dérobe à notre vue,
Enlevons ce retranchement.

PÉTERS, voulant l'arrêter.

Mais la porte est fermée.

LE COMTE, reprenant l'air.

Pour l'enfoncer cherchons main-forte.

PÉTERS, s'éloignant.

Si j' l'aidions, ça nous coût'rait cher.

LE COMTE.

Réponds : où mène cette porte?

PÉTERS, à part.

C'est sûr, ça doit m'ner en enfer.

LE COMTE et LES VALETS.

Allons, il n'est point d'autre issue, etc.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; CHARLES.

LE COMTE.

Mais que nous veut Charles? Eh bien! quelles nouvelles as-tu de mon neveu?

CHARLES, d'un air consterné.

Monsieur... (A part.) Je n'aurai jamais ce courage.

LE COMTE.

Et toi aussi, as-tu perdu la parole? Je crois, Dieu me damne! qu'ils sont tous ensorcelés.

CHARLES.

Monsieur, votre malheureux neveu..... je viens d'en être le témoin... c'est fini.

PÉTERS.

Encore une fois?

LE COMTE.

Quoi! pour éviter ma colère...

PÉTERS.

C'est bien commode; dès qu'ils ont queuqu' mauvaise affaire, crac!

LE COMTE, à Charles.

Comment, tu as vu toi-même?

CHARLES.

Nous le poursuivions, monsieur, jusqu'au rocher qu'on appelle le pont de Barzova : Arrêtez, s'écrie-t-il, si quelqu'un de vous s'avance vers moi, je me précipite... Un imprudent a fait un pas...

LE COMTE.

Eh bien?

CHARLES.

Disparu dans les flots.

PÉTERS.

Au pont de Barzova? Eh bien! par exemple, faut qu'il ait bonne envie de se tuer, car je viens tout à l'heure d'y passer presque à pied sec.

CHARLES, à part.

Ah! diable.

LE COMTE.

Hein? comment? que dis-tu?

PÉTERS.

Oui, monsieur, c'est un ruisseau d'eau douce, où les jours de grand orage, comme aujourd'hui, on en a jusqu'à la cheville; mais ces gens-là ont des priviléges, ça se noierait dans un verre d'eau.

LE COMTE, regardant Charles.

Et mon neveu a été englouti?

CHARLES, embarrassé.

Dame! oui, monsieur, peut-être qu'à cet endroit-là... à moins que je ne me sois trompé de place.

LE COMTE, froidement.

Et tu l'as vu?

CHARLES.

Monsieur ne peut pas croire que sans cela, certainement...

LE COMTE, à part.

Il n'a rien vu, je respire; mais Adolphe s'est entendu avec lui, l'a déjà gagné, et si j'en crois mes pressentiments, c'est là qu'il est... (Montrant le cabinet.) Morbleu! je l'en ferai sortir. (Haut.) Je ne révoque plus en doute un témoin si fidèle. J'ai donc perdu mon neveu, ma seule consolation, l'espoir de ma vieillesse! Que n'ai-je pu le voir au moins encore une fois! Il ne sait pas, l'ingrat, tous les chagrins qu'il m'a fait souffrir; il ne sait pas que depuis la nouvelle de sa perte, je n'avais plus rien qui m'attachait au monde, et que, vingt fois, j'ai été tenté de le suivre. (On entend donner un tour de clef. — A part.) Il est là!

NANCY, s'approchant.

Monsieur...

LE COMTE.

Oui, mon enfant, je suis bien malheureux.

NANCY.

Oh! oui, vous devez l'être. (*A part.*) comme je l'étais tout à l'heure. Je n'y tiens plus d'abord, et je m'en vais lui dire...

LE COMTE.

Si, au moins, j'avais été sûr de sa tendresse; mais non, il ne m'a jamais aimé, jamais il n'a pensé qu'il avait en moi un ami, un second père : et quel instant de ma vie, cependant, ne fut pas consacré à son bonheur? Ce voyage à Vienne, c'était pour lui; cette place de colonel que j'ai sollicitée et obtenue, c'était pour lui; il me croyait irrité. Morbleu! je l'étais, je devais l'être. Eh bien! si j'avais pu le retrouver, le bonheur de le voir, de l'embrasser, m'aurait tout fait oublier, tout jusqu'à ma colère. (*La porte s'ouvre. A part.*) La porte s'ouvre! (*Haut.*) Je lui aurais dit : Depuis six mois, tu m'as rendu bien malheureux. Eh bien! c'est moi, moi qui te demande grâce. Reprends ton nom, ta liberté, dispose de ta main, de ton cœur, mais rends-moi mon neveu.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ADOLPHE.

ADOLPHE, *s'élançant.*

Mon oncle, il est à vos pieds!

TOUS, *s'éloignant.*

Ah! mon Dieu!

PÉTERS.

J'en étais sûr. Par exemple, cette fois il n'a pas été long à revenir.

LE COMTE.

Mon neveu, mon cher Adolphe! car c'est lui, mes amis, n'ayez pas peur, cette fois, c'est bien lui, je vous en réponds.

LOURDORFF, à Adolphe.

Certainement, dès que vous m'assurez que vous êtes vivant, votre parole suffit; mais quel était donc le pauvre garçon dont j'ai escorté le convoi à Temesvar?

ADOLPHE.

C'était moi, qui, secondé par un sergent de la garnison, n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour sortir de la forteresse et rejoindre mon régiment qui était au feu.

LE COMTE.

Bien; mais ce brave soldat laissé pour mort dans les champs de Molwitz?

ADOLPHE.

C'était moi; et cette fois-là c'était de franc jeu. Recueilli par les Prussiens, nos ennemis, et sauvé par eux, je voulus, lors de la paix, revenir incognito en Hongrie, et voyageant sous le nom du major de Schwarzenbach...

PÉTERS.

Comment! ce monsieur avec qui j'ai causé dans la rue de Presbourg...

ADOLPHE.

C'était moi.

PÉTERS.

Eh bien! alors, celui qui dernièrement, à Barzova...

ADOLPHE.

Ce n'était pas moi; mais un fripon de domestique qui avait pris mon nom et mon majorat, pour toucher à ma place certaine lettre de change, et qui, depuis, se sera fait serrer de près pour quelques espiègleries du même genre. Ne pouvant plus porter ce nom, je pris celui de lord Ruthven...

PÉTERS.

De sorte que vous n'étiez pour rien dans tout cela; c'est dommage.

ADOLPHE.

Comment, c'est dommage !

PÉTERS.

Oui, c'est dommage, parce que ça n'est plus si drôle.

LE COMTE.

Adolphe, je ne te demande pas alors quel était ce grand hussard qui, pour me délivrer, frappait de si bon cœur sur les dragons prussiens.

ADOLPHE.

Ah ! mon oncle, sans le souvenir de cet heureux événement, aurais-je osé aujourd'hui me présenter à vos yeux !

LE COMTE.

Tu vois bien que c'est moi qui suis ton débiteur ; la reconnaissance ne m'effraie pas, touche là. Ne nous quittons plus ; marie-toi à ton gré, et embrasse ta femme.

ADOLPHE.

Ah ! Nancy, je puis donc enfin être à toi !

NANCY.

Ah ! mon Dieu, est-ce bien pour tout de bon ?

LE COMTE.

Comment, c'est elle que tu aimes ?

ADOLPHE.

Oui, mon oncle, oui, mon cher Lourdorff. Nous avons chacun la femme qui nous convient, et nous serons heureux, je l'espère. Mais croyez-moi, pour faire bon ménage, il n'est rien tel que de mourir. On ne connaît jamais sa femme de son vivant.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville d'*Infortune et Gaieté.*

PÉTERS.

Je n'eus jamais l'âm' militaire,
Et s'il faut aller à la guerre,
Voulût-on m' fair' sergent-major,

Nix, je suis mort,
Moi, je suis mort;
Mais drès qu'on dans' sous la tonnelle,
Et drès qu'un bon dîner m'appelle,
Ou qu'une fillette m'attend,
Je suis vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant. (*Bis.*)

ADOLPHE.

Ce grand acteur qu'on dit si riche,
Que l'on voit si peu sur l'affiche,
Et dont souvent on parle encor,
Serait-il mort? (*Bis.*)
Vampire de nouvelle espèce,
De la province usant la caisse,
Dès qu'une recette l'attend...
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

LOURDORFF.

Ce paisible fonctionnaire,
Qui n'a jamais su que se taire,
Et qui depuis vingt ans s'endort,
Serait-il mort? (*Bis.*)
Est-il une place vacante,
Ou bien, du mois quand vient le trente,
Faut-il toucher son traitement;
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

LE COMTE.

Ce riche dont la main stérile
Aux siens ne fut jamais utile,
Lorsqu'il est frappé par le sort,
Il est bien mort,
Tout à fait mort;
Celui qui servit sa patrie
Sans regret peut perdre la vie;

Dans notre cœur reconnaissant
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

NANCY, au public.

Chaque vampire a la puissance
De revenir à l'existence;
Mais la moitié du temps son sort
Est d'être mort. (*Bis.*)
Partageons... qu'en cette demeur ,
Chaque matin le nôtre meure,
Pourvu que le soir seulement
Il soit vivant,
Bien vivant,
Longtemps vivant.



L'ÉCLIPSE TOTALE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre des Variétés. — 6 Septembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE ROSTANGE, garçon, riche propriétaire	MM. Lepeintre aîné.
JULES, son neveu, jeune médecin	Tousez.
DUTUYAU, prétendu de Louise	Odry.
M. DELADURANDIÈRE.	Blondin.
LÉVENTÉ, jeune élégant	Legrand.
UN JEUNE HOMME	George.
LOUISE, fille de M. Deladurandière.	Mmes Chalbos.
Mme DE CHINCHILLA.	Félicie.
VICTOIRE, domestique de M. de Rostange.	Jenny.

Invités.

A Paris.



L'ÉCLIPSE TOTALE

Un salon élégant. — Porte au fond et deux portes latérales. — A droite et à gauche de la porte du fond, deux grandes croisées qui donnent sur une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGE, VICTOIRE, occupée à ranger les meubles du salon.

M. DE ROSTANGE.

Allons, Victoire, allons, dépêchons-nous ! Vous savez que nous attendons du monde, et le salon n'est pas encore prêt...

VICTOIRE.

Écoutez donc, monsieur, il n'est encore que midi ; moi j'ai cru que c'était pour ce soir !

M. DE ROSTANGE.

Du tout... c'est qu'au contraire je donne une soirée ce matin...

VICTOIRE.

Ce matin !... Ah ! mon Dieu, notre maître, ce que c'est que de recevoir des gens de bon ton !...

AIR du vaudeville des Dehors trompeurs.

Il est onze heures d'ordinaire
Quand chez vous l' plaisir les conduit,
Et même la semain' dernière,
Ils n' sont arrivés qu'à minuit;
Grâce à toutes ces simagrées,
Grâce à tous ces retards enfin,
V'là maintenant que les soirées
N' commenceront plus que lend'main.

M. DE ROSTANGE.

Eh! non, eh! non... c'est un extraordinaire; tu ne sais donc pas qu'il va y avoir une éclipse de soleil visible à Paris? éclipse totale le 7 septembre.

VICTOIRE.

Ah! mon Dieu... une éclipse, que ça doit être beau... paiera-t-on pour ça?...

M. DE ROSTANGE.

Non, mon enfant, c'est spectacle gratis... comme tout ce qui vient de là-haut...

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Diner de Madelon.)

C'est un spectacle où chacun peut paraître;
Grands et petits, tout le monde est admis;
Ce jour-là même, aux premières peut-être,
On ne voit pas si bien qu'au paradis.
Pour la première fois, je gage,
Par le hasard récompensé,
Plus d'un talent, dans son septième étage,
Va s'étonner d'être le mieux placé.

VICTOIRE.

J'entends, le soleil luira pour tout le monde.

M. DE ROSTANGE.

Au contraire, pour personne.

VICTOIRE.

Eh! bien, alors... qu'est-ce qu'on verra donc?...

M. DE ROSTANGE.

Des étoiles en plein midi... c'est-à-dire qu'on ne verra rien.

VICTOIRE.

C'est clair... et je comprenons maintenant... c'est pour jouir de ce spectacle-là que vot' société va venir.

M. DE ROSTANGE.

Précisément... tu sens bien que quand on a l'avantage de demeurer dans la rue d'Enfer, à côté de l'Observatoire, six fenêtres sur la rue et une terrasse... on se trouve dans une assez belle position... aussi c'était à qui s'inviterait à déjeuner chez moi, et nous aurons des curieux, nous en aurons...

AIR de Galpigi. (*Tarare.*)

Oui, dans cette ville frivole,
Pour le moindre moineau qui vole,
A chaque croisée aussitôt
Tout se garnit du bas en haut.
L'impôt des fenêtres est sage,
Mais il donnerait davantage,
Si l'on faisait payer un droit
A tous les badauds qu'on y voit.

VICTOIRE.

C'est ça, encore du monde qui vont tout briser!

M. DE ROSTANGE.

Tu n'oublieras pas le punch?

VICTOIRE.

Oui, pour faire encore des taches aux meubles du salon!

M. DE ROSTANGE.

Eh bien! ma fille, on met les housses, et c'est fini... il y a tant d'autres taches dans le monde dont on ne s'aperçoit pas!

VICTOIRE.

Ah! pour vous, notre maître, vous êtes toujours content!

M. DE ROSTANGE.

C'est ma foi vrai!... je suis enchanté de tout ce qui arrive, je trouve que tout est pour le mieux, et qu'ici-bas et là-haut, tout va à merveille. Qu'il nous apparaisse quelque grand personnage, quelque astre brillant, c'est très-bien... qu'il vienne à s'éclipser, c'est encore mieux... qu'il en arrive un autre... je ne m'y oppose pas! Depuis cinquante ans, je vis célibataire, libre et toujours heureux... sais-tu pourquoi?... c'est que je ne me suis jamais mêlé de rien... et que, pendant que les autres se heurtaient, je suis toujours resté ici... quartier de l'Observatoire... A propos de cela... tu n'as pas oublié ma longue-vue, ni mon télescope?

VICTOIRE.

Non... monsieur, les voilà...

M. DE ROSTANGE.

Bien... c'est cela, près de la terrasse; mais tu n'as pas mis de bougies dans les flambeaux... tu veux donc que tout à l'heure nous nous cassions le cou?... Va en chercher, et dépêche-toi, car voilà déjà du monde qui nous arrive.

(Victoire sort.)

SCÈNE II.

M. DE ROSTANGE, LÉVENTÉ, Mme DE CHINCHILLA, PLUSIEURS AUTRES DAMES et MESSIEURS.

TOUS.

AIR : I tanti palpiti. (ROSSINI.)

Oui, nous accourons tous;
Je quitte
Au plus vite
Au moins vingt rendez-vous
Pour venir chez vous.

LÉVENTÉ et Mme DE CHINCHILLA.

De la nature
C'est un tour sans pareil.
Quelle aventure !
Nous trouver sans soleil !...

M. DE ROSTANGE.

Dans ce désastre,
Je vois qu'un nouvel astre
Vient sans doute ici
Remplacer celui
Qui s'éclipse aujourd'hui.

TOUS.

Oui, nous accourons tous, etc.

Mme DE CHINCHILLA.

J'ai l'honneur de vous présenter quelques personnes que j'ai pris sur moi d'inviter... M. Lèventé, (Celui-ci salue en s'inclinant, et s'éventant.) un jeune homme du meilleur ton, (Bas.) quoique quelquefois il se donne des airs...

M. DE ROSTANGE.

C'est à merveille...

Mme DE CHINCHILLA.

J'ai même aussi engagé deux ou trois dames de la Chaussée-d'Antin.

M. DE ROSTANGE.

Mais elles ne se lèveront jamais assez matin, songez donc que l'éclipse commence à une heure !

LÉVENTÉ.

Laissez donc, quand on dit une heure... c'est toujours pour deux... ça n'est jamais prêt...

Mme DE CHINCHILLA.

Ah ! mon Dieu, oui !... l'on fait toujours attendre le public... il est vrai que, cette fois, nous en serons dédommagés, car on dit que ce sera superbe...

LÉVENTÉ.

Laissez donc, on dit toujours cela.

AIR de La Gavotine.

Oui, d'honneur, on devrait mettre fin
A cet abus qui me choque ;
On prend le public pour un faquin,
Et de lui chacun se moque.

Tivoli promet un feu d'artifice,
Des Incas c'est le temple sans pareil ;
Moi, je cherche et, sans un quinquet propice,
Je n'aurais pu distinguer le soleil.

On promet des scandales nouveaux :
En vain le public espère ;
On n'en aurait pas sans les journaux
Qui nous viennent d'Angleterre !

On a mis l'Opéra dans une cage,
Et pendant qu'incognito l'on bâtit,
Les talents se mettent tous en voyage,
Ceux qui restent se mettent dans leur lit.

Sur sa porte Feydeau va sous peu
Afficher *Maison à vendre!*
Car il nous promet du Boïeldieu
Et donne des *Corisandre !*

Aujourd'hui c'est une éclipse nouvelle
Qu'à grand bruit on vient de nous annoncer,
Je veux bien d'avance la croire belle,
Sur parole ici je viens m'amuser.

Mais si l'on nous trompait ?
Si le bouquet
Manquait ?
Moi d'abord, c'est un fait,
Je me fâche tout net
Et j'entends les forcer
A recommencer.

Car vraiment il faut mettre une fin
A cet abus qui me choque;
On prend le public pour un faquin,
Et de lui chacun se moque.

M. DE ROSTANGE, à Mme de Chinchilla.

Mais prenez donc garde, madame! monsieur va abîmer votre éventail.

Mme DE CHINCHILLA.

Comment! mon éventail? c'est bien le sien.

LÉVENTÉ.

Oui, c'est un Corisandre, et sans cette invention-là, je crois que cette année le calorique eût absorbé mon existence...

M. DE ROSTANGE.

Des Corisandres, dites-vous?...

LÉVENTÉ.

AIR du vaudeville de L'Opéra-Comique

Tel est le bon ton en effet;
Il faut, pour être sans reproche,
Avoir ses yeux dans son gousset
Et son zéphyre dans sa poche;
Au boulevard on fait un tour,
A Tortoni l'on se présente,
On ne fait rien le long du jour,
Et le soir on s'évente.

UN JEUNE HOMME.

Oh! alors, dès demain j'achète un Corisandre... qu'est-ce que ça vaut la pièce?...

LÉVENTÉ.

La pièce... pas grand'chose, mais il y a dans la musique certains airs... (S'éventant.) et en fait d'airs, moi je m'y connais...

M. DE ROSTANGE.

En vérité, messieurs, je vous admire.

AIR de La Sentinelle.

Non, je ne puis en croire mes regards;

Quoi! le Français devenir petit-maître!
S'ils revenaient, les Condé, les Villars
Auraient vraiment peine à le reconnaître.
Oui, dédaignant tout ce vain attirail,
Notre jeunesse était mieux occupée;
Quand Mars tenait le gouvernail,
Les femmes portaient l'éventail,
Et les hommes portaient l'épée.

LÉVENTÉ, sans l'écouter, à Mme de Chinchilla.

Eh! mais, dites-moi donc, je ne vois pas ici Jules... notre jeune docteur...

Mme DE CHINCHILLA.

En effet, ce cher Jules... moi je comptais le trouver chez son oncle.

M. DE ROSTANGE.

Oh! rassurez-vous... il va venir... c'est qu'il me néglige un peu depuis quelques jours; cependant, par le temps qui court, les oncles à succession deviennent assez rares.

Mme DE CHINCHILLA.

Moi je l'ai rencontré, et je l'ai trouvé triste, mélancolique...

M. DE ROSTANGE.

Ah! mon Dieu... vous m'inquiétez beaucoup.

SCÈNE III.

LES MÊMES; JULES.

M. DE ROSTANGE.

Eh!... le voilà, ce cher ami...

Mme DE CHINCHILLA, que Jules salue.

Que devenez-vous donc, monsieur Jules? on ne vous voit plus.

LÉVENTÉ.

Je crois bien... c'est le médecin à la mode... et il aura bientôt une réputation européenne... toutes les femmes se l'arrachent.

Mme DE CHINCHILLA.

Oh! sans doute... et si ce n'était pas lui... moi, d'abord, je n'aurais jamais de migraines.

JULES.

Madame, vous êtes trop bonne!

Mme DE CHINCHILLA.

C'est que je suis enchantée de vous rencontrer, je voulais justement vous consulter pour une de mes amies qui veut aller aux eaux du Mont-Dore ; son mari ne veut pas, et il faudra que nous arrangions cela... Pourquoi donc êtes-vous venu si tard ?

JULES.

A peine si l'on peut aborder ! les rues sont déjà pleines de curieux qui se feraient écraser plutôt que de se déranger.

M. DE ROSTANGE.

Songez donc qu'aujourd'hui tout Paris est aux champs.

AIR de la contredanse de La Pie voleuse.

Oui, cette éclipse nouvelle
Trouble chaque cervelle,
Et les lorgnettes dans Paris
Déjà sont hors de prix.

D'où vient donc cette ardeur si vive?
C'est du neuf... il faut bien, hélas !
Que du ciel il nous en arrive,
Car on n'en voit guère ici-bas.

Vampire triste et pâle,
Pourtant l'on connaissait
L'obscurité totale
Lorsque l'on t'écoutait.

Chacun pourtant se hasarde,
(Faisant le geste de lorgner.)
Et quand tout Paris regarde,
Jugez combien l'on voit, mon cher,
De sots le nez en l'air.

Jugez aussi combien, dans l'ombre,
Il peut arriver de malheurs!
Belles, craignez, quand il fait sombre,
Et les amants et les voleurs.

Que de choses on peut prendre!
Grands dieux! quel embarras!
Et comment se défendre
Lorsque l'on n'y voit pas?

Mais vous, auteurs romantiques,
Vous, tristes politiques,
Quel plaisir vous allez avoir,
Vous qui voyez tout en noir!

Oui, cette éclipse salutaire
De maint journal comble l'espoir;
Enfin voilà la terre entière
Sous l'empire de l'éteignoir!

L'orgueil qui les transporte
Par malheur sera court;
L'éclipse la plus forte
Ne dure qu'un seul jour.

Oui, tôt ou tard la lumière
Revient et nous éclaire,
Et sur l'horizon vermeil
Reparaît le soleil.

Mme DE CHINCHILLA.

Ah! mon Dieu, je crois que le ciel s'obscurcit!

M. DE ROSTANGE.

Si ces dames veulent passer sur la terrasse...

(On ouvre les deux battants de la porte, et tous passent sur la terrasse.)

SCÈNE IV.

M. DE ROSTANGE, JULES.

M. DE ROSTANGE, s'arrêtant et voyant Jules qui est seul sur le devant du théâtre.

Eh bien ! mon garçon, tu ne viens pas avec nous?

JULES, soupirant.

Non, mon oncle.

M. DE ROSTANGE, le contrefaisant.

Non, mon oncle !... Eh !... qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?... qu'est-ce que c'est que cet air-là ?... Vous êtes triste, changé ; voilà huit jours que je ne vous ai vu, et vos amis prétendent que vous êtes malade...

JULES.

Oui... oui, mon oncle... mais je me charge de me guérir, soyez tranquille.

M. DE ROSTANGE.

Tu te charges de te guérir ? et tu veux que je sois tranquille !... qu'est-ce que c'est qu'un médecin comme cela ?... à mon âge, morbleu ! on en sait plus long qu'au tien... et je vois où est le mal... Dis-moi, mon garçon, tu as besoin d'argent... n'est-ce pas... c'est la vérité ?... c'est très-bien... il faut que la jeunesse en dépense... et je vais...

JULES.

Eh ! non, mon oncle... ce n'est pas cela...

M. DE ROSTANGE.

Je devine... tu es amoureux ! c'est à merveille, mon garçon, il faut qu'on le soit à ton âge ; et de qui, hein? de cette jeune dame qui te parlait tout à l'heure ?... elle est, ma foi, jolie !... et j'en suis enchanté... c'est très-bien, très-bien...

JULES.

Eh! non, je ne songe pas à tout cela.

M. DE ROSTANGE.

Comment! tu n'es pas amoureux?... vrai... c'est encore mieux, mon garçon, c'est encore mieux!

JULES.

Ah çà! mon oncle, avec vous tout est bien...

M. DE ROSTANGE.

Que veux-tu? moi je ne suis pas contrariant, et ça te prouve que tu peux parler hardiment.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Moi, je n'ai pas l'humeur atrabilaire;
Pour obstiné, jamais je ne le suis;
Il est fort beau d'avoir du caractère,
Il est plus doux d'avoir de bons amis;
Celui qui dispute, qui fronde,
Met contre lui tous les partis;
En pensant comme tout le monde,
Tout le monde est de votre avis.

JULES.

Eh bien! oui... c'est la vérité, j'aime la fille d'un de vos anciens amis... qui, l'année dernière, logeait ici avec vous et qui depuis quelque temps est reparti pour Orléans...

M. DE ROSTANGE.

Comment, ce cher Deladurandière! eh bien! ce n'est pas mal... un gaillard qui a une jolie fille, de la fortune... un brave homme... un peu simple, qui a une santé de fer et qui se croit toujours menacé de quelque maladie... Je devine pourquoi maintenant je te vois si peu, et pourquoi jadis je te voyais si souvent.

JULES.

Et savez-vous ce qui est arrivé?... c'est que Louise est retournée à Orléans... qu'un autre époux s'est présenté, que son père l'a accepté, que le mariage est convenu et que de-

main ou après j'aurai tout perdu... Direz-vous encore que c'est à merveille?...

M. DE ROSTANGE.

Ta ta ta... comme tu y vas !... non...

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

Morbleu! je ne prétends pas dire
Qu'un tel accident ne soit rien ;
Mais il pouvait arriver pire,
Et selon moi, déjà c'est un grand bien.
Pauvres mortels, nous que poursuivent
Tant de soucis, de soins et d'embarras,
Nous devons tous, sous peine d'être ingrats,
Remercier des biens quand ils arrivent
Et des malheurs quand ils n'arrivent pas.

D'abord, le mariage n'est pas, fait et j'ai reçu hier une lettre d'Orléans par laquelle Deladurandière me prévient qu'aujourd'hui ou demain il pourra bien descendre chez moi et s'y reposer, vu qu'il passe par Paris pour se rendre à Montereau.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; VICTOIRE.

VICTOIRE.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

Monsieur, monsieur, le croiriez-vous ?
Encore d's amis qui viennent chez nous !
Mais vous devineriez à peine
L'équipage qui les amène :
Une voiture à huit chevaux !

M. DE ROSTANGE.

Bon ! serait-ce quelques landaux...

VICTOIRE.

Mais vu c'pendant que lent'ment elle avance,
J'ai pensé, m'sieur, qu' c'était la diligence,
Oui, monsieur, c'est une diligence.

Elle s'est arrêtée à la porte, et elle a déposé M. Deladurandière, sa fille... un autre monsieur et je ne sais combien de paquets...

M. DE ROSTANGE, à Jules.

Qu'est-ce que je te disais!... ils auront pris hier soir à Orléans la diligence de M. Gaillard, passé la nuit en route... et les voilà... (A Victoire.) Victoire, prépare vite des lits ! ils auront besoin de se reposer...

JULES.

Si je pouvais profiter de ce moment-là pour parler à Louise... pour m'assurer de ses sentiments!

M. DE ROSTANGE.

Parbleu! mon garçon, je te le conseille... il n'y a pas de temps à perdre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; M. DELADURANDIÈRE, DUTUYAU, LOUISE.

M. DELADURANDIÈRE.

Allez avec précaution... et prenez garde à ma vache ; il n'y a rien d'agréable comme de voyager la nuit... on ne fait qu'un somme...

M. DE ROSTANGE.

Parbleu! mon cher, sois le bienvenu, je ne croyais pas que tu tiendrais si promptement ta promesse.

M. DELADURANDIÈRE.

Eh ! c'est qu'il y avait des raisons ! je commence d'abord

par te présenter mon gendre, M. Dutuyau, propriétaire, inventeur des frégates à vapeur de Montereau.

DUTUYAU.

Ah ! mon Dieu, oui.

AIR du Fleuve de la vie.

A cette entreprise nouvelle
Je dois et richesse et bonheur,
Et je vais embarquer ma belle
Sur une frégate à vapeur.
Bravant la tempête ennemie,
Tous deux nous voguerons gaîment,
Et nous descendrons en fumant
Le fleuve de la vie.

Et c'est ce soir, à dix heures, que nous partons.

M. DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc ne pas rester quelques jours avec nous ?

M. DELADURANDIÈRE.

Impossible, mon ami ! (Montrant ses yeux.) J'ai besoin de consulter, et il y a à Montereau... à ce que m'a dit mon gendre, un célèbre oculiste, un homme qui fait des cures merveilleuses, enfin M. le docteur Courte-Vue... dont tu as sans doute entendu parler... et en attendant, je te demanderai la permission d'en user sans façon et d'aller dormir un instant...

JULES, à part, avec joie.

A merveille.

M. DELADURANDIÈRE.

Car mon gendre et moi sommes rompus.

DUTUYAU.

Oh ! cela, c'est vrai... A propos, qu'est-ce qu'il y a de nouveau à Paris... et l'éclipse, quel jour a-t-elle lieu ?...

M. DE ROSTANGE.

Mais c'est...

JULES, *à son oncle, vivement et bas.*

Taisez-vous donc... il ne s'en irait pas coucher. (*Haut.*) C'est... c'est la semaine prochaine.

DUTUYAU.

Ah! c'est la semaine prochaine... (*A de Rostange.*) Vous, monsieur, qui êtes de Paris et qui êtes un homme instruit, savez-vous d'où cela vient les éclipses?

JULES, *bas, à son oncle.*

Mais, mon oncle, est-ce que vous allez lui expliquer?...

M. DE ROSTANGE, *de même.*

Laisse-moi donc tranquille. (*Haut, à Dutuyau.*) Vous autres marins... car comme propriétaire de bateaux à vapeur, vous me permettrez de vous donner ce titre... vous autres marins, connaissez probablement les noms des planètes, leurs satellites et leurs révolutions autour du soleil?

DUTUYAU.

Oui... oui... les planètes, ce sont les étoiles, je conçois.

M. DE ROSTANGE.

Pour vous faire mieux entendre... prenons que mademoiselle soit le soleil... c'est une supposition à laquelle vous vous prêterez facilement... vous, vous êtes la terre... (*L'éloignant.*) et vous vous tenez à une distance raisonnable... là, pour n'être pas brûlé.

DUTUYAU.

Comment? je suis une planète... je suis un astre...

M. DE ROSTANGE.

Pour un moment... mais ne bougez pas, vous êtes une étoile fixe... moi, voyez-vous, je suis la lune, un corps opaque.

AIR *de Marianne.*

Devant le soleil je me place
Et je le cache entièrement.

JULES, profitant de cet instant et parlant vivement à Louise.

Mademoiselle, il faut, de grâce,
Que je vous parle un seul instant.

LOUISE.

Et moi de même.

JULES.

Bonheur suprême!
Ce mot flatteur
Rend l'espoir à mon cœur.

(Il lui baise la main.)

M. DE ROSTANGE.

Or, entre nous
Que voyez-vous?
Cela, mon cher,
Vous paraît-il bien clair?

DUTUYAU.

Non, pas plus que l'Apocalypse!
Que puis-je voir à tout cela?
Vous êtes devant moi!

M. DE ROSTANGE.

Voilà
Ce qu'on nomme une éclipse.

DUTUYAU.

Ah! ce n'est pas plus malin que ça?... Je croyais qu'il y avait autre chose... qu'il y avait une queue, mais je confondais avec les comètes... Ah! mon Dieu, le beau-père qui s'est endormi...

M. DE ROSTANGE.

Eh! sans doute...

AIR : Je regardais Madelinette.

Le repos vous est nécessaire,
Entrez dans cette chambre-là.
Et pendant l'absence du père,
La fille au moins nous restera.

DUTUYAU.

Oui, pour un instant je vous quitte

Et reviens bientôt sur mes pas;
Pour moi, d'abord, je dors très-vite.

LOUISE.

Ah! monsieur, ne vous pressez pas!

(Deladurandière et Dutuyau sortent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; excepté Dutuyau et Deladurandière.

JULES.

Enfin le voilà parti! (A Louise.) Ah! mademoiselle!

(Tout le monde se précipite de dessus la terrasse.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LÉVENTÉ, Mme DE CHINCHILLA, LES INVITÉS.

TOUS.

AIR : C'est la fête qui s'apprête. (Joconde.)

Phénomène sans pareil!
Rien ne vaut une éclipse de soleil.

LÉVENTÉ.

Eh! vite le télescope!

(On braque le télescope sur la terrasse et tout le monde regarde.)

Oui, le soleil s'enveloppe
D'un nuage très-épais.

Mme DE CHINCHILLA.

Oh! c'est charmant, l'astronomie!
Il faudra que je l'étudie
Et j'y veux faire des progrès.

M. DE ROSTANGE, regardant toujours.

Croyez-vous qu'elle soit totale ?

Ah! mon journal le disait bien;
Moi, je ne la crois que centrale,
C'est une erreur que rien n'égale.
Ah! ma foi, je ne vois plus rien...
Si fait... son disque encor s'éclaire
D'un cercle faiblement tracé,
Et c'est là le disque annulaire
Que Lalande avait annoncé.

(Pendant ce temps, Jules est resté sur le devant du théâtre auprès de Louise.)

JULES.

Depuis longtemps je vous aime,
Et de cet amour extrême
Vous n'avez jamais rien su.

LOUISE.

Ah! de cet amour extrême
Croyez-vous que mon cœur même
Ne se soit pas aperçu?

JULES.

Pour rompre ce mariage
Je mettrai tout en usage,
L'amour doit nous prêter conseil.

TOUS, quittant la terrasse.

Phénomène sans pareil!
Rien ne vaut une éclipse de soleil.

JULES, à Louise.

Ainsi donc, vous me permettez de tout employer pour vous soustraire à cet hymen?

LOUISE.

Oui... tout... pourvu que mon père y consente.

JULES.

Il y consentira... Dieu! quelle idée... (A M. de Rostange.) Mon oncle... mon cher oncle...

(Il lui parle bas à l'oreille, pendant que Léventé chante.)

LÉVENTÉ.

AIR du Calife de Bagdad.

On ne voit rien, c'est fort aimable,
Et ce spectacle a bien son prix.

M. DE ROSTANGE, à Jules.

Oui, ton projet est admirable,
Je te réponds de nos amis.

(Il va leur parler dans le fond.)

LÉVENTÉ.

Déjà le ciel devient plus sombre.

JULES.

Amour, guide-nous et dans l'ombre
Pour nous prêter un jour nouveau,
Éclaire-nous de ton flambeau.

TOUS.

Bravo, bravo !
D'honneur, le tour sera nouveau.

Mme DE CHINCHILLA, à M. de Rostange.

Oui, oui, nous vous seconderons tous... ce pauvre Jules, comment ! il était amoureux, et il n'en disait rien !

TOUS.

AIR : Folie, folie, folie. (Le Prince en goguette.)

Folie (*Ter.*)
En ce jour viens nous conseiller,
Folie, (*Ter.*)
Viens l'éveiller (*Bis.*)

(Voyant venir Dutuyau.)

Le voici !

JULES.

Victoire, vite des bougies ! Ma chère Louise, il faut vous retirer pour quelques instants... et nous, à nos rôles !

(On a refermé les fenêtres et tout le monde est groupé et occupé diffé-remment, les uns à une table de jeu, etc., toutes les bougies sont allumées.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; DUTUYAU, en bonnet de nuit.

DUTUYAU, se frottant les yeux.

Eh! mais, d'où vient donc tout ce bruit ?

M. DE ROSTANGE, feignant un grand étonnement.

Ah! mon Dieu!... je n'en reviens pas... et d'où sortez-vous donc?

DUTUYAU.

Eh bien, je sors de là; pourquoi donc cet air étonné?

M. DE ROSTANGE.

C'est que je croyais que vous étiez parti avec M. Deladurandière.

DUTUYAU.

Monsieur Deladurandière est parti?

M. DE ROSTANGE.

Depuis deux ou trois heures... il est sur la route de Montereau.

DUTUYAU.

Qu'est-ce que vous me dites donc à? et quelle heure est-il?

M. DE ROSTANGE.

Mais il doit être à peu près une heure du matin.

DUTUYAU.

Laissez donc... je sais bien que ma montre retarde... mais je verrai toujours bien. (La tirant.) Tenez... qu'est-ce que je vous disais? midi et demi !

M. DE ROSTANGE.

Qu'est-ce que je vous disais aussi? minuit et demi.

DUTUYAU.

Midi.

M. DE ROSTANGE.

Minuit.

DUTUYAU.

Au fait, c'est embarrassant, j'ai une montre qui n'indique pas si c'est... il faudra que j'en change.

M. DE ROSTANGE, ouvrant une fenêtre à gauche.

Regardez plutôt... quand vous vous êtes couché, il faisait grand jour, et nous voilà maintenant au milieu de la nuit.

JULES.

C'est-à-dire que vous avez dormi douze heures de suite sans vous réveiller.

DUTUYAU.

Eh bien! est-ce étonnant comme le temps passe quand on dort! il m'aurait semblé à moi qu'il n'y avait pas plus de dix minutes... et le plus drôle... c'est que je me sens encore une lassitude dans les membres... je suis peut-être même plus fatigué qu'avant de m'être reposé.

JULES.

C'est toujours comme ça.

DUTUYAU.

Ah çà! dites-moi pourquoi le beau-père et ma future sont partis sans moi.

M. DE ROSTANGE.

Ils vous auront peut-être oublié.

JULES.

Ou ils auront cru que vous étiez devant.

DUTUYAU.

Eh bien! en prenant les pataches de Duclos, je peux encore les rattraper, ça me secouera un peu... mais ça me remettra... parce que, je vois ce qui en est, je suis las de dormir...

(Pendant que Victoire va chercher les effets, Dutuyau arrange son bonnet de nuit sur sa tête, met son chapeau par-dessus, boutonne sa redingote

jusqu'en haut. On lui apporte un morceau de pain et une bouteille d'osier.)

TOUS.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Malo.*)

Partez vite,
Cher Dutuyau;
A Montereau
Le plaisir vous invite,
Partez vite,
Cher Dutuyau,
Et que l'amour guide votre bateau.

JULES.

Daignez calmer nos alarmes mortelles,
En arrivant, mon cher, dans le pays,
Ah! donnez-nous soudain de vos nouvelles.

DUTUYAU.

Quels bons amis
Je laisse dans Paris !

TOUS.

Partez vite,
Cher Dutuyau, etc.

(Dutuyau sort en saluant tout le monde.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté Dutuyau.

JULES.

Le voilà parti... et il a bien fait... car je crois entendre M. Deladurandière qui se remue dans sa chambre.

M. DE ROSTANGE.

Eh! vite... chacun à son rôle ; vous, à cette table d'é-

carté... moi, à ce journal... vous jouez tous et moi je lis... Attention, et n'oubliez pas que vous y voyez...

(Il souffle toutes les bougies; chacun reste dans la même attitude. — Il fait nuit.)

SCÈNE XI.

Les mêmes; M. DELADURANDIÈRE, arrivant à tâtons.

M. DELADURANDIÈRE.

On n'y voit goutte dans ma chambre à coucher.

JULES, à part.

Je crois bien, tous les volets sont fermés.

M. DELADURANDIÈRE.

Ah! ah! il y a ici du monde... hein?

(Il écoute.)

LÉVENTÉ, jouant à l'écarté.

Je coupe avec le valet de trèfle et je fais la volte.

UN JEUNE HOMME.

Je demande un cœur.

Mme DE CHINCHILLA.

Je parie pour monsieur.

M. DE ROSTANGE, lisant tout haut le journal.

Département du Calvados... un accident terrible vient d'arriver à un bourgeois de cette ville... après avoir tué son valet, il s'est jeté dans un puits, sa femme s'est jetée après lui, et son fils, enfant d'un an et demi, allait se jeter après sa mère, lorsqu'une truie qui l'a dévoré l'a empêché de remplir ce devoir de la piété filiale.

Mme DE CHINCHILLA.

Voilà qui est épouvantable.

LE JEUNE HOMME.

C'est horrible!

LÉVENTÉ.

Oui, c'est comme les moutons de Panurge.

M. DELADURANDIÈRE.

Comment diable font-ils donc pour y voir ? Ohé... ohé... quelqu'un !

M. DE ROSTANGE.

Eh ! c'est mon cher Deladurandière... Viens donc... je lis là un article qui va t'intéresser.

M. DELADURANDIÈRE.

Eh ! mais, où êtes-vous donc?...

M. DE ROSTANGE.

Parbleu !... la demande est plaisante... et au milieu du salon.

LE JEUNE HOMME.

Trèfle.

JULES.

Pique.

LÉVENTÉ.

C'est fort mal joué, vous deviez jouer atout.

JULES.

C'est mal joué... c'est mal joué... je m'en rapporte plutôt à monsieur... tenez, monsieur Deladurandière... vous voyez bien le jeu de monsieur.

M. DELADURANDIÈRE.

Je le vois... je le vois... le diable m'emporte si je le vois !... Est-ce que je ne serais pas encore éveillé ?

M. DE ROSTANGE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?... tu vas te heurter ainsi les jambes contre ce fauteuil jaune !

M. DELADURANDIÈRE, à part.

Contre ce fauteuil jaune... il m'en prend une sueur froide, est-ce que je serais?... (Saisissant le bras de de Rostange.) Ah ! c'est toi que je tiens !...

M. DE ROSTANGE.

Qui veux-tu que ce soit?... Voilà le journal dont je te parlais... lis toi-même l'article.

M. DELADURANDIÈRE, prenant le journal.

Comment, que je lise!

M. DE ROSTANGE.

Oui... au haut de la page... la troisième ligne... département du Calvados, un accident terrible...

M. DELADURANDIÈRE, qui a essayé de lire.

Ah! mon Dieu!... eh bien! mon ami, je n'y vois pas... impossible d'en déchiffrer un mot.

M. DE ROSTANGE.

Laisse donc tranquille... tu as les yeux tout grands ouverts, tu vois bien madame avec son oiseau de paradis, ce jeune militaire avec son uniforme et ce petit garçon qui...

M. DELADURANDIÈRE, se frappant la tête.

Ah! mon Dieu, je suis aveugle! Je le disais bien tout à l'heure que cela m'arriverait, et personne ne voulait me croire... c'est fini... il n'y a plus de remède.

JULES, se levant.

Qu'est-ce que vous dites donc?... plus de remède!... avec les gens de mérite il y en a toujours...

M. DE ROSTANGE.

Ce n'est pas pour vanter mon neveu... mais s'il entreprend ta guérison...

M. DELADURANDIÈRE.

Serait-il possible?

JULES.

Un instant! mon oncle peut vous expliquer mes intentions, et il vous dira à quelles conditions.

(M. de Rostange parle bas à l'oreille de Deladurandière; pendant ce temps Victoire et un laquais arrivent portant un plateau chargé de gâteaux et de verres de punch et ils en offrent à toute la société.)

LÉVENTÉ.

Délicieux... il n'est pas trop fort... un punch de dames.

JULES, lui prenant la main.

Silence !

M. DELADURANDIÈRE, qui a écouté de Rostange.

Parbleu ! si ce n'est que cela, il n'y a rien que je ne fasse pour recouvrer la vue... ta succession en perspective et du talent... Monsieur... monsieur... je consens... mais à condition que ce sera tout de suite...

JULES.

J'en réponds... d'ici à un quart d'heure... vous y verrez comme tout le monde ; nous allons d'abord vous couvrir les yeux et vous faire prendre un spécifique que je viens de préparer.

(Il prend un verre de punch sur le plateau et le donne à M. Deladurandière.)

M. DELADURANDIÈRE.

Diable... c'est chaud... est-ce que c'est désagréable à avaler ?

M. DE ROSTANGE, en prenant un autre.

Qu'est-ce que ça fait ? ouvrez la bouche et fermez les yeux.

M. DELADURANDIÈRE.

Parbleu ! ce n'est pas la peine. (Buvant.) Hein !... hein !... ça vous a un arrière-goût de... c'est étonnant comme cela porte à la tête !...

M. DE ROSTANGE.

C'est déjà l'effet du remède... pour arriver aux yeux, il faut bien que cela porte à la tête.

JULES.

Maintenant, attention...

(Il ouvre la fenêtre. — Le jour reparaît. — Louise vient d'entrer et Jules se met à ses genoux.)

M. DE ROSTANGE.

AIR de Ma tante Aurore.

Déjà l'ombre fuit et s'efface.

LÉVENTÉ et Mme DE CHINCHILLA.

Déjà le soleil reparaît.

M. DELADURANDIÈRE, *à qui on a ôté le bandeau.*

Oui, je crois distinguer la place
Et la forme de chaque objet.
Attendez... n'est-ce pas ma fille
Et le docteur dont vous parliez?
Dans ses yeux quelle gaîté brille!
Il l'embrasse, il est à ses pieds!

JULES, *à genoux près de Louise.*

Ah! monsieur, vous y voyez...

TOUS.

Oui, monsieur, vous y voyez.
Quel prodige! vous y voyez, (*Bis.*)
Oui, vous y voyez. (*Bis.*)

M. DELADURANDIÈRE.

Ma fille... mon sauveur... mon libérateur, soyez unis!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; DUTUYAU, *dans le même équipage que quand il est sorti.*

DUTUYAU.

Eh bien! qu'est-ce donc que cela?

LÉVENTÉ.

Comment, vous voilà déjà de retour?

DUTUYAU.

Je crois bien... imaginez-vous que le jour est venu me surprendre au milieu de la nuit.

M. DELADURANDIÈRE.

Il m'est arrivé un bien autre accident : tu sauras que tout à l'heure encore, un voile épais couvrait ma paupière.

DUTUYAU.

Parbleu ! et à moi de même, et à tout Paris aussi.

AIR du Ménage de garçon.

C'était un monde dans la rue !
C'était surtout un brouhaha !
En l'air chacun levait la vue :
Tenez, regardez ! la voilà !
Sur cette éclipse que l'on montre
Pendant que mes yeux sont fixés,
Voilà mon lorgnon et ma montre
Qui tous deux se sont éclipsés.

M. DELADURANDIÈRE.

Qu'est-ce que tu dis donc ? une éclipse...

DUTUYAU, montrant son gousset.

Et une fameuse encore !

M. DELADURANDIÈRE.

C'est-à-dire qu'on m'abusait...

M. DE ROSTANGE.

AIR : T'en souviens-tu.

Oui, j'en conviens, c'était un stratagème.
Toi-même aussi jadis fis plus d'un tour,
Mais, tu le vois, ce couple s'aime ;
(Étonnement de Dutuyau.)
N'avons-nous pas tous deux connu l'amour ?
Si, dans ce jour, il vient avec adresse
De t'aveugler à l'impromptu,
Il t'aveugla bien plus dans ta jeunesse ;
T'en souviens-tu, mon vieux, t'en souviens-tu ?

M. DELADURANDIÈRE.

C'est-à-dire qu'il faut que je sanctionne...

M. DE ROSTANGE.

Même air.

Oui, je prétends que l'hymen les engage,
Que tu les nommes tes enfants;
Rappelle-toi ton mariage,
Et ce festin, ce bal si séduisants!
Ils durèrent jusqu'à l'aurore,
Que notre cœur était ému!
C'est qu'alors nous dansions encore!
T'en souviens-tu, mon vieux, t'en souviens-tu?

M. DELADURANDIÈRE.

Eh bien! à la bonne heure, pourvu que Dutuyau ne m'en veuille pas!

M. DE ROSTANGE.

Laissez donc... un garçon comme lui... avec son esprit... son mérite et ses bateaux à vapeur... il ne restera pas longtemps en panne.

DUTUYAU.

Ça, c'est bien sûr.

M. DE ROSTANGE.

Ainsi donc, va pour le mariage, et il y aura un bal.

M. DELADURANDIÈRE.

Et il y aura un bal...

M. DE ROSTANGE.

Et nous tâcherons d'avoir quelques retours de jeunesse.

M. DELADURANDIÈRE.

Non, mon garçon, c'est fini, je ne danse plus; de ce côté-là, vois-tu bien, il y a éclipse totale.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Flore et Zéphire.*

M. DELADURANDIÈRE.

A la cour, tant qu'il fait beau,
La foule s'installe.
Que le temps change, aussitôt
Éclipse totale.

VICTOIRE.

Qu' d'amants viennent s' proposer
Dans c'te capitale !
Mais dès qu'il faut épouser,
Éclipse totale.

LÉVENTÉ.

Moi, sans monter au sommet
De la cathédrale,
Je trouve dans mon gousset
Éclipse totale.

Mme DE CHINCHILLA.

Les Français ont une *Stuart*,
Elle emplit la salle ;
Mais à celle du boul'vard,
Éclipse totale.

JULES.

Le *Petit Poucet* séduit,
Quel luxe il étale !
Mais pour le bon sens, l'esprit,
Éclipse totale.

DUTUYAU.

Que de fraîcheur et d appas
Chez mainte vestale !
Mais quand vient le soir, hélas !
Éclipse totale.

M. DE ROSTANGE, au public.

Messieurs, tâchez que la paix
Règne dans la salle ;
Et surtout, pour les sifflets
Éclipse totale !



LE TÉMOIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET X. B. SAINTINE

Théatre des Variétés. — 21 Septembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERMEUIL, général de division . .	MM. Cazot.
VICTOR DE SÉRIGNY, son neveu. . . .	Vernet.
SAINT-FIRMIN, } jeunes militaires	Victor.
ERNEST, } jeunes militaires	Léonard Touzet.
M. COURTOIS.	Lepeintre.
PICARD, valet de M. de Vermeuil.	George.
TOM, jockey de Victor.	Arnal.
ADÈLE, nièce de M. de Vermeuil.	Mme Jenny.

A la porte Maillot.



LE TÉMOIN

Une auberge à gauche et une auberge à droite. Au fond, une grille, et dans le lointain le chemin de Neuilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

M. DE VERMEUIL, parlant à la cantonade.

Là, doucement ; tiens-le en main, et prends garde qu'il ne se cabre... ce garçon-là est bien le plus mauvais écuyer... (A Picard.) Ah ! te voilà, Picard ? y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

PICARD.

Voilà un quart d'heure, mon général, que moi et la calèche sommes à la porte Maillot, au rendez-vous que vous m'avez indiqué ; je vais faire avancer.

M. DE VERMEUIL.

Non, ce n'est pas la peine. Va nous attendre au bout de la grande avenue, nous irons encore jusque-là à cheval ; le temps est superbe, et d'ailleurs nous ne serons pas fâchés

de nous arrêter ici pour déjeuner ; n'est-ce pas, ma chère Adèle ?

(Picard sort.)

ADÈLE.

Comme vous voudrez, mon oncle.

M. DE VERMEUIL.

Il faut prendre des forces, surtout quand on a dix lieues à faire avant le dîner ; car je te mène à Vermeuil, chez ma sœur ; te voilà bien contente, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

Comment ! mon oncle, nous ne retournerons pas dîner à Paris ? et Victor, mon cousin, qui doit venir à cinq heures !

M. DE VERMEUIL.

Ma foi, je n'en savais rien.

ADÈLE.

Mais moi je le savais. (Embarrassée.) Il m'avait donné à entendre que, comme il y avait longtemps qu'il ne vous avait vu...

M. DE VERMEUIL.

Oui, hier au soir.

ADÈLE.

N'importe, il ne saura que penser.

M. DE VERMEUIL.

Oh ! quand il ne te verra pas revenir ici aujourd'hui ni demain, ni de toute la semaine, il se doutera bien que tu es absente.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

ADÈLE.

De moi que voulez-vous qu'il pense ?

M. DE VERMEUIL.

Il pensera ce qu'il voudra.

ADÈLE.

Que fera-t-il en mon absence?

M. DE VERMEUIL.

Avec le temps tout s'oublîra.

ADÈLE.

Ainsi pour notre mariage
Tous nos projets seront déçus.

M. DE VERMEUIL.

Tu le verras quand il deviendra sage.

ADÈLE.

Ah! c'est affreux; je ne le verrai plus.

Mais comment pouvez-vous le réduire ainsi au désespoir, vous qui connaissez sa tête, sa vivacité?

M. DE VERMEUIL.

Et voilà justement pourquoi je veux qu'il s'éloigne; tu connais mes projets : je suis riche, je suis garçon, tout mon espoir est de vous unir un jour; mais puis-je, dis-moi, confier le soin de ton bonheur à un fou, à un écervelé, qui sort du collége et qui mène déjà un train... Il crève tous mes chevaux... et c'est un luxe, une dépense... il jette son argent par les fenêtres...

ADÈLE.

Il est si généreux!

M. DE VERMEUIL.

Oui, à mes dépens, car c'est toujours moi qui paie; mais qu'il signe encore une seule lettre de change...

ADÈLE.

Cela ne lui arrivera plus; il est si bon, si doux!

M. DE VERMEUIL.

Oui, il ne passe pas une semaine sans se battre!... un jeune homme charmant, l'orgueil de sa famille, l'espoir de son pays, qui court exposer sa vie... qui, au moindre mot, est toujours l'épée à la main!

ADÈLE.

Le pauvre garçon en est assez souvent puni !... toujours blessé.

M. DE VERMEUIL.

C'est très-heureux pour lui ; car, avec sa rage de duels, s'il était adroit, je ne le reverrais de ma vie. Au surplus, voici les conditions que je lui ai notifiées ce matin par écrit : dans quinze jours nous partons pour l'armée ; si d'ici là il y a un seul coup d'épée donné ou une amorce brûlée, plus de mariage !

ADÈLE.

Comment ! mon oncle. (A part.) Ah ! mon Dieu ! s'il connaissait la dispute d'hier au soir sous mon balcon... (Haut.) Mais enfin, vous qui parlez, ne dirait-on pas que vous n'avez jamais eu d'affaire d'honneur ! si j'ai bonne mémoire cependant...

M. DE VERMEUIL.

Il ne s'agit pas de cela, mademoiselle ; si j'ai fait des sottises dans ma jeunesse, ce n'est pas une raison pour autoriser celles de Victor ; d'ailleurs, depuis quinze ans que je suis honoré du grade de général, mes principes sont invariables : je me dispute avec tout le monde, et je ne me bats qu'avec l'ennemi.

AIR du vaudeville du Piége.

Je soutiens qu'il n'est pas permis
De venger ses propres injures ;
Moi, j'ai vengé celles de mon pays,
Et je puis montrer mes blessures :
Au champ d'honneur j'ai su les cquérir,
Et celles-là, tu peux m'en croire,
On les reçoit avec plaisir,
Et l'on s'en souvient avec gloire.

ADÈLE.

Mais enfin, mon oncle...

M. DE VERMEUIL.

Ah! corbleu! finissons.

AIR : Dans l'Olympe je m'installe.

Qu'à l'instant on m'accompagne.
Moi, je pense qu'aujourd'hui
Le meilleur plan de campagne
Est d'éviter l'ennemi.

ADÈLE.

Mais un seul moment...

M. DE VERMEUIL.

J'enrage!
Eh! bon Dieu, que de façons!
On ferait plutôt, je gage,
Manœuvrer dix escadrons.

Ensemble.

M. DE VERMEUIL.

Qu'à l'instant on m'accompagne, etc.

ADÈLE, à part.

Il veut que je l'accompagne;
Peut-on se conduire ainsi?
M'emmener à la campagne
Quand mon cousin reste ici!

(Ils entrent dans l'auberge à droite.)

SCÈNE II.

COURTOIS, sortant de l'auberge à gauche.

Adieu, messieurs, adieu, mes braves; là, c'est ça, embrassez-vous encore! Les voilà les meilleurs amis du monde; il faut avouer que j'ai mené cela chaudement. Le café, le dessert, la liqueur; plus je réfléchis, et plus je m'applaudis de l'état philanthropique que j'ai embrassé! J'étais confondu

dans la classe nombreuse des oisifs de la capitale : badaud ordinaire; le matin, aux Tuileries; le soir, au Palais-Royal ; j'ai passé quinze ans de ma vie à aller méthodiquement du café de la Rotonde à la terrasse du bord de l'eau. Que diable ! j'ai senti à la fin que cela ne pouvait me mener à rien, et j'ai donné à mes promenades quotidiennes et stériles un but d'utilité publique : je me suis établi en permanence à la porte Maillot, près le bois de Boulogne, et je puis dire que, depuis que j'exerce, il ne s'est pas donné un seul rendez-vous où je n'aie été pour quelque chose. Faut-il un témoin ? voilà, voilà : M. Courtois, rue de la Paix. Il est tant de gens qui brouillent les affaires ; moi, je les arrange, je ne me bats avec personne, mais je déjeune avec tout le monde.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Par moi de jeunes téméraires
Rentrent au sentier du devoir,
Et je conserve ainsi des pères
Aux enfants qu'ils doivent avoir.
Cette mutuelle assurance,
Certes, nous fait à tous gagner
Moi j'assure leur existence...
Pour qu'ils m'assurent à dîner.

Qu'est-ce que je demande? des duels, des duels, et encore des duels ! il faut que tout le monde vive ! D'ailleurs, il est possible que d'un moment à l'autre je me retire des affaires ! que ma lettre de change soit seulement payée; dix mille francs ! excellente opération que j'ai faite là en déjeunant ! je l'ai eue pour moitié; ils ont beau dire, c'est une bonne signature. (Il lit.) « Victor de Sérigny, » (Parlant.) un jeune homme, un mineur, il est vrai, mais le neveu du général de Vermeuil; je connais cette famille-là de réputation. En attendant, il faudrait songer à mon dîner et à mon souper, et je ne vois pas qu'il en soit question, car tout ici est d'une tranquillité... (On entend du bruit.) Hein ! qu'est-ce que c'est ? n'est-ce pas un embarras de voitures ?

SCÈNE III.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonade.*

C'est bon, c'est bon : fais seulement ranger le cabriolet : cet imbécile de Tom va le mettre en travers. Personne encore.

COURTOIS, *à part.*

Ça ne m'a pas l'air d'un client.

VICTOR, *regardant autour de lui.*

Allons, je serai le premier au rendez-vous. (*Vivement.*) Est-on plus malheureux ! en rentrant chez moi, pour prendre mes armes, je trouve cette lettre de mon oncle. Au premier duel, plus de mariage ; et d'un autre côté, ce fat que j'ai provoqué hier au soir ! aussi pourquoi s'avise-t-il d'aller chanter sous les fenêtres de ma cousine ? il m'a donné son nom, je lui ai donné le mien, et c'est ici qu'est le rendez-vous ! M. de Saint-Firmin, capitaine... Saint-Firmin, je ne le connais pas, et l'obscurité m'a empêché de le distinguer. Si c'était ce monsieur que j'aperçois là !

COURTOIS, *à part.*

Comme il me regarde ! aurait-il besoin de ma médiation ? Je crois que je puis toujours saluer sans me compromettre.

(*Ils se rendent mutuellement le salut.*)

VICTOR, *regardant Courtois.*

Non, ce n'est pas cela, il est impossible que cette figure-là soit une mauvaise tête ; tournure pacifique. (*Tirant sa montre.*) Et je serai venu trop tôt ! Pourvu que mon oncle n'en sache rien. Si j'étais vainqueur, encore passe ; mais, selon ma louable habitude, si je suis blessé, comment le lui cacher ?... et je perdrai la main de ma cousine pour une

étourderie, pour une inconséquence ; oh ! maudite tête ! je jure bien que dorénavant...

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; TOM.

TOM, à la cantonade.

Oui, vous êtes un brutal, et mon maître ne laissera pas insulter ses gens.

VICTOR.

Qu'y a-t-il donc?

TOM.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

C'est un monsieur fort impoli
Qui, menant mal son tilbury,
Vient d'accrocher votre voiture :
J' dis : gare ! il m' répond une injure,
Puis veut fouetter votre cheval;
Mais, par bonheur pour le pauvre animal,
C'est un maladroit qui frapp' vot' monture
Tout le long, le long, le long d' ma figure. (*Bis.*)

Il l'a attrapée depuis là jusque-là. Voyez comme il l'aurait abîmé !

COURTOIS, passant au milieu et s'interposant.

Un instant, un instant ! monsieur, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

VICTOR.

Que voulez-vous dire ?

COURTOIS.

Eh ! sans doute, on se fâche pour des riens; je me charge de terminer cela à l'amiable.

VICTOR, vivement.

Comment, est-ce que vous croyez que je suis insulté?

COURTOIS, d'un air de doute.

Eh! eh!

VICTOR, s'échauffant.

Vous avez beau le cacher, je vois que c'est votre opinion.

COURTOIS.

Hum!

VICTOR, s'échauffant toujours.

Au fait, vous avez raison; injurier mes gens, oser les frapper, c'est s'attaquer à moi; et je le souffrirais? Non, morbleu! et nous allons voir...

COURTOIS.

Mais un instant, jeune homme, un instant; que diable! vous prenez feu...

VICTOR.

Oh! non, monsieur, c'est inutile, je n'entends pas raison sur cet article-là; on n'a qu'à laisser passer une offense comme celle-là, le dernier freluquet se croirait en droit... Au fait, ce coup de fouet, c'est moi qui l'ai reçu.

TOM.

Ça, c'est bien sûr, car moi je n'y suis pour rien.

VICTOR.

Dis-moi, le reconnaîtrais-tu?

TOM.

Parbleu! ses traits sont gravés là! il vient d'entrer aux *Jeux Chevaleresques*.

VICTOR.

Eh bien! dis-lui... (Se fouillant.) Non, j'ai là une carte; tiens! donne-lui mon nom, et dis-lui que je l'attends ici même le plus tôt possible, et que je lui apprendrai à maltraiter mes gens.

TOM.

Oui, monsieur, j'y vais. (A part.) V'là un maître, au moins...

VICTOR.

Ah ! mon Dieu, et à cinq heures ma cousine qui m'attend !... Écoute : sur-le-champ tu retourneras à Paris, à l'hôtel de mon oncle ; tâche de parler à ma cousine, et dis-lui qu'une affaire indispensable m'empêche aujourd'hui de dîner avec elle ; car j'allais oublier ce dîner-là...

AIR : Vivent les Gascons, mes amis. (Les Gascons.)

Dans ce lieu, moi, je vais rester;
Corbleu ! l'aventure est unique.
Le pauvre Tom, le maltraiter,
N'est-ce pas aussi m'insulter ?

TOM.

J'aim' les gens d'humeur pacifique ;
Si c' maladroit, si ce brutal,
Frapp' toujours ainsi sur son ch'val,
J' plains joliment son domestique.

Ensemble.

VICTOR.

Dans ce lieu, moi, je vais rester, etc.

TOM.

Dans ce lieu, etc.

(Tom sort.)

SCÈNE V.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, avec une colère concentrée.

Ah ! ils s'entendent tous pour m'attaquer, m'insulter ; morbleu ! je suis d'une humeur... et le monsieur au tilbury s'en ressentira.

COURTOIS.

Comment, monsieur! vous persistez dans votre dessein? et vous croyez que je souffrirai...

VICTOR.

Il le faudra bien.

COURTOIS.

Non, jeune homme! non! Il est de mon devoir et de mon état de m'y opposer; risquer ainsi ses jours sans aucune précaution!... vous n'avez pas seulement de témoin.

VICTOR.

Il est vrai, mais qu'importe?

COURTOIS.

Je vous en servirai plutôt.

VICTOR.

Monsieur!

COURTOIS.

Oh! il faut que tout se passe dans les règles, et ce serait le premier duel!...

VICTOR.

Un duel, dites-vous? (A part.) Et l'autre, et la lettre de mon oncle!

AIR du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Cette aventure me désole,
Moi qui de tout temps fus jaloux
D'être fidèle à ma parole,
Et surtout à mes rendez-vous.
Ah! de ce jour je crains l'issue;
De moi, grand Dieu! que dira-t-on?
Je vais, si le premier me tue,
Manquer de parole au second.

Et Adèle, et ma jolie cousine, que va-t-elle penser? (A Courtois.) Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme, vous m'avez offert vos services : daignez m'en rendre un bien grand.

COURTOIS.

Mais, je vous l'ai déjà dit, je me charge de votre affaire.

VICTOR.

Eh! non, monsieur, ce n'est pas cela! voyez-vous, la journée s'annonce mal, je ne suis pas en veine aujourd'hui; et l'on ne sait pas ce qui peut arriver; en cas d'accident, oserais-je vous prier de remettre à son adresse la lettre que je vais écrire?

COURTOIS.

Eh! mon Dieu, monsieur, avec plaisir. Adieu, mon jeune ami; allez écrire votre lettre.

(Victor entre dans l'auberge à gauche.)

SCÈNE VI.

COURTOIS, seul.

Est-il étonnant! il croit que cela ira là; on voit bien qu'il ne connaît pas mes talents conciliateurs. Bonne occasion que j'ai trouvée là; ça m'a l'air d'un jeune homme comme il faut, et il fera bien les choses. Parbleu! si j'ai de bons yeux, je crois que voilà notre adverse partie. Diable! bonne tournure, tenue d'officier.

SCÈNE VII.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

C'est bien ici notre rendez-vous, et il me tarde de faire connaissance avec ce M. Victor, et de savoir s'il sera ce matin aussi impertinent qu'hier au soir. Empêcher les gens de chanter en plein air, par exemple!

COURTOIS, saluant.

Monsieur, d'après le motif qui vous amène, et que j'ai pénétré, ma démarche ne doit point vous étonner.

SAINT-FIRMIN.

Comment, monsieur, vous sauriez...

COURTOIS.

Oui, jeune homme, je sais tout ; il n'y a ici que nous deux, et nous pouvons parler à cœur ouvert. Que diable ! entre braves gens, on peut s'entendre ; voyons, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là?

SAINT-FIRMIN.

J'entends : monsieur est le parent, peut-être même le père?

COURTOIS.

Du tout, je suis là-dedans tout à fait désintéressé, je suis pour vous autant que pour lui ; mais moi, qui ai connaissance de l'affaire, je ne dois pas souffrir que pour une bagatelle...

SAINT-FIRMIN.

Une bagatelle ! savez-vous que j'ai été insulté ?

COURTOIS.

Insulté ! jusqu'à un certain point, car il me semble que c'est vous qui au contraire...

SAINT-FIRMIN.

Du tout, monsieur, c'est lui ! je le soutiens...

COURTOIS.

Ah ! c'est lui. Eh bien ! d'accord ; c'est pour cela même qu'il serait plus généreux à vous de faire les premiers pas.

SAINT-FIRMIN.

Jamais !

COURTOIS.

Jamais... eh bien ! soit ; mais si chacun faisait la moitié du chemin?

SAINT-FIRMIN.

Non...

COURTOIS.

Non... eh bien ! à la bonne heure ; mais enfin, s'il vous faisait faire des excuses?

SAINT-FIRMIN.

Des excuses !...

COURTOIS.

Oui, par son domestique.

SAINT-FIRMIN.

Par son domestique ! et pourquoi pas lui-même?

COURTOIS.

Que diable aussi, il faut être raisonnable ; il a peut-être eu tort de vous provoquer; mais il ne peut pas vous demander pardon de ce que vous avez donné un coup de fouet à son jockey.

SAINT-FIRMIN.

Qu'est-ce que vous me parlez de coup de fouet? il n'y a pas un mot de tout cela. Je passe hier soir dans une rue de Paris; je venais de souper en ville ; j'entends le son d'une harpe, et l'on exécute d'une manière délicieuse une romance dont je connais les paroles. Ma foi, je ne résiste pas à la tentation de chanter avec accompagnement ; j'entonne le premier couplet, lorsqu'un monsieur paraît à la fenêtre, m'ordonne de cesser ; je chante plus fort, il m'insulte ; je lui réponds, rendez-vous pour aujourd'hui, et me voilà...

COURTOIS.

Ah çà, mais c'est une autre affaire.

SAINT-FIRMIN.

Eh ! sans doute.

COURTOIS.

Ça n'empêche pas, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit; n'y aurait-il pas moyen ?... car enfin, en fait de musique, il ne

s'agit que de s'entendre ; moi, là-dedans, mon opinion n'est pas suspecte : je n'ai jamais aimé la musique, et je ne sais pas une note ; ainsi ce n'est que le désir de vous être utile, et de servir la cause de l'humanité, dont je me déclare le champion.

SAINT-FIRMIN.

Parbleu ! voilà un original.

COURTOIS.

Où est votre témoin ?

SAINT-FIRMIN.

J'ai fait prévenir un de mes amis, qui sans doute n'était pas chez lui, car je ne le vois pas ; mais ça m'est égal; moi, je suis toujours sûr de mon coup, ainsi...

COURTOIS.

Non pas, non pas, mon cher, cela ne peut pas se passer ainsi ; je ne suis pas homme à vous laisser dans l'embarras, et je vous offre mes services.

SAINT-FIRMIN.

Je ne sais comment vous remercier ; mais j'espère...

AIR du vaudeville de Comment faire.

Nous aurons bientôt triomphé;
Mais avant cette heureuse chance,
Entrons, nous pourrons au café
Faire plus ample connaissance.
Au billard peut-on vous mener ?

COURTOIS.

J'ai le jeu sûr et la main prompte.

SAINT-FIRMIN.

Le petit verre...

COURTOIS.

Avant dîner,
Allons, c'est toujours un à-compte.

COURTOIS et SAINT-FIRMIN.

Nous aurons bientôt triomphé, etc.

(Il entre avec Saint-Firmin dans l'auberge à droite; au même moment Ernest arrive par le fond.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, tenant à la main une carte.

Il faut convenir que l'aventure est impayable. (Lisant.) « *Victor de Sérigny.* » Ce monsieur m'envoie sa carte; mais c'est très-malhonnête! en pareil cas on fait ses visites soi-même, et je me propose de lui donner une leçon de politesse. Malgré ça, (S'avançant avec confiance.) il n'y a ici personne, je peux convenir que j'ai tort; mais je n'ai pas pu m'empêcher de couper la figure à son domestique; c'est une idée que j'ai eue.

COURTOIS, paraissant au balcon extérieur et s'asseyant à une table ronde sur laquelle on met deux petits verres. Au garçon.

Remplissez les deux; mon jeune ami est dans la salle du billard, où il s'est mis de la poule; mais c'est lui qui paie. (Buvant.) Pas mauvais; j'ai choisi l'absinthe, parce que c'est digestif. (Apercevant Ernest.) Serait-ce un troisième?

ERNEST, regardant autour de lui.

Je ne vois pas mon partenaire, et en conscience il devrait être ici pour me recevoir. Moi, j'étais là aux *Jeux Chevaleresques*, avec deux femmes charmantes que je mène dîner à ma petite maison de l'allée des Veuves.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

Oui, j'en conviens, ce cartel téméraire
M'eût enchanté dans tout autre moment,
Car on m'oublie, et j'ai beau faire,
C'est tout au plus si l'on me croit vivant.
J'aime l'éclat, partout je fais des dettes,

Eh bien ! l'on n'en est pas instruit !
Mais parlez-moi des affaires secrètes,
Au moins ça fait du bruit !

Encore faut-il qu'il y ait du monde; et personne ici, pas seulement de témoin...

COURTOIS, qui a entendu les derniers mots, avale son deuxième verre et crie du haut du balcon :

Voilà, voilà, monsieur, je suis à vous ; c'est qu'il y a une dispute à la poule : c'est l'affaire de deux minutes.

SCENE IX.

ERNEST, M. DE VERMEUIL.

ERNEST.

Hein ! qui est-ce qui a parlé ? Ma foi, je ne vois personne ; et c'est jouer de malheur, à la porte Maillot.

M. DE VERMEUIL, sortant de l'auberge à droite, et parlant à son domestique.

C'est bon ; le reste pour le garçon ; dis à ma nièce qu'elle m'attende un instant.

ERNEST, le regardant.

Un militaire décoré, voilà l'homme qu'il me faut. (A M. de Vermeuil qu'il salue.) Pardon, monsieur, si je vous dérange de vos affaires pour vous présenter une pétition qui va peut-être vous paraître inconvenante.

M. DE VERMEUIL.

Comment donc, monsieur ! si je puis vous être utile...

ERNEST.

Oh ! c'est un rien, une misère, une affaire d'honneur qui vient de m'arriver par occasion ; j'ai besoin d'un second ; je suis officier, au surplus, pas en activité, il est vrai ; mais

j'ai des droits, et si monsieur voulait me servir de témoin, à charge de revanche...

M. DE VERMEUIL, à part et en colère.

Morbleu ! (Haut.) C'est à moi que vous vous adressez ? Apprenez que je me croirais aussi coupable que vous, si j'assistais à un pareil combat ; oui, corbleu ! si j'étais votre parent ou votre ami, vous ne vous battriez pas, ou ce serait avec moi ! Je n'aime pas les duels, moi, monsieur.

ERNEST.

Parbleu ! ni moi non plus, et en fait de duel...

AIR : Cet arbre apporté de Provence. (Les Deux Panthéons.)

Je ne veux que le strict nécessaire ;
J'aime mieux consacrer mes instants
A réduire une beauté sévère.
Mais un fat m'insulte, et je l'attends;
Oui, souvent ces réduits solitaires
Ont pu me voir m'égarer un peu loin ;
Mais c'était pour certaines affaires
Où l'on n'a pas besoin de témoin.

Cependant il est de ces invitations qu'on ne peut pas refuser : un monsieur fort aimable que je ne connais pas, et qui m'envoie son nom...

M. DE VERMEUIL.

Comment ! qui vous envoie...

ERNEST.

Ah ! mon Dieu, oui, tout se perfectionne; autrefois on faisait ses défis soi-même ; à présent on envoie sa carte ; voyez plutôt : (Lui donnant la carte.) « *Victor de Sérigny*, rue des Saints-Pères. »

M. DE VERMEUIL, à part.

Victor ; c'est bien lui ! Voilà donc le cas qu'il fait de mes avis ! (A Ernest.) Vous avez raison, monsieur, c'est un jeune homme à qui il faut donner une leçon : vous dites que c'est ici le rendez-vous?

ERNEST.

Eh! mon Dieu, oui! d'ici à une demi-heure.

M. DE VERMEUIL, à haute voix.

Vous pouvez compter sur moi, monsieur, je serai votre témoin.

SCÈNE X.

LES MÊMES; COURTOIS, qui a entendu les derniers mots.

COURTOIS, à part.

Son témoin?... là, ce que c'est que d'arriver trop tard! une affaire que l'on m'a soufflée...

M. DE VERMEUIL, à Ernest.

Mais encore, comment cela est-il arrivé?

ERNEST.

Que sais-je? moi; embarras de voitures; je suis extrêmement vif, mon cheval l'est aussi, et tout à l'heure, à la porte Maillot, un cabriolet...

COURTOIS, à part.

Eh! mon Dieu! c'est notre homme au tilbury. (S'avançant et se mêlant de la conversation.) Messieurs, je connais l'affaire; j'y suis même pour quelque chose...

M. DE VERMEUIL, le regardant attentivement.

Que voulez-vous dire?

COURTOIS.

C'est moi qui suis le témoin du cabriolet.

M. DE VERMEUIL, à part.

Comment! c'est là un des camarades de mon neveu? il choisit drôlement ses seconds.

COURTOIS, saluant M. de Vermeuil.

Je vois que monsieur est celui du tilbury, et entre confrères...

ERNEST, *vivement.*

Je vais à deux pas; ma petite maison de l'allée des Veuves, où je prendrai mes armes; je vous retrouverai ici...

COURTOIS.

C'est bon! c'est bon! faites comme vous voudrez, vous pouvez être tranquille; monsieur est votre témoin, je suis celui de l'adversaire, cela nous regarde maintenant; ce n'est plus votre affaire, c'est la nôtre.

ERNEST.

Oh! ne craignez rien pour moi, je suis sûr de mon coup.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

COURTOIS, M. DE VERMEUIL.

COURTOIS, *à part.*

Sûr de mon coup! c'est comme celui de tout à l'heure; c'est drôle, ils sont tous sûrs de leurs coups, tous! heureusement que nous sommes là, ce qui est encore plus sûr! (A M. de Vermeuil.) Dites-moi, maintenant que nous sommes seuls, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

M. DE VERMEUIL.

Que voulez-vous dire?

COURTOIS, *avec sentiment.*

Eh! sans doute : est-ce que vous auriez le cœur de laisser ces deux jeunes gens... songez donc à notre... à nos devoirs : enfin, je suis témoin; vous l'êtes aussi...

M. DE VERMEUIL.

Eh bien?

COURTOIS.

Eh bien! je vous déclare que nous sommes indignes d'en exercer les honorables fonctions, si, dans une demi-heure,

nous n'avons pas forcé ces jeunes gens à s'embrasser et à déjeuner ensemble.

M. DE VERMEUIL.

Monsieur...

COURTOIS, *à part.*

Il y mord.

M. DE VERMEUIL, *à part.*

Je m'étais trompé, c'est un brave homme. (*Haut.*) Je m'associe à votre projet, pourvu toutefois que tout se passe dans les règles.

COURTOIS.

Parbleu ! c'est bien mon intention : voyons un peu ! qu'est-ce que nous pourrions exiger d'eux ?

M. DE VERMEUIL.

Mais, qu'ils se conduisent en gens d'honneur.

COURTOIS.

Sans doute ; qu'ils fassent bien les choses : dîner à dix francs par tête, le café, la liqueur...

M. DE VERMEUIL.

Plaît-il ? vous parlez...

COURTOIS.

Du dîner. Il paraît que monsieur ignore les usages : je vais vous dire comment cela se passe.

AIR de La Galopade.

Par état et par goût,
Je sais tout,
J'entends tout ;
Sentinelle
Toujours fidèle,
Si je vois
Deux grivois
S'enfoncer dans le bois,
Je les suis soudain en tapinois.

Mais souvent, par hasard,
J'arrive, hélas ! trop tard,
Et de loin je les voi
Aller dîner sans moi.

Chut ! j'entends près de là :
Une, deux, ah ! ah ! ah !
J'y cours vite,
L'âme interdite ;
Deux amants furieux
S'égorgent pour les yeux
D'une Agnès qui les trompe tous deux.

Souvent c'est un époux
Qui, dans un rendez-vous,
A vu certain malheur
Obscurcir son honneur ;
Allons, dis-je au mari.
Soyez donc plus poli ;
Cette affaire
Est une misère ;
Pour si peu,
Prendre feu,
Et se mettre au cercueil !
Ah ! grands dieux ! que de femmes en deuil !

Si l'un d'eux se mutine,
Je lui parle à l'instant
De sa sœur, sa cousine,
Sa mère, son enfant ;
Je l'attendris sur l'heure,
Par mes talents heureux ;
Car je pleure
Quand je veux.

Enfin,
Si le destin
Fait qu'il soit orphelin,
Et qu'il n'ait ni père
Ni mère,

A mes fiers combattants,
Par des signes frappants,
Je prouve qu'ils sont tous deux parents.

Avec un peu d'aplomb,
Je ferais le Lapon
Et le Chinois... cousins,
Même issus de germains :
Je tonne, je séduis,
J'entraîne, j'éblouis.
O puissance
De l'éloquence !
Un traiteur,
Par bonheur,
Est tout près,
Et la paix
Chez lui va se signer à leurs frais.
Garçon, cinq couverts !
Vous êtes tous les deux...
Des huîtres !
Des rivaux généreux...
Deux lapins !
Et ces exploits nouveaux...
Du champagne...
Font de vous deux héros...
A la glace. Du rhum, du rhum pour le coup du milieu.
Tôt, tôt, tôt,
Servez chaud,
Tin, tin, tin,
Verre en main
Tout s'oublie,
Et se pacifie,
Par un poulet truffé ;
L'accord est réchauffé,
Et l'on s'embrasse enfin au café.

M. DE VERMEUIL.

De sorte que vous n'avez pas d'autre état ?

COURTOIS.

Non, monsieur; je m'y suis voué tout entier, quels qu'en soient les inconvénients, les dangers.

M. DE VERMEUIL.

Ah ! il y a des dangers?

COURTOIS.

Parbleu ! et le chapitre des indigestions ; aujourd'hui, par exemple, je m'y attends bien.

M. DE VERMEUIL.

Comment! ce n'est pas seulement avec Victor que vous êtes engagé ?

COURTOIS.

Victor, dites-vous ? je ne le connais pas.

M. DE VERMEUIL.

Comment ! vous ne le connaissez pas ? et c'est celui dont vous êtes le témoin ; Victor de Sérigny.

COURTOIS, avec terreur.

Victor de Sérigny... attendez donc... (A part.) Sérigny, justement... c'est l'homme de ma lettre de change. (Vivement à M. de Vermeuil.) Un jeune homme... un mineur, qui a des dettes, et un oncle estimable.

M. DE VERMEUIL.

Oui, des dettes; il fera bien de vivre pour les acquitter, car son oncle ne paiera jamais rien.

COURTOIS, à part.

Ah! mon Dieu ! et mon placement. (Haut.) Monsieur, il ne faut pas que ce jeune homme-là se batte, nous ne devons pas le souffrir, c'est servir la cause de l'humanité, c'est défendre les principes, c'est... ah! mon Dieu ! je l'entends... Je vous en prie, aidez-moi à le persuader, à le désarmer; vous m'avez promis votre appui.

M. DE VERMEUIL, froidement.

Non, non, ce n'est pas dans ce moment qu'il faut qu'il me voie ; plus tard je serai à lui, et à vous, monsieur.

(Il salue, et rentre dans l'auberge à droite.)

SCÈNE XII.

COURTOIS, puis VICTOR.

COURTOIS.

Quel cœur sec et barbare, et qu'il était peu digne des fonctions honorables et conservatrices auxquelles il est appelé ! O mon éloquence ! ne m'abandonne pas ; le voilà, heureusement il a déjà l'air plus calme.

VICTOR, tranquillement.

Je viens, monsieur, vous rappeler votre promesse.

COURTOIS, tremblant.

Comment, jeune homme, vous persistez toujours ?

VICTOR.

Oh ! non, monsieur, je viens de faire des réflexions bien salutaires : j'ai juré que ce serait aujourd'hui la dernière fois de ma vie que je me battrais; ainsi il faut en finir.

COURTOIS.

Et si cela finit mal pour nous, monsieur? (A part.) S'il savait que son adversaire est sûr de son coup !

VICTOR.

Alors vous porterez cette lettre à ma cousine.

COURTOIS.

Ah ! vous avez une cousine ?

VICTOR.

Vous verrez comme elle est jolie.

COURTOIS.

Elle est jolie ! et vous vous battez, jeune insensé !

VICTOR.

Vous lui remettrez cette lettre ; vous lui direz que, jusqu'au dernier soupir, Victor de Sérigny...

COURTOIS, à part.

C'est bien lui, plus de doute, il y a identité ! (Haut, le regardant douloureusement.) Victor de Sérigny !

VICTOR.

Eh bien ! oui ; qu'y a-t-il d'étonnant ?

COURTOIS.

Ce qu'il y a d'étonnant ! Apprenez, monsieur, que quand on s'appelle ainsi, on ne se bat pas...

VICTOR.

Comment?

COURTOIS.

L'espoir sans doute d'une noble maison... songez donc à la douleur de vos amis.

VICTOR.

Ils se consoleront.

COURTOIS.

De votre famille !

VICTOR.

Que vous importe?

COURTOIS.

Et, s'il faut encore des considérations plus sérieuses, il est impossible que vous n'ayez pas quelques créanciers, vous devez en avoir.

VICTOR, avec dépit.

Certainement j'en ai, et vous m'y faites penser; parbleu ! je serais enchanté de leur jouer ce tour-là.

COURTOIS, *à part.*

Déclarons-nous ! peut-être que l'humanité, la sensibilité...

VICTOR.

Je ne dois qu'à des juifs, des usuriers, des fripons ; j'en voudrais voir un seul devant moi, pour me donner le plaisir de l'étrangler moi-même, avant de mourir.

COURTOIS, *à part.*

Dissimulons. (*Haut.*) Je vous demanderai seulement si vous... si vous êtes aussi sûr de votre coup ?

VICTOR.

Moi ! je suis la maladresse même, et je ne sais seulement pas quelles armes choisiront mes adversaires : celui d'hier au soir, je crois que c'est l'épée ; mais l'autre, j'ignore...

COURTOIS.

Celui d'hier soir... est-ce que vous en auriez deux, par hasard ?

VICTOR.

Eh ! voilà une heure que je vous le dis ! un impertinent qui s'est avisé de chanter sous les fenêtres de ma cousine !

COURTOIS, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! c'est mon homme aux petits verres ; encore un qui est sûr de son coup ! (*A Victor.*) C'est fait de nous, monsieur, nous sommes morts.

VICTOR.

Comment, nous sommes morts ?

COURTOIS, *à part.*

Et moi qui suis aussi son témoin ! je vous le demande, comment vais-je me tirer de là ?...

SCENE XIII.

Les mêmes ; TOM.

TOM, arrivant tout essoufflé.

Ah ! monsieur, si je n'ai pas crevé un cheval, peu s'en faut ; vingt-cinq minutes pour aller d'ici à l'hôtel et pour en revenir.

VICTOR.

Eh bien ! as-tu vu ma cousine ? lui as-tu parlé ? est-elle inquiète de mon absence ?... Mais réponds donc, bourreau !

TOM, soupirant.

Votre cousine, monsieur !... armez-vous de courage !

VICTOR.

Comment ?

COURTOIS.

Encore un événement !

TOM.

Tout l'hôtel est sens dessus dessous ; on ne sait ce que mademoiselle est devenue !

VICTOR, troublé.

Elle n'était pas chez mon oncle ?

TOM.

Non, monsieur... disparue depuis sept heures du matin ; et il faut que ce soit quelque chose de bien terrible, car j'ai interrogé toute la maison : impossible d'en tirer un seul mot !

VICTOR.

Et la femme de chambre n'a pu t'instruire ?...

TOM.

Si fait, monsieur... des demi-mots... Enfin...

VICTOR.

Enfin ?...

TOM.

Enfin, monsieur, je croirais que mademoiselle est enlevée.

VICTOR.

Enlevée ! ma cousine ! Et mon oncle ?...

TOM.

Parti aussi depuis quelques heures, pour l'avenue de Neuilly.

VICTOR.

Il sera à sa poursuite. Je le trouverai, je le tuerai !

COURTOIS.

Et qui ?

VICTOR.

Le ravisseur, quel qu'il soit...

COURTOIS.

Et de trois !... Ah çà ! tâchez donc de connaitre une seule des personnes avec qui vous vous battez !

VICTOR.

L'avenue de Neuilly ! Et mais ! c'est de ce côté. (A Courtois.) Et vous qui ne quittez pas cette place, vous n'avez rien vu ?

COURTOIS, à part.

Ah ! quelle idée ! (Haut.) Si fait, pardonnez-moi, je crois me rappeler... (A part.) Et nos deux adversaires qui vont arriver ! il n'y a que ce moyen.

VICTOR, avec impatience.

Et vous ne me le dites pas !... Mais parlez donc, je vous en conjure !

COURTOIS, cherchant.

Attendez, attendez ! que je me remette sur la voie ; nous

disons que c'est votre cousine, la nièce de M. votre oncle, une jeune personne fort agréable...

VICTOR.

Charmante !

COURTOIS.

C'est cela ; une mise élégante ; elle avait l'air bien affligé...

VICTOR.

Mais vous l'avez donc vue, encore une fois ?

COURTOIS.

Certainement, avec un jeune officier, dans une calèche. (A part.) Il n'y a que ce moyen-là de le faire partir.

VICTOR.

Avec un officier! Vite, Tom, à cheval!

TOM.

Voilà, monsieur.

VICTOR, agité.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (*Caroline*.)

Courons sur les pas du perfide
Qui veut détruire mon bonheur.
Bientôt, dans ma course rapide,
J'aurai puni le ravisseur. (*Bis*.)
Si je perds celle qui m'est chère,
Si mon espoir doit me tromper,
Je sais ce qui me reste à faire...

(Portant la main sur les pistolets que Tom tient.)

COURTOIS.

Allons, je ne puis l'échapper!

Ensemble.

VICTOR.

Courons sur les pas du perfide, etc.

COURTOIS.

Courez sur les pas du perfide, etc.

(Victor sort avec Tom.)

SCÈNE XIV.

COURTOIS, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? je sais ce qui me reste à faire ! c'est qu'il en est capable. (Il regarde du côté par où il est sorti.) Ah! mon Dieu ! il franchit les fossés ; il va se casser le cou à présent : ce garçon-là me fait des révolutions !... (Revenant.) Ah ! que d'événements ! moi qui désirais des affaires ! en voilà-t-il assez, qui se compliquent, qui se croisent ! Dans un autre moment j'y aurais vu une perspective superbe, des suites succulentes ; mais dans l'agitation où je suis, je vous demande si ça peut me profiter ! Me voilà toujours maître du champ de bataille ; mais s'il revient, ils renoueront l'affaire ; s'il y avait moyen de l'arranger une bonne fois pour toutes...

SCÈNE XV.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN, d'un côté, son épée sous le bras, ERNEST, de l'autre côté, tenant aussi son épée.

SAINT-FIRMIN, à Courtois.

Eh bien ! mon cher témoin, ce M. Victor se fait bien attendre. (Apercevant Ernest.) Eh, mais ! c'est peut-être lui.

COURTOIS, cherchant.

C'est possible, attendez, je vais le savoir.

(Il s'approche d'Ernest qu'il salue.)

ERNEST.

Ah çà ! mon cher, c'est une horreur ! votre M. Victor se moque donc de moi ?

COURTOIS, bas.

Monsieur, vous l'accusez à tort...

ERNEST, à lui-même, regardant Saint-Firmin.

Ah ! c'est donc lui ?

COURTOIS, hésitant.

Mais...

SAINT-FIRMIN.

Eh bien ?

COURTOIS.

C'est lui. (A part.) Oh ! ma lettre de change !

(Ernest et Saint-Firmin se saluent.)

COURTOIS, se plaçant entre eux.

A moi maintenant... Ah çà ! mes bons amis, nous voilà en présence, expliquons-nous : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est ? arranger...

SAINT-FIRMIN, tirant l'épée.

Voilà, je pense, la meilleure manière...

COURTOIS, à part.

Ah ! mon Dieu ! quelles têtes ! (Saint-Firmin et Ernest s'approchent, Courtois se précipite entre eux.) Arrêtez, arrêtez ! au nom de l'humanité, écoutez-moi.

(Courtois les prend sous le bras avec vivacité ; Victor paraît dans le fond, couvert de poussière et suivi de Picard.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; VICTOR, PICARD.

VICTOR, à Picard.

Ma foi, mon cher Picard, je t'ai rencontré bien à propos ; tu es sûr que ma cousine est là ? conduis-moi vite...

SAINT-FIRMIN et ERNEST, repoussant Courtois.

Tous vos discours sont inutiles.

COURTOIS.

Mais, imprudents que vous êtes, vous n'avez seulement pas de second témoin.

VICTOR, prêt à entrer dans l'auberge.

Hein ! que vois-je ? deux jeunes gens l'épée à la main, et mon homme... Ah çà ! il est donc fourré dans toutes les querelles ? (S'avançant.) Pardon, messieurs.

(Picard entre dans l'auberge à droite.)

COURTOIS, voyant Victor.

Ouf ! à l'autre maintenant ; c'est le diable qui le ramène.

VICTOR, à Saint-Firmin et à Ernest.

Il vous manque un témoin, messieurs, et je n'ai jamais laissé deux braves dans l'embarras.

COURTOIS.

Ah ! l'enragé ! quand je sue sang et eau pour le tirer d'affaire.

SAINT-FIRMIN, à Victor.

Mille grâces, monsieur ; mais je m'en rapporte à la bonne foi de M. Victor.

(Montrant Ernest.)

ERNEST, à Saint-Firmin.

M. Victor ! mais c'est vous.

SAINT-FIRMIN.

Non, parbleu ! c'est vous-même.

VICTOR.

Victor ! un moment, messieurs ; c'est moi !

SAINT-FIRMIN.

Vous ?

COURTOIS, à part.

Aïe, aïe, gare les explications !

VICTOR.

Qui donc a pu causer cette étrange méprise ?

SAINT-FIRMIN, montrant Courtois.

C'est monsieur.

ERNEST.

C'est lui.

VICTOR, furieux, prenant une épée, à Courtois.

Il m'en rendra raison.

ERNEST, VICTOR et SAINT-FIRMIN.

En garde ! (*Bis.*)
Craignez notre juste courroux,
En garde ! (*Bis.*)
Défendez-vous.

COURTOIS.

Qui ? moi, me battre ! je n'ai garde ;
Pour qu'avec vous je me hasarde,
Il me faut un témoin aussi.
(A part.)
Et je suis bien loin, Dieu merci !
De m'en servir ici.

ERNEST, VICTOR et SAINT-FIRMIN.

En garde ! etc.

(Les trois épées sont dirigées contre Courtois, qui se retire très-effrayé.)

COURTOIS, troublé.

Messieurs, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; M. DE VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

(M. de Vermeuil paraît au bruit que fait Courtois ; il donne la main à Adèle : ils s'arrêtent en voyant Victor, qui ne les aperçoit pas.)

VICTOR.

Non, non. (Laissant tomber son épée.) Ciel ! mon oncle !

SAINT-FIRMIN.

Mon ancien général!

M. DE VERMEUIL.

Fort bien, monsieur! trois duels à la fois.

ADÈLE.

Ah! Victor, est-ce là ce que vous m'aviez promis?

VICTOR.

Et ma cousine aussi; je suis perdu!

COURTOIS, à part.

C'est mon bon ange qui les envoie.

VICTOR, embarrassé.

Mon cher oncle, je vous jure que c'est bien malgré moi... une fatalité...

ERNEST, à M. de Vermeuil.

J'ignorais, monsieur, que vous fussiez l'oncle; je n'aurais pas pris la liberté de m'adresser à vous pour me servir de second.

M. DE VERMEUIL.

Pourquoi donc, monsieur? je vous en servirai.

ERNEST.

Contre votre neveu?

M. DE VERMEUIL.

Sans doute. (A Saint-Firmin.) Et à Saint-Firmin aussi.

SAINT-FIRMIN.

Mon général...

VICTOR, à part.

Que veut-il dire?

ADÈLE.

Eh bien! mon oncle qui s'en mêle aussi!

COURTOIS, à part.

C'est un gâte-métier que cet homme-là.

M. DE VERMEUIL.

Seulement, messieurs, je me flatte que mon expérience et mon grade me mériteront assez votre confiance, pour que vous me laissiez maître du lieu et du choix des armes.

(Saint-Firmin et Ernest s'inclinent.)

VICTOR.

Mon oncle !...

M. DE VERMEUIL.

Oh ! ne craignez rien, je ne vous empêcherai pas de vous battre ; au contraire...

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

M. DE VERMEUIL.

La campagne va s'ouvrir ; dans quinze jours nous partons pour l'armée. (A Saint-Firmin et à Ernest.) Messieurs... vous serez tous trois à côté de moi, et nous verrons celui qui se montrera le mieux ; depuis vingt ans, voilà comme je termine mes affaires d'honneur.

SAINT-FIRMIN, et ERNEST vivement.

Général, nous acceptons.

ADÈLE.

Ah ! je respire.

COURTOIS.

Et moi je suis sauvé... (A part.) parce qu'avec de tels sentiments et un tel oncle, il est impossible que ma lettre de change... Je la présenterai demain.

M. DE VERMEUIL.

Pour toi, Victor...

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelo*

Pour mériter de nouveau mon estime,
Pour obtenir ce cœur qui t'est promis,
Dans un combat plus légitime,
Défends ton prince et ton pays.

De tes torts envers la patrie
Ton bras peut t'absoudre aujourd'hui,
Oui, ta valeur peut t'absoudre aujourd'hui ;
Et s'il est vrai que le feu purifie,
Ah! c'est surtout le feu de l'ennemi.

TOUS.

Oui, s'il est vrai que le feu purifie,
Ah ! c'est surtout le feu de l'ennemi.

COURTOIS, à M. de Vermeuil.

Ah çà ! permettez ! vous nous enlevez ces jeunes gens, vous allez faire la guerre ; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

M. DE VERMEUIL.

Avec l'ennemi? Non, monsieur ; ce sont les seules que nous n'arrangeons jamais.

VAUDEVILLE.

AIR : La loterie est la chance. (*Sophie Arnould.*)

Ensemble.

VICTOR, ERNEST et SAINT-FIRMIN.

Le sort nous réconcilie ;
Ne songeons plus en ce jour
Qu'à partager notre vie
Entre la gloire et l'amour.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE et COURTOIS.

Le sort vous réconcilie ;
Ne songez plus en ce jour
Qu'à partager votre vie
Entre la gloire et l'amour.

COURTOIS, au public.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Par les traits lancés du parterre,
Quelques auteurs à mort furent blessés ;
Ils ont payé tous les frais de la guerre,
Dieu fasse paix aux pauvres trépassés !

Mais aujourd'hui plus de lutte ennemie ;
Si quelque bruit...

(S'avançant.)

Voilà, voilà !

(Parlant au parterre.)

Voyons, messieurs ; un moment.

N'aurions-nous pas un moyen, je vous prie,
D'arranger cette affaire-là ?

Ensemble.

VICTOR, ERNEST et SAINT-FIRMIN.

Le sort nous réconcilie, etc.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE et COURTOIS.

Le sort vous réconcilie, etc.



LE DÉLUGE

OU

LES PETITS ACTEURS

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET X.-B. SAINTINE.

Théatre des Variétés. — 12 Octobre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUHOCQUET, directeur et père noble de la troupe	MM. BLONDIN.
BELLEPROSE, auteur de mélodrames. . . .	LEPEINTRE.
REDINGOTT, tailleur anglais.	LEFÈVRE.
TOMY, son neveu.	LEGRAND.
CONTREPOIDS, machiniste	FLEURY.
LOLOTTE, ingénue.	Mme ALDEGONDE.

ACTEURS. — ACTRICES. — FIGURANTS. — GARÇONS DE THÉATRE.

A Caudebec.



LE DÉLUGE

OU

LES PETITS ACTEURS

Un foyer donnant sur le théâtre. — Au fond une pendule en bois; un cadre pour les répétitions; des chaises. — On voit çà et là des objets de théâtre, des costumes posés sans ordre, des casques, des sabres, des flambeaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONTREPOIDS et Garçons de théatre poussant des décors, puis REDINGOTT.

CHOEUR.

AIR de la contredanse des *Petits Pâtés*

Allons, hâtons-nous,
Au poste soyons tous,
Garçons, gagistes,
Lampistes,
Allons,
Replaçons
Les palais,

Les forêts ;
Il faut enl'ver un succès.

CONTREPOIDS.

Messieurs... vous tous aujourd'hui
Que l' bruit d'un sifflet attriste,
Tâchez qu'on n'entende ici
Que celui du machiniste.

CHŒUR.

Allons, hâtons-nous, etc.

CONTREPOIDS.

Eh bien! qu'est-ce qui vient là?... vous savez que personne ne doit entrer sur le théâtre.

REDINGOTT, d'un air de douceur.

Pardon... monsieur... je voudrais parler à M. Belleprose... un auteur, à ce que je crois...

CONTREPOIDS.

Impossible... un jour de première représentation !

REDINGOTT.

Oui, je viens de voir affiché *le Déluge Universel*, qui, je crois, est de lui...

CONTREPOIDS.

Oui, monsieur... alors vous sentez bien que notre pièce avant tout.

REDINGOTT.

Comment! votre pièce?...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Ainsi que lui l'auriez-vous faite ?
Seriez-vous auteur de moitié ?

CONTREPOIDS.

Auteur !... moi, monsieur ? pas si bête !

REDINGOTT.

J'entends, alors, c'est d'amitié...
Vous l'aidez, à c' que je puis croire.

CONTREPOIDS.

Il n' serait rien sans mes efforts.

REDINGOTT.

Comment ! il vous devrait sa gloire ?

CONTREPOIDS.

Oui, c'est moi qui fais les décors.

REDINGOTT.

Mais je ne suis pas non plus étranger à ses succès... je suis tailleur anglais ; on me nomme Redingott... et je venais...

CONTREPOIDS.

J'y suis : pour quelques costumes...

REDINGOTT.

Mais... à peu près...

CONTREPOIDS.

Oh! bien alors... attendez-le dans ce coin... justement le voici... mais il est dans le coup de feu... il distribue ses billets !...

REDINGOTT, à part, s'asseyant.

Goddam! je vais donc enfin mettre la main sur lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; BELLEPROSE entouré de FIGURANTS, DANSEURS, ACTEURS, etc.

BELLEPROSE, à la cantonade.

Il n'y a pas assez de rouge dans l'arc-en-ciel.

LES FIGURANTS.

Monsieur !...

BELLEPROSE.

Ils vont me faire un arc-en-ciel avec les pâles couleurs... renforcez-moi ça et doublez les flammes de Bengale pour le transparent.

CHOEUR DE PEINTRES.

AIR : C'est charmant.

Des billets ! (*Bis.*)
Monsieur, en voici la liste,
Des billets, (*Bis.*)
Il en faut pour chaque artiste.
Pour éviter les sifflets
Soutenez bien mon palais.

CHOEUR DE DANSEURS, arrivant d'un autre côté.

Des billets ! (*Bis.*)
Monsieur, en voici la liste,
Des billets, (*Bis.*)
Il en faut pour chaque artiste.
Pour éviter les sifflets
Soutenez bien les ballets !...

CHOEUR D'ACTEURS, arrivant par le fond.

Des billets ! (*Bis.*)
Monsieur, en voici la liste,
Des billets, (*Bis.*)
Il en faut pour chaque artiste.
Pour éviter les sifflets
Soutenez bien les couplets.

BELLEPROSE, les interrompant.

Des billets... des billets... un moment, que diable !... pas de confusion... (A Contrepoids en lui donnant un paquet.) Voilà d'abord pour le machiniste.

UN DANSEUR.

Monsieur, les danseurs se recommandent à vous...

BELLEPROSE.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est, les danseurs !... je viens de donner pour les machines... (Il en distribue.) Prévenez mademoiselle Lolotte que je l'attends ici pour lui faire répéter sa scène d'amour... Contrepoids ?...

CONTREPOIDS.

Monsieur ?...

BELLEPROSE.

Les animaux de l'arche de Noé sont-ils prêts?...

CONTREPOIDS.

Je n'ai plus que le dernier coup de pinceau à donner à la girafe...

BELLEPROSE, continuant sa distribution.

La girafe?... je suis à vous... Ah ! à propos... allez donc rajuster ma Gloire qui tombe par morceaux... et mettez en place le décor du premier acte... Si le déluge marche bien, vos garçons auront de quoi boire... Allez vous habiller.

CHŒUR.

AIR : Courons aux prés Saint-Gervais.

Aux vrais enfants d'Apollon
Notre secours est efficace,
C'est par nos soins que leur nom
Va s'installer sur l'Hélicon.

BELLEPROSE, montrant ses billets.

Pour arriver au Parnasse
Voilà le plus court chemin,
Il me semble qu'on m'y place
Avec la main.

CHOEUR.

Aux vrais enfants d'Apollon, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BELLEPROSE, REDINGOTT.

REDINGOTT, se levant.

A mon tour !...

BELLEPROSE.

Eh ! je ne me trompe pas... c'est ce cher Redingott, mon tailleur anglais... par quel hasard à Caudebec?...

REDINGOTT.

Monsieur...

BELLEPROSE.

Vous vénez déjà me prendre mesure pour cet habit neuf?... Diable, diable, mon cher, il faut attendre l'événement...

REDINGOTT.

Ah! my God! je suis las d'attendre et de courir après vous de ville en ville... c'est de l'argent qu'il me faut, entendez-vous?... Je suis venu en France, croyant y faire fortune, mais j'ai trouvé tout le monde habillé à l'anglaise et ma spéculation a été manquée...

AIR de Julie.

Je vois London au sein des Gaules :
Tous vos Français portent nos habits longs ;
Chez eux la taille est auprès des épaules,
Chez vos ladys elle est près des talons ;
Sur maint carrick, j'ai vu, puis-je le croire?
Mon style si bien imité,
Que mille fois je fus tenté
D'aller présenter mon mémoire.

Aussi, c'est fini, je rassemble mes fonds et demain je reprends le paquebot.

BELLEPROSE.

Demain?... Allez... allez, mon cher ami, que je ne vous arrête pas!...

REDINGOTT.

Oui, mais...

BELLEPROSE.

Votre place est peut-être retenue... partez...

REDINGOTT.

Quand vous m'aurez payé.

BELLEPROSE.

Vous payer?... Mon ami... je ne puis pas parler d'affaires

aujourd'hui... une première représentation... l'inquiétude, vous concevez... des coupures à faire, des costumes à surveiller, mes billets à distribuer... Allez, mon bonhomme, allez, vous recevrez de mes nouvelles à Londres.

REDINGOTT, cherchant des papiers.

C'est l'affaire d'un instant... un coup d'œil sur mon mémoire et un bon pour la caisse... (Il tire un papier.) Le voilà... non, non, c'est la lettre de mon neveu...

BELLEPROSE, l'arrêtant.

Comment, vous avez un neveu, mon cher Redingott... et vous ne me le dites pas !... moi qui m'intéresse tant à toute votre famille... Ah çà ! et qu'est-ce qu'il fait à Londres, ce cher neveu ?...

REDINGOTT, cherchant toujours.

Hum ! ce petit drôle de Tomy, j'aurais dû l'y laisser... mais je l'ai fait venir en France, pour mon malheur... Je crois que c'est neuf cents francs...

BELLEPROSE, l'arrêtant toujours.

Ah ! ah ! une frasque de jeune homme, quelque sujet comique... contez-moi ça, j'en tirerai parti !... Voyons, M. Tomy...

REDINGOTT.

Je ne sais plus où il est.

BELLEPROSE.

Votre neveu ?...

REDINGOTT.

Non, votre mémoire...

BELLEPROSE.

Parlons de votre neveu...

REDINGOTT, cherchant toujours.

Si je le rejoins, le coquin !... Enfin, je le fais venir de Londres, pour l'associer à mon commerce, je le charge des recettes... Il va toucher pour moi une cinquantaine de

louis à Saint-Malo, et au lieu de revenir, le fripon se met à courir le pays et à manger une demi-douzaine de carricks magnifiques avec quelque aventurière... goddam !...

BELLEPROSE.

Ces jeunes gens, ça taille en plein drap !... Mon ami... que je ne vous retienne pas !... courez après votre neveu... diable ! un libertin... des têtes volcanisées... tâchez de le rattraper.

REDINGOTT.

Le voilà...

BELLEPROSE.

Hein ! qui donc ?...

REDINGOTT.

Eh ! parbleu ! votre mémoire... je disais bien, huit cents francs.

BELLEPROSE.

Ah çà ! sérieusement... vous voulez être payé ?...

REDINGOTT.

Absolument !...

BELLEPROSE.

Eh bien ! mon cher... je ne vais pas par quatre chemins... on me donne ce soir...

REDINGOTT.

Je le sais...

BELLEPROSE.

Voilà des billets de parterre... je ne vous dis que cela... votre argent est dans vos mains...

REDINGOTT.

Comment ?... comment ? vous voulez que sir Redingott, un Anglais, aille applaudir des pièces françaises ?

BELLEPROSE.

Ah ! françaises... jusqu'à un certain point... votre délica-

tesse est à couvert de ce côté-là... Allez toujours rassembler votre monde, je vous ferai ouvrir la petite porte de derrière, et dans un petit quart d'heure... j'irai vous faire répéter...

REDINGOTT.

Me faire répéter...

BELLEPROSE.

Oui... montrez un peu vos mains. (Il frappe dans sa main.) Des mains superbes...

AIR du vaudeville du Nouveau Nicaise.

Pan, pan, quel son divin !
Qu'avec plaisir ce bruit me frappe !
Pan, pan, quel son divin !
On dirait d'un son argentin.
Vous gagnez net six francs par tape,
C'est là de l'argent bien placé.

REDINGOTT.

J'y cours... mais si l'on m'y rattrape,
Goddam ! je veux être boxé.

BELLEPROSE.

Pan, pan, quel son divin, etc.

(Redingott sort.)

SCÈNE IV.

BELLEPROSE, le regardant sortir.

Oh ! il ira... il ira bien... je le connais... si la moitié de mes créanciers seulement se trouvait dans la salle avec lui... je pourrais compter sur un fier succès !... Ah ! voilà ma jeune première... par exemple, c'est là un modèle d'ingénuité et de candeur...

SCÈNE V.

BELLEPROSE, LOLOTTE.

BELLEPROSE.

Vous voilà, cher ange... toujours plus jolie!..

LOLOTTE.

Oh! non, je suis encore si émue!...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*

Vous avez su mon désespoir...
Ce matin, j'étais d'un maussade!
J'ai cru ne pas jouer ce soir,
Mon perroquet était malade...
Mais on me répond de son sort,
Je joue...

BELLEPROSE.

O grâce inespérée!
(A part.)
Si le perroquet était mort,
Notre pièce était enterrée.

(Haut, regardant les papillotes de Lolotte.) Mais qu'est-ce que je vois donc là?... (Lisant sur une papillote.) « Amant cru... (Sur une autre.) el... tu doutes de ma... de ma... » la fidélité doit être ici de côté... Comment! mais c'est ma scène de la déclaration dont vous avez fait des papillotes?...

LOLOTTE.

Oui, elle ne me convient pas... toujours des déclarations, on ne voit que cela.

BELLEPROSE, la regardant tendrement, à part.

Dieux!... voilà une occasion, si j'avais le temps, mais non... non... un jour comme celui-ci... mon état avant tout... (Haut.) Eh bien! belle Lolotte, coupons court à la déclara-

tion... Le prince... c'est moi... supposons... je me jette à vos pieds sur les deux mesures de *l'Amant jaloux*, tram, tram... (Il fait la pantomime.) vous employez le solo de basson pour me repousser et... le rival arrive...

LOLOTTE.

Eh bien ! voilà ce que je ne veux pas... et vous aurez la bonté de changer cela ; je ne veux pas que mes deux amants soient en scène en même temps.

BELLEPROSE.

Mais, ma petite minette... l'effet de ma pièce...

LOLOTTE.

Ça m'est égal... deux amants en présence!... fi donc!... c'est contre mes principes... faites-les arriver l'un après l'autre.

BELLEPROSE, tirant son manuscrit et effaçant.

Eh bien ! à la bonne heure, je conçois que c'est plus facile à jouer... parce que pendant qu'un amant est occupé, l'autre vient... c'est juste...

(Il écrit.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; UN GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON, bas à Lolotte.

Mademoiselle... un monsieur est là qui vous demande...

LOLOTTE, bas.

Je n'y suis pas.

LE GARÇON.

Il dit qu'il s'appelle... M. Tomy.

LOLOTTE.

Taisez-vous... et laissez monter...

(Le garçon sort.)

BELLEPROSE.

Comme cela au moins... vous serez plus à votre aise... c'est convenu... je vais achever ces petits changements-là, dans le cabinet du directeur... Mais, je vous le recommande, de la hardiesse... de l'aplomb... je ne le dirais pas à toute autre... mais à vous... c'est sans conséquence... plus de coquetterie, ma chère, plus de coquetterie!... je vais presser mes acteurs...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LOLOTTE, puis TOMY.

LOLOTTE.

Au fait... il a raison... je suis trop bonne...

TOMY.

Goddam!... je étais... beaucoup fort en colère...

LOLOTTE.

Eh bien! monsieur... qu'y a-t-il donc... où croyez-vous être?...

TOMY.

Ce que j'ai, je étais depuis une heure à la porte de votre théâtre... j'ai donné un demi-guinée... à le portier... qui faisait attendre moi, comme un amant gratis...

LOLOTTE.

Le grand malheur quand vous soupireriez un peu!

TOMY.

C'est que, depuis que je con naissais vous, ce était toujours ainsi.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

J'ai, dans ma tendresse indiscrète,
Soupiré près votre portier,

Soupiré près vôtre soubrette,
Soupiré près tout le quartier.
Pour soupirer près d'une belle,
Dieu! quel budget, que de chagrins!
Oui, vous m'avez coûté, cruelle,
Plus de mille soupirs sterlings!

LOLOTTE.

Pauvre garçon!... aussi, dès que j'ai su que c'était vous... j'ai donné l'ordre de vous laisser passer.

TOMY.

Oui, après que vous avez donné audience à quelque rival.

LOLOTTE.

Un rival!... Monsieur, pour qui me prenez-vous?... savez-vous que c'est fort insolent ce que vous dites?... Un rival!... comme si j'étais femme à vous en donner un...

TOMY.

Mais cette grande homme maigre en habit noir?

LOLOTTE.

M. Belleprose n'est pas un rival, c'est un auteur.

TOMY.

Il est toujours ici, et moi j'ai eu toutes les peines du monde à y entrer, et cependant...

LOLOTTE.

Du tout, monsieur, il me fait des rôles, et je lui dois des égards, de la reconnaissance... je suis obligée par état à le bien accueillir; mais c'est inconcevable, il vous convient bien d'être jaloux d'un auteur!

TOMY, vivement.

Vous êtes assez...

LOLOTTE.

Que voulez-vous dire?...

TOMY.

Assez jolie, pour que je sois jaloux de tout le monde et

même de ce vieux gros homme qui a le figure toute rubiconde...

LOLOTTE.

M. Duhocquet!... c'est admirable ; allez-vous aussi m'empêcher de parler à mon directeur?

TOMY.

Oui... et ce petite trompette que vous regardez toujours dans l'orchestre...

LOLOTTE.

Il me fait répéter mes airs d'opéra... et je ne peux pas être malhonnête avec lui...

TOMY.

Eh bien! je trouvai que vous étiez... que vous étiez... trop honnête... Dieu sait où l'on va à force d'honnêteté!...

LOLOTTE.

Ah ! par exemple, voilà un reproche auquel je ne m'attendais pas.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Apprenez que dans ce pays
On doit, quoique cela déplaise,
Traiter tout le monde en amis ;
C'est la politesse française...

TOMY.

Oui, mais qu'ils n'y reviennent point,
Car à tous je serais fort aise
D'allonger un bon coup de poing;
C'était le politesse anglaise.

LOLOTTE.

Oh ! le petit jaloux !... Eh ! bien, monsieur, pour être plus sûr de moi, de ma fidélité, de mon amour, soyez des nôtres ; engagez-vous dans la troupe, vous aurez vos entrées au théâtre.

TOMY.

Comment ! vous voulez me faire jouer le comédie ?...

LOLOTTE.

Je la joue bien moi ! je ne fais que ça.

TOMY.

Oui, mais un Anglais... le neveu de sir Redingott... si mon oncle... il apprenait...

LOLOTTE.

N'importe... c'est une preuve d'amour que je veux que vous me donniez... vous débuterez...

TOMY.

Vous avez fait faire déjà à moi assez de folies, et le argent de mon oncle... que j'ai mangé...

LOLOTTE.

Ah ! vous le prenez sur ce ton ! Eh bien ! monsieur, je le veux, je l'exige...

AIR de Amour et mystère.

C'est trop longtemps lasser ma patience,
Dès aujourd'hui monsieur débutera.

TOMY.

Mais je ne sais rien, je commence...

LOLOTTE.

Au théâtre, on dit toujours ça.
Mainte ingénue ici vient à paraître
Qui n'a pas l'air de s'en douter,
Et qui souvent en sait plus que le maître
Qui croit la faire débuter.

TOMY.

Ah ! my God !

LOLOTTE.

Vous consentez... à la bonne heure!... Voici le directeur, je vais vous faire engager, et dans deux jours, vos débuts...

SCÈNE VIII.

Les mêmes; DUHOCQUET.

LOLOTTE, à Duhocquet.

Mon cher directeur... (Bas à Tomy.) Allons donc, de la hardiesse, de l'assurance... n'oubliez pas que vous êtes artiste... l'on vous prendrait pour un auteur... (A Duhocquet.) J'ai une grâce à vous demander.

DUHOCQUET.

Comment donc... mon cher ange...

LOLOTTE.

Voici un protégé que je vous recommande.

DUHOCQUET, le regardant de mauvaise humeur.

Ah! ce beau monsieur-là...

LOLOTTE.

Oui, c'est un débutant... (A Tomy.) Tenez-vous droit...

DUHOCQUET, à part.

Je ne sais pas... mais tous ceux qu'elle fait débuter... ont toujours des tournures de milord... (Haut.) Monsieur a-t-il déjà paru?

LOLOTTE.

A l'Opéra... mais il avait trop de voix, et il a été repoussé...

DUHOCQUET, à part.

Repoussé des grands théâtres de Paris!... il paraît qu'il a du talent... (Haut.) Allons, allons... rien qu'au physique de monsieur, je vois qu'il ne peut pas me convenir... beaucoup trop bien!...

LOLOTTE.

Eh bien! où est le mal?... Comparez-le au reste de la troupe...

DUHOCQUET.

C'est pour cela... ça jurerait... avant tout, il faut de l'ensemble...

TOMY.

Comment!... qu'est-ce qu'vous dites, vous?...

DUHOCQUET.

Ah! mon Dieu! voilà une prononciation...

LOLOTTE.

Qu'est-ce que ça fait dans la pantomime?... d'ailleurs, n'avons-nous pas les Gascons, les Normands, tous les rôles qui demandent de l'accent?... Ça ira à merveille...

DUHOCQUET.

Ce serait avec plaisir, mais je n'ai point de place disponible; grâce au zèle de nos artistes, ma troupe est toujours au complet...

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Nous avons d'abord Flavigny
Pour les Scapin et les Zopire...
Mademoiselle que voici
Qui tient Madelon et Zaïre...
Enfin notre gros Clérambourg,
Qui dans *Didon* jouait Iarbe,
Fait les tyrans tous les deux jours
Et les Colins les jours de barbe.

LOLOTTE, à Duhocquet et à demi-voix.

Il me semble cependant que, quand je présente un débutant... on devrait y regarder à deux fois... (Bas.) et je trouve fort singulier que l'on me refuse...

DUHOCQUET, bas.

Mais, ma chère Lolotte, je n'engage jamais de jeunes gens... vous savez bien pourquoi...

LOLOTTE.

A merveille... et moi je vous déclare... que je donne ma

démission si vous rejetez un sujet aussi utile pour la compagnie. .

TOMY.

Yes... moi je aurais tout joué et à le minute même...

LOLOTTE.

Il a une mémoire... une facilité...

TOMY.

Yes... une facilité...

LOLOTTE.

Il sait tout le répertoire...

TOMY.

Je savais tout le... comme dites-vous?...

LOLOTTE.

Taisez-vous...

DUHOCQUET.

Eh bien! voyons, je vous promets que la première place vacante...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; BELLEPROSE.

BELLEPROSE.

Oh! mon Dieu!... Quel événement!...

DUHOCQUET.

Est-ce que le public ne vient pas?...

BELLEPROSE.

Au contraire... nous avons une queue qui va jusqu'au marché...

DUHOCQUET.

Est-ce que le sous-préfet aurait fait défendre la pièce?...

BELLEPROSE.

Au contraire... il vient d'envoyer louer une banquette... mais ce que vous ne croiriez jamais... l'un des fils de Noé... vous savez bien les trois...

DUHOCQUET.

Oui, Sem, Cham et Japhet...

BELLEPROSE.

Japhet... c'est celui-là... impossible qu'il se tienne sur ses jambes !..

DUHOCQUET.

Il est indisposé ?...

BELLEPROSE.

Au contraire... il se porte trop bien... C'est la faute du caissier qui s'avise ce matin de lui payer son mois... trente-sept livres dix sols, sans retenue... aussi, à l'heure où je vous parle, il est dans les vignes du Seigneur... au moment de commencer !...

DUHOCQUET.

Et vous croyez qu'il n'y aurait pas moyen ?...

BELLEPROSE.

Je vous le demande ! une scène de déluge jouée par un ivrogne...

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

La scène perd tout son effet,
Comment, diable, voulez-vous faire
Sortir ainsi de la rivière
Quelqu'un qui sort du cabaret !
J'en suis sûr, il irait, le drôle,
En sifflets changeant les bravos,
Jouer, entre deux vins, un rôle
Qu'on doit jouer entre deux eaux.

DUHOCQUET.

Vous savez bien qu'il ne paraît qu'au troisième acte.

BELLEPROSE.

Je ne compromettrai pas ainsi un succès... Qu'on me trouve un autre Japhet... ou l'on ne donnera pas la pièce, c'est un ouvrage qu'il faut jouer à jeun... surtout pour la fin.

DUHOCQUET.

Mais, me voilà à sec !... Ah ! quelle idée... j'ai votre affaire, un jeune premier superbe... (A Tomy.) Vous voyez, monsieur, que je suis fidèle à mes engagements... je vous avais promis la première place vacante...

TOMY.

Qu'est-ce que vous dites ?...

DUHOCQUET.

Avec votre mémoire... votre facilité... vous me l'avez dit... d'ailleurs vous êtes prêt à tout jouer et à l'instant même...

TOMY.

Ce était bon pour le discours.

DUHOCQUET, bas à Lolotte.

Ma chère Lolotte... je n'ai d'espoir qu'en vous...

LOLOTTE.

Il jouera, je vous en réponds...

TOMY.

Comment ! je jouerai....

LOLOTTE.

A l'instant... et pour cela je n'aurai qu'un mot à dire... écoutez-moi. (A Belleprose et à Duhocquet.) Vous voulez bien permettre...

BELLEPROSE.

Comment donc ! vous nous sauvez la vie.

LOLOTTE, bas à Tomy.

Vous allez vous habiller.

TOMY, bas.

Quoi, miss... vous voulez que je paraisse ?...

LOLOTTE, bas.

Vous ne paraîtrez pas... et vous ferez ce que je vous dis. Votre entrée est au troisième acte, et je vous réponds, moi qui m'y connais, que la pièce tombera au second.

TOMY.

Vous croyez?...

BELLEPROSE, de loin.

Vous parlez pour nous, n'est-il pas vrai?

LOLOTTE, haut.

Soyez tranquille... je soigne vos intérêts... monsieur consent...

TOMY.

Mais vous me répondez au moins... c'était à cette seule condition...

LOLOTTE.

Cela va sans dire, demandez plutôt à M. Belleprose qui connaît la pièce...

BELLEPROSE.

Oui, oui... je suis prêt à confirmer ce qu'a dit mademoiselle Lolotte... je vais vous donner vos instructions...

TOMY.

Pour les paroles?...

BELLEPROSE.

Il n'y en a pas... tout se passe en pantomime... Scène première, vous arrivez noyé... ainsi, rien à indiquer... vous vous laissez faire. — Scène deuxième, mademoiselle vous jette de l'eau au visage... pour vous rappeler à la vie... vous vous laissez faire...

LOLOTTE.

Eh! mon Dieu!... soyez tranquille... je me charge de lui expliquer... et de lui donner ses répliques... et vite, à nos toilettes!...

DUHOCQUET.

Voilà le public qui entre, je cours à la porte surveiller la recette, et je reviens m'habiller...

(Tous sortent, excepté Belleprose.)

SCÈNE X.

BELLEPROSE, seul.

Ce cher Duhocquet ! quel zèle ! quelle activité !... quel désintéressement !... et cette petite Lolotte ! avec quel feu elle a défendu mon ouvrage... elle en tient, c'est sûr... mais je conçois cela... Ce n'est pas que je sois plus beau qu'un autre... mais il y a une auréole de gloire qui environne tout cela et empêche de distinguer, voilà ce qui me sauve... d'ailleurs il est si doux de voir à ses pieds l'auteur en vogue... l'auteur triomphant... ce n'est pas mal calculer... elle a voulu se mettre à la mode... et je crois vraiment que j'en ferai la folie... Que diable, je ne vois pas pourquoi les lauriers du Pinde excluraient de mon front les myrtes de Cythère... il y aura de la place pour tout... (Il tire sa montre.) Quatre heures et demie !... l'instant critique approche, j'éprouve déjà une émotion... l'inquiétude paternelle. (Il se promène à grands pas.) Je puis bien dire comme ces vers du... *Misanthrope :*

Ma pièce auparavant me semblait des meilleures !
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur... des bêtises !...

(Il s'arrête.) Allons, Belleprose, mon ami, qu'est-ce que c'est donc ? Que diable ! ta pièce est excellente... on te connaît... et tu vas jeter ton siècle dans la stupéfaction.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Bientôt mon fertile génie
Lancera drames, prose et vers ;

Mes frères de l'Académie
Me recevront à bras ouverts !
Cette place, je le suppose,
A mes talents conviendrait bien,
A l'Institut, oui, je serais fort bien.
On entre là sans avoir fait grand'chose,
On vous reçoit, et l'on n'y fait plus rien !

SCÈNE XI.

BELLEPROSE, DUHOCQUET.

DUHOCQUET, habillé en patriarche des premiers temps, robe de couleur foncée, sandales ; il tient sa barbe à la main. — A la cantonade.)

C'est affreux, c'est abominable... ne laissez plus entrer les billets donnés.

BELLEPROSE.

Qu'y a-t-il donc?...

DUHOCQUET.

Tu es un joli garçon... tu as donc distribué des billets à toute la ville ?... La salle est pleine... comble... et il n'y a pas cinquante francs de recette...

BELLEPROSE.

Ce n'est pas un mal... il faut presque qu'une première représentation se passe en famille... entre amis... on regagne cela le lendemain...

DUHOCQUET.

Et mes créanciers qui comptent là-dessus...

BELLEPROSE.

Et les miens donc!... je suis sûr que M. Redingott, mon brave tailleur, est là à son poste, prêt à en découdre...

DUHOCQUET.

Ah ! mon garçon, si nous pouvions réussir... je t'avoue que je compte sur l'ouvrage.

BELLEPROSE.

Parbleu !... et moi donc... je l'aurais fait jouer à Paris, s'il y avait eu un troisième Théâtre-Français... mais je ne tiens pas à aller si haut... La gloire est de tous les pays... même à Caudebec !... Que faut-il au véritable homme de lettres, à l'homme modeste et philosophe ?... des succès... de l'indépendance, des articles de journaux, des pensions... avec cela il méprise tout le reste... voilà comme je pense, moi... tant pis pour ceux qui ont de l'ambition...

DUHOCQUET.

Ah çà ! l'heure s'avance... et je ne vois personne. (Appelant.) L'Éveillé !... L'Éveillé !... il me semble que tout notre monde doit être habillé. (A Belleprose.) Mon ami, attache-moi ma barbe... un peu plus haut.

BELLEPROSE.

Avec ce costume-là, je réponds de l'effet du rôle...

DUHOCQUET.

Je n'ai rien négligé pour attraper ce que tu appelles la couleur locale.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois. (*Florian.*)

De mon costume vois l'effet,
Vois ma tournure et ma démarche,
Vois mon turban de Mahomet
Et ma robe de patriarche ;
Pour paraître encor plus touchant,
Pour prendre une mine plus douce,
J'ai mis la perruque d'Adam
Et la barbe de Barberousse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LOLOTTE, TOMY, avec un pantalon et une veste de toile cirée blanche; puis LE MAITRE DES BALLETS et CONTREPOIDS.

BELLEPROSE.

Bon... voilà déjà notre jeune première et notre débutant...

DUHOCQUET, à part.

Oui, toujours ensemble...

BELLEPROSE, l'examinant.

C'est ça, costume de rigueur quand on sort de l'eau... ça joue bien... c'est admirable...

TOMY, bas à Lolotte.

Ah çà! mademoiselle Lolotte, n'allez pas tromper moi... vous répondez à moi que le pièce tombera dans le deuxième acte... sans cela je en allais moi...

BELLEPROSE.

Bien, jeune homme... bien, je vois à votre air... morfondu, que vous êtes déjà dans l'esprit du personnage...

DUHOCQUET.

Oui... c'est un amoureux transi...

LOLOTTE.

Transi... pas plus que vous...

TOMY, d'un air menaçant.

Oui, monsieur... transi... qu'est-ce que c'est ça, transi?... Apprenez que je ne suis pas transi et que je montrerai à vous... goddam!...

BELLEPROSE.

Eh! non... vous n'êtes transis ni l'un ni l'autre... ils allaient s'échauffer sur ce mot-là... (A Duhocquet.) Sonnez dans les corridors pour avertir ces messieurs et ces dames. (A un

danseur.) Monsieur le maître des ballets... vous avez songé à nos accessoires, pour notre premier acte? le commencement du déluge... notre ballet des parapluies...

LE MAITRE DES BALLETS.

Oui, monsieur...

BELLEPROSE.

C'est bien. (A Duhocquet.) Ah çà, du calme !

DUHOCQUET, regardant Tomy de travers.

Oui, oui... je suis d'une colère...

BELLEPROSE, à Lolotte.

Vous, un air d'innocence et de candeur!... la douceur du premier âge...

LOLOTTE, brusquement.

Ah ! laissez-moi, monsieur...

BELLEPROSE.

C'est ça... (A Duhocquet.) Et nos figurants sont-ils prêts?... (A Tomy.) Vous êtes averti qu'au dernier acte... ils doivent vous tomber sur le corps... et vous savez ce que vous avez à faire...

TOMY.

Comment!... me tomber sur le corps?...

BELLEPROSE.

Eh ! oui... dans le tableau de la fin. Le ballet des nations... tous les enfants et petits-enfants descendus de Noé... Français, Anglais, Italiens... tout ça se bat en famille et comme les meilleurs amis du monde... et c'est vous qui, en votre qualité de grand-oncle, voulez mettre le holà... et qui recevez tout...

TOMY, fermant les poings.

Eh bien ! ils n'ont qu'à venir... je les arrangerai...

CONTREPOIDS, accourant.

Voilà tout le monde...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; ACTEURS et ACTRICES, habillés ridiculement; GARÇONS DE THÉATRE, qui vont et qui viennent.

CHŒUR.

AIR de Madame Scarron.

Mes amis, (*Bis.*) l'heure nous appelle,
Le public attend
Pour applaudir notre talent.
A l'auteur (*Bis.*) prouvons notre zèle :
Grâce à ses billets,
Nous sommes sûrs de nos succès.

BELLEPROSE.

Allons, mes bons enfants, à notre affaire ! et surtout n'allons pas nous ahurir...

CONTREPOIDS, criant sur le théâtre.

Place au théâtre, place au théâtre...

DUHOCQUET, à Contrepoids.

Frappez !... Dans les coulisses, messieurs... Le souffleur est-il à son trou ?

CONTREPOIDS.

Oui, monsieur.

DUHOCQUET, aux actrices qui causent.

Allons donc, mesdames, vous causerez demain.

(On entend frapper les trois coups.)

BELLEPROSE, tressaillant.

Ah ! ça fait venir la chair de poule.

LOLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! je ne sais plus quelle est ma réplique pour entrer.

BELLEPROSE.

C'est un roulement de timbale... Je vous la soufflerai.

CONTREPOIDS, criant.

La toile va lever. (Tous les acteurs se précipitent sur le théâtre.) Là! ils ne seront jamais en attitude pour le tableau!

DUHOCQUET, tout troublé.

Eh bien! moi qui ai oublié mon rouge!

BELLEPROSE, prenant un pot sur une table.

Attends, en voici...

DUHOCQUET, tendant la joue.

Dépêche-toi.

BELLEPROSE, lui mettant du rouge.

C'est ça, une petite nuance sur le front et le bout du nez...

DUHOCQUET.

Qu'est-ce que tu fais donc? j'aurai l'air d'un buveur.

BELLEPROSE, continuant.

C'est ce qu'il faut... du rouge partout, c'est la couleur locale, mon ami; la couleur locale, je ne sors pas de là... moi.

CONTREPOIDS, criant.

Au rideau!

BELLEPROSE, poussant Duhocquet.

A toi!

DUHOCQUET, se sauvant.

Un moment! ma tabatière... et la clef de ma loge...

(Il sort.)

CONTREPOIDS, criant.

L'Éclair, au rideau!... enlevez!...

SCÈNE XIV.

BELLEPROSE, CONTREPOIDS.

BELLEPROSE.

Enfin, me voilà lancé !... (On entend des applaudissements derrière le théâtre.) Diable ! ça commence bien... dès la première scène.

CONTREPOIDS, qui est prêt à entrer dans la coulisse.

Laissez donc ! c'est la décoration qu'on applaudit.

BELLEPROSE.

Eh bien ! c'est la même chose; est-ce que la décoration n'est pas dans ma pièce, et ma pièce dans la décoration?

AIR du vaudeville de *Fanchon*.

Aujourd'hui, c'est l'usage,
Il faut dans un ouvrage
Des rochers, des palais.

CONTREPOIDS, un sifflet de machiniste à la main.

Par là l'auteur évite
De mettre son esprit en frais,
Et je fais son mérite
A grands coups de sifflets.

(Il crie.)

Attention, vous autres !

(Il siffle.)

BELLEPROSE, effrayé.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CONTREPOIDS.

Ne vous effrayez pas... c'est notre changement à vue.

BELLEPROSE.

Imbécile ! on prévient au moins.

CONTREPOIDS.

Vous n'entrez pas sur le théâtre?

BELLEPROSE.

Non, je suis mieux ici.

CONTREPOIDS.

A votre aise... Ah! mon Dieu... les maladroits... voilà le rideau du fond accroché!... le brouillard qui ne peut pas tomber... (Il crie.) Enlevez, enlevez donc... ils sont sourds...

(Il entre sur le théâtre.)

SCÈNE XV.

BELLEPROSE, seul; il regarde avec sa lunette du côté des coulisses.

Tout va bien... Quelle chambrée!... Si j'osais me glisser un moment dans la salle pour jouir du coup d'œil... Eh bien! ça se ralentit... (Il applaudit.) Allons donc, allons donc, messieurs, que diable! cette tirade a du nerf. (On applaudit derrière le théâtre.) Là, je voyais bien qu'ils n'avaient besoin que d'être entraînés.

SCÈNE XVI.

BELLEPROSE, DUHOCQUET.

BELLEPROSE.

Eh bien?...

DUHOCQUET.

Ah! mon ami, tu me vois ravi, transporté; les premières scènes sont enlevées, et ta pièce ira aux nues.

BELLEPROSE.

Plus bas, plus bas... vous voyez bien qu'on est en scène.

DUHOCQUET.

Quel feu ! quel style ! tu deviendras le soutien de la scène française.

AIR des Trembleurs.

Ta muse noble et sévère
A tout le monde doit plaire.
Pour tracer un caractère
Tes pinceaux sont toujours vrais.
Tu passeras Théocrite,
Virgile, Plaute, Thersite...

BELLEPROSE.

Mon Dieu ! qu'on a de mérite
Lorsque l'on a du succès !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; CONTREPOIDS.

CONTREPOIDS, *accourant.*

Monsieur, monsieur, venez vite, on commence à murmurer.

DUHOCQUET.

Hein?...

CONTREPOIDS.

L'entrée des animaux a fait rire.

BELLEPROSE.

Ce n'est rien... ce n'est rien... le tonnerre va réchauffer cela.

DUHOCQUET.

J'y vais, j'y vais... faites jouer le tonnerre pour qu'ils prennent patience.

(Il rentre dans les coulisses.)

SCÈNE XVIII.

BELLEPROSE, CONTREPOIDS, *qui va et vient.*

BELLEPROSE.

Ce serait bien le diable maintenant... Je donnerais trente sous pour être à la fin... N'entends-je pas des cris?... et même... (*Il écoute.*) Non... c'est l'idée... J'ai là dans les oreilles un sifflement qui ne me quitte pas... je ne puis plus rester en place... je sèche... je dépéris... je suis sûr qu'à chaque minute je maigris d'une demi-livre... Dieu... Dieu... quel métier!... (*On applaudit.*) Ah! quel bien ça fait!... il me semble que j'entends des bravos assez nourris...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; TOMY.

TOMY, *accourant.*

Ah! mon Dieu... mon Dieu!... qu'est-ce que ça va devenir...

BELLEPROSE, *vivement.*

Quoi!... y a-t-il quelque malheur?...

TOMY.

Eh! oui... tout est perdu...

BELLEPROSE.

Le second acte a été sifflé?...

TOMY.

Eh! non, il est enlevé...

BELLEPROSE.

Ah! je triomphe...

TOMY, parcourant le théâtre.

Et mamzelle Lolotte... qui répondait que ça tomberait... Mamzelle Lolotte... mamzelle Lolotte... où est-elle donc ?...

BELLEPROSE.

Allons... mon garçon... c'est à vous... Vous voyez que cela commence bien... soutenez-moi ça...

TOMY, à part.

Ah ! bien oui... arrivera ce qui pourra, je vais décamper, moi... (Haut.) Dites-moi donc où est la porte du théâtre... car dans ces maudites coulisses, on ne se reconnaît plus...

BELLEPROSE.

J'entends bien... vous voulez descendre dans le fond pour votre entrée... je vais vous indiquer...

(Le menant du côté du théâtre.)

TOMY.

Ah ! quel service vous me rendez !...

BELLEPROSE.

N'oubliez pas qu'on vous retire de la rivière... que vous êtes sans connaissance... vous allez trouver en bas les quatre garçons de théâtre qui vont vous saisir et vous enlever... vous n'avez qu'à vous laisser faire... attendez... Contrepoids, y êtes-vous ?... (Criant à Tomy.) Le troisième acte commence... allez... (Criant.) Enlevez Japhet...

(La trappe sur laquelle est Tomy s'abîme et il disparaît en criant :)

TOMY.

Ça n'est pas ça... laissez-moi, je ne veux pas...

SCÈNE XX.

BELLEPROSE, seul.

Mais tais-toi donc... mais tais-toi donc ! c'est un rôle muet... que diable !... Ces débutants, ça se déconcerte d'un

rien... c'est bon... c'est bon... (Regardant dans la coulisse.) Voilà qu'il entre en scène par le second dessous... Aïe... quel mal ils ont à le retirer... ça n'est pas cela... ça n'est pas cela... que diable !... il se débat... cet imbécile-là... quand je lui avais recommandé... le traître... le butor !... il va me faire manquer mon effet... aussi... quelle imprudence... de confier à des mains inexpérimentées... Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc à applaudir...

SCÈNE XXI.

BELLEPROSE, DUHOCQUET.

DUHOCQUET, entrant en se frottant les mains.

Eh bien !... avez-vous vu l'entrée du débutant ?...

BELLEPROSE.

Eh ! oui, de par tous les diables !...

DUHOCQUET.

Corbleu !... c'est un fier talent !... et pour ma part, je ne me serais jamais douté... Tenez... les entendez-vous ?...

BELLEPROSE.

Comment ! il serait possible !

DUHOCQUET.

Il a joué de verve... mon cher, d'inspiration... le moment où il paraît sur la surface de l'eau... le moment où on le retire... on voit un malheureux... qui lutte... qui se débat contre la mort...

BELLEPROSE.

C'est drôle... j'avais senti le rôle autrement...

DUHOCQUET.

Vous n'y étiez pas... c'est lui qui l'a bien pris... et après son agonie... le moment où Lolotte s'approche de lui...

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Il est tombé dans un calme insensible,
Dans un sommeil des plus profonds,
Qu'on peut nommer, s'il est possible,
Le chef-d'œuvre des pâmoisons.
Pour un débutant, quelle étude !
Se trouver mal à volonté... grands dieux !
C'est admirable, et, malgré l'habitude,
Nos dames ne feraient pas mieux.

Je m'y connais, et quand on dit que ce jeune homme-là n'a débuté qu'à l'Opéra... je parie qu'il a joué à la Porte-Saint-Martin, ou quelque part comme cela... c'est impossible autrement.

BELLEPROSE, faisant jabot.

De sorte que le succès... vous paraît...

DUHOCQUET.

Incontestable, mon cher... incontestable à présent... nous n'avons plus qu'un acte... ainsi, jugez !... Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?... C'est le ballet des nations qui commence, et je cours à ma réplique.

SCÈNE XXII.

BELLEPROSE, REDINGOTT.

REDINGOTT.

Morbleu ! j'entrerai... et malgré vous tous !... J'en ai déjà assommé un, et je boxe le premier qui ose m'arrêter.

BELLEPROSE.

Ah ! c'est vous, mon cher Redingott ? (A part.) Déjà les félicitations qui m'arrivent... (Haut.) Eh bien ! vous êtes content ?...

REDINGOTT.

Je suis furieux... mais je vais lui parler... ah !

BELLEPROSE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?...

REDINGOTT.

Ce que j'ai, morbleu!... je l'ai vu... vu de mes propres yeux... il avait beau cacher sa tête dans ses mains... c'est bien lui... votre Japhet...

BELLEPROSE.

Le fils de Noé...

REDINGOTT.

C'est mon neveu.

AIR : Sortez à l'instant, sortez. (*Le Château de mon oncle.*)

C'est mon neveu, c'est bien lui,
Il compromet aujourd'hui
Et l'honneur et le nom
D'un citoyen d'Albion.
Je veux lui faire en deux points
Un sermon à coups de poings,
Et je vais de ce pas
Le boxer...

BELLEPROSE.

Vous n'irez pas.
Ah! grands dieux, quel homme!

REDINGOTT.

Faut que je l'assomme.

BELLEPROSE.

Par égards
Pour les arts,
Attendez demain
Matin.

REDINGOTT.

Non, aujourd'hui même!

BELLEPROSE.

O fureur extrême!
Et ma pièce? brutal!

REDINGOTT.

Ah ! goddam! ça m'est égal.

BELLEPROSE.

Gendarmes et figurants,
A moi venez, mes enfants !
Sauvez-nous,
Sauvez-nous !
Grands dieux, en scène ils sont tous !

Ensemble.

BELLEPROSE.

Non, morbleu ! vous n'irez pas,
Car je m'attache à vos pas.
Il s'en va mettre, hélas !
L'auteur et la pièce à bas.

REDINGOTT.

Vous ne m'arrêterez pas,
Et je m'en vais de ce pas,
Mettre d'un tour de bras
L'auteur et la pièce à bas.

(Il jette par terre Belleprose et entre sur le théâtre.)

SCÈNE XXIII.

BELLEPROSE, par terre.

Là ! .. à quoi tient un succès ?... un coup de poing me met à bas... et la pièce aussi... impossible de me relever !... (Il se cache la figure dans les mains.) Dieux !... un ouvrage qui allait si bien... maudit tailleur !... Quel tapage... s'en donnent-ils... oh ! les Vandales... je suis ruiné... assassiné... où me cacher ?... Ma foi, il n'y a pas à balancer... je cours prendre la diligence et porter mon déluge dans le département voisin...

SCÈNE XXIV.

BELLEPROSE, DUHOCQUET, Figurants.

DUHOCQUET et les FIGURANTS.

Succès... succès complet !...

BELLEPROSE, s'arrêtant.

Qu'est-ce que vous dites ?...

DUHOCQUET.

Succès pyramidal ! ton déluge a été enlevé.

BELLEPROSE, se laissant aller sur un fauteuil.

Ah !... (Prenant un air modeste.) C'est une bluette assez agréable... une autre fois je ferai mieux... Mais dis-moi donc par quel prodige ?...

DUHOCQUET.

Ma foi... mon cher, ça allait mal... on commençait à murmurer et je croyais la pièce flambée... lorsqu'au moment du combat général... tu sais bien, dans le ballet des nations... ce nouveau figurant que personne n'attendait et que tu avais sans doute ménagé pour les grands coups... est tombé comme une bombe au milieu de la scène et s'est précipité sur Japhet... à coups de poing... c'était superbe !...

BELLEPROSE.

En vérité ?...

DUHOCQUET.

Le compère Japhet a d'abord paru étourdi... vous ne l'aviez pas prévenu des effets du dernier acte... mais il a improvisé quelques coups de poing... avec une âme... une énergie... enfin en comédien consommé... Ça a enlevé tous les suffrages... enfin Japhet, qui était de là... vois-tu, a lancé un coup dans l'œil de l'autre...

BELLEPROSE.

Dans l'œil?...

DUHOCQUET.

Oui... mais voilà le plus beau, mon ami ; par exemple, je ne sais pas comment ils produisent ces effets-là... mais tout de suite... l'œil s'est enflé... il est devenu noir...

BELLEPROSE.

Ce que nous appelons communément un œil poché!

DUHOCQUET.

Mais c'était nature... nature à s'y tromper... alors, si tu avais entendu les bravos dans la salle... les trépignements... les cris de: Bis... bis!... J'ai fait baisser le rideau sur ce tableau pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme... Eh! tiens, voilà tes deux débutants... ma foi, tu peux les remercier, car ils ont sauvé ta pièce...

SCÈNE XXV.

LES MÊMES; REDINGOTT, que l'on soutient; ses habits sont déchirés et il a un œil tout noir; TOMY, LOLOTTE, CONTREPOIDS, ACTEURS, etc.

(Tout le monde entoure Redingott.)

CHŒUR.

Gloire au nouveau débutant!
Quel beau talent!

BELLEPROSE.

Ah! mon cher Redingott!...

DUHOCQUET.

Ah! monsieur!...

LOLOTTE.

Quel jeu!...

DUHOCQUET.

Quelle force !... quelle vérité...

REDINGOTT.

Laissez-moi donc tranquille...

BELLEPROSE.

Mon cher Redingott... je ne serai pas indiscret... mais après un succès comme celui-là... vous ne pouvez pas me refuser... la seconde représentation ; mon ami, je ne vous demande que pour la seconde... la scène de l'œil poché...

REDINGOTT.

Comment, morbleu !...

BELLEPROSE.

On la demandera, j'en suis sûr... ainsi...

REDINGOTT.

Allez-vous-en au diable... est-ce que vous croyez que je m'amuse à jouer la comédie ?...

DUHOCQUET.

Comment ! ce n'était pas...

REDINGOTT.

Eh ! non, de par saint Georges !... je voulais punir ce drôle-là...

TOMY.

Mon cher oncle... je étais au désespoir des coups de poing...

REDINGOTT.

Il ne s'agit pas de cela, Tomy, j'y suis fait... mais votre conduite, monsieur ! un artiste anglais qui se ravale au point ..

TOMY.

Ah ! mon oncle, le amour seul a pu me faire consentir...

REDINGOTT.

Vous allez avoir la bonté de me suivre à l'instant... nous partons cette nuit même pour Londres...

BELLEPROSE.

Non pas... non pas... diable, je m'y oppose... je ne laisse pas partir comme ça mon Japhet... je ne trouverai pas d'acteur en état de le doubler...

LOLOTTE.

Tomy, vous m'abandonneriez ?...

TOMY.

Je étais prêt à vous suivre, mon cher oncle, mais à condition que vous permettiez à moi d'emmener cette jolie miss... dont je voulais faire ma femme...

DUHOCQUET.

Est-il possible !

BELLEPROSE.

En voici bien d'une autre !... il va emmener toute la troupe... voilà ma pièce démontée.

REDINGOTT.

C'est bien fait, corbleu !... c'est vous qui êtes cause de tout ce scandale !... Tomy, je n'aurais pas souffert que tu eusses une maîtresse au théâtre, parce que les mœurs... la dignité britannique... mais ta femme, c'est différent... nos milords n'en font jamais d'autres... et je suis très-flatté de te voir suivre leur exemple... Nous partirons tous les trois !

BELLEPROSE, à Lolotte.

Ah ! petite ingrate... vous ne nous disiez pas que Japhet vous tenait au cœur. (A voix basse.) Je ne me fâche pas, parce qu'un établissement... un voyage à Londres... vous nous reviendrez, charmante espiègle... vous nous reviendrez... il nous en est bien revenu d'autres.

DUHOCQUET.

Oui ! et moi, me voilà ruiné... comment redonner la pièce ?...

BELLEPROSE.

Allons donc, allons donc !... du zèle, des expédients !

AIR d'une Anglaise.

Ne craignez rien, nous n'aurons point de relâche ;
Pour les doubler j'ai ce qu'il faut sous la main :
Le machiniste, en retranchant sa moustache,
Peut nous offrir un visage féminin ;
Notre souffleur de mes vers connaît la coupe,
Ne peut-il pas faire Japhet demain soir ?
Il sait fort bien, depuis qu'il souffle la troupe,
Qu'on peut jouer des rôles sans les savoir.
N'avons-nous pas devant la foule charmée
Joué *Brutus*
A trois acteurs, pas plus :
Deux figurants, pour le peuple et l'armée ;
Un mannequin,
Pour le sénat romain :
(Montrant Redingott.)
Quant au voisin,
Dont j'estime la science,
Ne peut-on point
Remplacer son coup de poing,
Si le public, pour nous rempli d'indulgence,
Veut bien demain
Nous donner un coup de main ?
Et vous, messieurs, qui sur la fin du spectacle
Gagnez à pied votre modeste manoir,
Soutenez-nous, car jugez quelle débâcle,
Si le déluge allait tomber ce soir !



L'HOMME NOIR

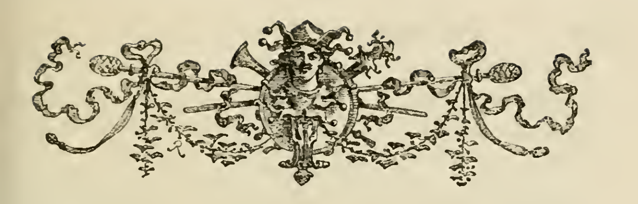
ÉNIGME EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre du Vaudeville. — 18 Novembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS
L'HOMME NOIR.	MM. GUILLEMIN.
DUFOUR, marchand fourreur	ÉDOUARD.
LADOUCEUR, confiseur.	PHILIPPE.
ERNEST DE PLAINVILLE. . . .	ISAMBERT.
FLORIGNY, jeune premier	FONTENAY.
MALAGA, maître du café	GUÉNÉE.
UN COMMISSIONNAIRE.	JUSTIN.
UN HOMME en redingote brune . . .	RENÉ.
UN VALET en livrée	LANGLOIS.
DERVAL	ARMAND.
TROTEFORT huissier.	FICHET.
UN GARÇON, personnage muet . . .	—
UN GENDARME	—
PAMELA, actrice.	Mme PAULINE GEOFFROY.

Dans un café, à Paris.



L'HOMME NOIR

L'intérieur d'un café. — Un poêle, un comptoir et plusieurs habitués à des tables différentes.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFOUR et LADOUCEUR, causant ensemble, en buvant une bouteille de bière; MALAGA, servant tout le monde. Dufour en habit et culotte noirs, gilet blanc et chapeau gris.

LADOUCEUR.

Garçon !... Eh bien! garçon, pensez donc à nous ! voilà une demi-heure que nous demandons un journal...

MALAGA.

Voilà... messieurs...

LADOUCEUR.

C'est que j'ai entendu dire qu'il y avait une pièce nouvelle... au théâtre, ici près... (Lisant.) Eh bien ! il me donne les *Petites Affiches*... un journal dont je ne peux pas souffrir la couleur...

DUFOUR.

Qu'importe ?... Comme je vous le disais, mon voisin,

pourquoi changer ainsi d'idée et rompre ce mariage?... car enfin, nos enfants s'aimaient...

LADOUCEUR.

Oui ; mais votre fils n'est pas un gendre convenable pour un marchand confiseur qui s'établit et qui a besoin de capitaux.

DUFOUR.

Eh bien ! mon cher Ladouceur... c'est ce qui vous trompe.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

Mon fils n'a rien; pourtant je croi
Qu'il peut vous être utile.

LADOUCEUR.

En quoi ?
Est-ce en contant fleurette aux femmes?

DUFOUR.

C'est bien ! il saura vendre aux dames.

LADOUCEUR.

En griffonnant de doux billets?

DUFOUR.

Sans doute... on en fait des cornets.

LADOUCEUR.

Et puis des vers... et des fadeurs exquises.

DUFOUR.

Ils serviront pour faire des devises,
Ils pourront servir pour vos devises.

Et puis d'ailleurs, en vendant mon fonds de boutique, je ferai quelque argent.

LADOUCEUR.

De l'argent... de l'argent... A Paris, voyez-vous, ce n'est pas avec de l'argent qu'on a de la fortune... c'est avec la vogue... Mais, vous et votre fils, vous n'avez point de connaissances, point de crédit...

DUFOUR.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur... D'abord, je pense, comme vous, qu'on n'obtient rien que par les recommandations et les protections... J'ai passé ma vie à courir après, aussi j'ai réussi!... J'ai, dans ce moment, un protecteur, et un protecteur très-puissant, avec qui j'ai fait connaissance hier, en prenant un petit verre. (Appelant Malaga.) Dites-moi, mon ami, vous connaissez ce monsieur avec qui j'ai parlé hier près du poêle, pendant une demi-heure?

MALAGA.

Ah! ce monsieur en noir?... Ma foi, non... Il ne vient dans mon café que depuis deux jours... et voilà au moins une vingtaine de personnes qui le demandent. (D'un air curieux.) Mais vous, qui avez causé avec lui... vous savez qui il est... d'où il vient... et ce qu'il fait...

DUFOUR.

Pas précisément... Ce n'est pas qu'à sa conversation... je n'aie reconnu aisément un homme qui... à moins que ce ne soit un... ou peut-être encore... parce qu'on ne peut pas dire précisément... Mais, en tout cas, c'est un homme fort extraordinaire...

LADOUCEUR.

Ah! c'est un homme...

DUFOUR.

Fort extraordinaire, fort extraordinaire... Ce n'est pas parce qu'il m'honore de sa protection... parce que, entre gens de mérite... on sait s'apprécier... Mais il sait tout... il connaît tout... Je ne sais même point s'il n'est pas un peu sorcier... Enfin hier, je lui parlais, comme à tout le monde, de mon commerce de fourreur qui ne va pas, et de mes affaires qui vont mal... Je citais, parmi mes débiteurs, M. le comte de Saint-Edme, un grand seigneur à qui j'avais vendu sur parole une fourrure de martre superbe. « Ah! « ah! M. de Saint-Edme, » me dit notre homme... notre monsieur noir... « je vous conseille de vous faire payer

« aujourd'hui... car il mourra demain... » Moi, qui n'aime pas à me presser... j'arrive tout bonnement, ce matin, à l'hôtel de M. le comte...

MALAGA.

Eh bien?...

DUFOUR.

Eh bien! mon ami... voilà qui est admirable! ma créance était perdue...

MALAGA.

Comment, il était...

DUFOUR.

Comme vous dites... L'Homme Noir ne l'a pas manqué...

MALAGA.

Il faut donc que ce soit un homme bien terrible... Car nous avions hier deux élégants, deux jeunes gens du bon ton... qui criaient tout haut au milieu du café...

AIR : Votre pavillon m'enchante. (*Monsieur Guillaume.*)

Ils parlaient de bals, de fêtes,
Ils parlaient de leurs chevaux;
Ils parlaient de leurs conquêtes
Et de leurs exploits nouveaux,
Blond', brune et cætera;
Et leurs langues indiscrètes
Compromettaient jusqu'à
Des dames de l'Opéra.

Lorsqu'un d'eux se retourne... et dit à son camarade : « Ah! mon Dieu... vois-tu ce monsieur qui nous écoute? — « Qui donc? — Là... l'Homme Noir. » Crac!... l'un a pris sa cravache, l'autre son chapeau, et tous deux sont disparus...

DUFOUR.

C'est vrai, j'y étais...

DEUX ou TROIS HABITUÉS, s'approchant.

Ah! vous y étiez...

DUFOUR.

Oui, j'y étais, et c'est drôle; car j'ai causé avec lui, sans qu'il m'en arrivât rien !... Au contraire, même... vous saurez que, me retirant du commerce... et ayant de la famille... car j'ai deux garçons, dont l'un ne fait rien... et l'autre est amoureux... ce qui revient positivement au même... je sollicitais pour le moins employé... pour l'amoureux, une place à la caisse de Poissy.

LADOUCEUR.

Vous l'avez obtenue ?...

DUFOUR.

Bah! depuis six mois... je n'ai pas seulement pu rencontrer le chef du bureau, ni avoir ma première audience... Je m'en plaignais hier... lorsque l'Homme Noir m'a dit : « Pré-
« sentez-vous demain à deux heures moins un quart, rue
« du Gros-Chenet, n° 25 ; montrez ce papier... » qu'il m'a griffonné sur le poêle... « et je vous réponds que vous aurez
« audience. » Ça n'a pas manqué, et j'ai été reçu !... par le garçon de bureau, il est vrai!... Mais j'ai été reçu... il fallait voir comme!... En une minute, j'ai été plus avancé que je ne l'aurais été en six mois... J'ai appris qu'il n'y avait pas une seule place vacante... et que je perdrais mon temps...

MALAGA.

Au fait... c'est toujours ça...

DUFOUR.

Je crois bien... Aussi, depuis qu'on m'a refusé, j'ai beaucoup d'espoir... et j'attends ici mon protecteur pour le remercier, et tâcher d'obtenir la continuation des mêmes faveurs...

LADOUCEUR.

Parbleu!... si vous n'avez pas d'autre appui...

DUFOUR.

Oh! c'est que vous ne connaissez pas quel homme ce peut être...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; ERNEST.

ERNEST, entrant en colère et parlant à la cantonade.

Eh bien ! messieurs... peu m'importe... J'aime mieux qu'on ne joue pas la pièce... Non... je n'y changerai rien... et je rétablirai même... tout ce que j'ai eu la faiblesse de retrancher... Garçon, une plume et de l'encre...

(Il se met à écrire à une table.)

DUFOUR, à Ladouceur qui salue.

Quel est donc ce monsieur qui est si fort en colère?...

LADOUCEUR.

Comment, vous ne le connaissez pas?... C'est M. Ernest de Plainville... le fils d'un de vos administrateurs...

DUFOUR.

Comment, de mes administrateurs ?

LADOUCEUR.

Eh! oui... le fils d'un administrateur de la caisse de Poissy...

DUFOUR, saluant aussi Ernest qui ne le voit pas.

Diable ! c'est différent...

LADOUCEUR.

Vous sentez bien que cette recommandation-là en vaudrait bien une autre... C'est un jeune homme très comme il faut, qui, au jour de l'an, achète toujours au magasin... pour vingt-cinq louis de marrons glacés... Il a de la fortune ; mais il voudrait se faire un nom.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Il est auteur, et pour mieux se produire,
Il sollicite une place, je croi.

DUFOUR.

C'est étonnant! comment, pour bien écrire,
A-t-on besoin d'occuper un emploi?

LADOUCEUR.

C'est de nos jours une mode établie;
C'est de rigueur, puisqu'à présent, hélas !
Les grands seigneurs sont de l'Académie,
Et que souvent les auteurs n'en sont pas.

J'ai même entendu dire que M. Ernest allait incessamment donner une pièce nouvelle...

DUFOUR.

C'est peut-être celle de ce soir... Si vous lui demandiez des billets? C'est d'autant plus essentiel, qu'on dit qu'ils viennent d'augmenter le prix des places, et qu'ils prennent...

LADOUCEUR.

Oui, mais ça n'a pas pu prendre.

DUFOUR.

C'est toujours un moyen de nous faire faire connaissance... Et puis un billet d'auteur, c'est honorable... et ça ne coûte rien...

LADOUCEUR.

Au fait, vous avez raison... (S'approchant d'Ernest.) J'ai l'honneur de saluer monsieur Ernest...

ERNEST.

Ah! c'est vous, mon cher Ladouceur?... Je vous baise les mains...

LADOUCEUR.

Non pas... C'est moi qui viens vous offrir le secours des miennes, et si vous avez quelques places de trop...

ERNEST.

Pas du tout, on ne donne pas la pièce... Prenez-vous-en à mes acteurs, à mademoiselle Paméla, surtout à mon jeune premier.

AIR du vaudeville de L'Homme vert.

Ah! c'est un talent infaillible
Et qu'on ne saurait trop louer;
Par malheur, il est impossible
Que jamais il puisse jouer :
Sablant le punch et le champagne,
A Paris il est alité,
Et se refait à sa campagne
Quand il est en bonne santé.

LADOUCEUR.

Bah!... vous allez arranger cela à la répétition...

ERNEST.

Non, certes, je n'irai pas... je le jure bien!... Je ne peux pas y aller, d'ailleurs... car elle est indiquée à midi, et je dois avoir à cette heure-là une audience du ministre... Je l'ai sollicitée, du moins... Mais qui sait si je l'obtiendrai? car aujourd'hui rien ne me réussit...

DUFOUR, bas à Ladouceur.

Dites donc!... offrez-lui ma protection... à charge de revanche!...

LADOUCEUR.

Comment, votre protection!...

DUFOUR.

C'est-à-dire celle de mon homme...

LADOUCEUR.

Allons, vous vous moquez de moi... J'ai bien autre chose en tête, et je cours à mes affaires... Vous m'avez peut-être fait manquer une fourniture... Votre serviteur, monsieur Ernest... Jusqu'au revoir, mon voisin...

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté Ladouceur.

DUFOUR.

Ah ! il me refuse sa médiation... Allons, il paraît qu'il faut faire moi-même mes offres de service... (A Ernest qu'il salue.) Monsieur, si je pouvais vous être utile...

ERNEST, le regardant avec étonnement.

Comment, monsieur ! auriez-vous du crédit au ministère ?...

DUFOUR.

Pas tout à fait par moi-même. J'ai un ami intime... dont je ne vous dirai pas bien précisément le nom et la profession... mais c'est un gaillard bien fort sur les audiences... et si un mot de recommandation de ma part... pouvait vous être agréable...

ERNEST.

En vérité, monsieur, vous êtes d'une obligeance... Mais comment se fait-il que vous ne connaissiez pas la personne à laquelle vous me recommandez ?

DUFOUR.

Ça ne fait rien...

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Oui, dans chaque connaissance
Je n'ai vu qu'indifférence,
Et jamais aucun ami
Ne m'a poussé ni servi.
Si j'eus quelques chances bonnes,
Si de moi l'on a fait cas,
C'était toujours des personnes
Qui ne me connaissaient pas.

Tenez... tenez... le voilà près de la porte...

ERNEST.

Ah ! dans cet équipage qui s'arrête...

DUFOUR.

Non... là, à pied... qui se glisse entre les chaises... de peur d'être éclaboussé... Le voilà qui entre.

SCÈNE IV.

Les mêmes ; L'HOMME NOIR, il est habillé en noir des pieds jusqu'à la tête.

ERNEST, à part.

Diable !... si c'est là un grand seigneur... il a une tenue bien modeste... ça m'a plutôt l'air d'un avoué ou d'un homme d'affaires... Allons, mon protecteur subalterne se sera trompé, et ce que j'ai de mieux à faire est d'attendre patiemment l'heure de mon rendez-vous.

(Il prend le journal et se met à lire. — L'Homme Noir s'approche du poêle... parcourt quelques journaux qu'il rejette avec dédain... Pendant ce temps, Dufour tousse ou fait du bruit avec sa bouteille pour attirer son attention.)

L'HOMME NOIR, l'apercevant.

Ah! c'est vous, mon cher. Eh bien ! mon mot d'hier vous a-t-il servi ?...

DUFOUR.

Comment donc... J'ai été reçu !

L'HOMME NOIR.

Je suis charmé... Je savais bien que ce brave Georges vous dirait au juste ce qui en était.

DUFOUR.

Ce brave Georges... C'est...

L'HOMME NOIR.

C'est le garçon de bureau à qui je vous ai adressé...

DUFOUR.

Ah ! vous connaissez des garçons de bureau. (A part.) Diable !...

L'HOMME NOIR.

Parbleu !... Il a été garçon de caisse chez nous...

(Il s'asseoit.)

DUFOUR, à part.

Alors... il paraîtrait que c'est un des négociants de la capitale... Au fait, l'influence des richesses en vaut bien une autre.

L'HOMME NOIR.

Garçon, deux petits verres... Vous en prendrez, n'est-ce pas ?

DUFOUR.

Comment donc !... C'est trop d'honneur... Mais je prendrai, en outre, la liberté de vous recommander un de mes amis intimes... M. Ernest de Plainville...

L'HOMME NOIR.

Le jeune Ernest de Plainville...

DUFOUR.

Oui... le voilà... là-bas... Ce jeune homme qui lit le journal...

ERNEST, tenant le journal.

Que ce feuilleton est insipide !... Quel article !... Et quelle flagornerie !... Louer ainsi ce petit duc !...

L'HOMME NOIR, avec humeur.

Qu'est-ce que ça lui fait ?...

ERNEST.

Je vous le demande ! Le duc de Vermeuil, un sot !...

L'HOMME NOIR.

Un sot... qui le vaut bien...

DUFOUR, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! est-ce que par hasard ce serait le duc dont il parle? (*Bas à Ernest.*) Prenez donc garde à ce que vous dites... (*Bas à l'Homme Noir.*) Il faut l'excuser... parce que dans ce moment... il éprouve des contrariétés... des obstacles...

L'HOMME NOIR.

Oui... je le sais... (*A Ernest.*) J'ai l'honneur de parler à M. Ernest de Plainville, à l'auteur de la pièce nouvelle... annoncée pour ce soir?

ERNEST.

Oui, monsieur. Qui a pu vous dire?...

L'HOMME NOIR.

Ouvrage fort estimable... Peu de connaissance de la scène, mais des détails charmants.

ERNEST.

Eh ! de grâce, comment pouvez-vous savoir d'avance ?...

DUFOUR.

Vous en verrez bien d'autres... (*A l'Homme Noir.*) C'est que mademoiselle Paméla refuse son rôle.

L'HOMME NOIR.

Ah !... je présume cependant que ce n'est pas auprès d'elle... que vous sollicitez une audience...

ERNEST.

Non, monsieur... C'est au ministère de l'intérieur...

L'HOMME NOIR.

C'est juste... Je l'oubliais; vous êtes sur les rangs pour une place de maître des requêtes... en service extraordinaire...

ERNEST.

Oui, monsieur, et j'espérais avoir aujourd'hui une audience du ministre...

L'HOMME NOIR.

Cela ne vous servirait à rien! Ce n'est pas à lui qu'il faut s'adresser... Il a remis hier le portefeuille...

ERNEST.

Comment, vous croyez...

L'HOMME NOIR.

C'est sûr!... Ainsi, il faut vous rendre de ce pas chez M. de Saint-Albe, qui sera nommé demain...

ERNEST.

Quoi... monsieur...

L'HOMME NOIR.

Oh! vous n'arriverez pas le premier... et je suis sûr que vous trouverez déjà des cabriolets à sa porte... Mais enfin il sera peut-être encore temps...

AIR : Bon ouvrier, j'ai fini ma journée. (L'Ennui.)

Il faut bien qu'ainsi l'on y coure,
Car l'homme en place est si fort estimé
Que chacun l'obsède et l'entoure
Sitôt qu'il vient d'être nommé ;
Le jour même la foule est grande,
Et c'est très-prudent au surplus :
Car, au lendemain qu'on attende,
Souvent on ne l'y trouve plus !
Au lendemain pour peu que l'on attende,
Souvent, hélas ! on ne l'y trouve plus.

ERNEST.

Oui... je crois que M. de Saint-Albe est lié avec mon père, et je vais de ce pas... Mais puis-je espérer que vous daignerez vous intéresser aussi...

L'HOMME NOIR.

Si vous saviez de quel poids est ma recommandation !... La meilleure de toutes est votre mérite... Cependant, si l'occasion s'en présente... Et quant à votre pièce... j'ose espérer qu'on la jouera...

ERNEST, *regardant au fond.*

Ah! mon Dieu... voilà Florigny et Paméla qui descendent d'un boghei... et qui vont traverser le café pour se rendre au théâtre...

L'HOMME NOIR.

Eh bien! ... parlez-leur sans crainte...

ERNEST.

C'est que vous ne les connaissez pas... Ils ont juré que rien au monde ne les ferait jouer...

L'HOMME NOIR, *se remettant à table.*

Allez toujours... Je serai là.

DUFOUR, *bas à Ernest.*

Oui, jeune homme, nous serons là!... Je vous le disais bien, moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES; PAMÉLA, FLORIGNY.

FLORIGNY, *à la cantonade.*

Prenez garde à mon boghei... William... restez toujours à la tête du cheval... et qu'on voie bien que ce n'est pas un cabriolet de louage...

AIR : Cet arbre apporté de Provence. (*Les Deux Panthéons.*)

On est forcé d'avoir équipage
Pour peu qu'on veuille être du bon ton,
Et je n'estime, en fait de suffrage,
Que celui des gens à phaëton.
En quittant ma voiture légère,
Chaque soir je suis humilié
De m'entendre applaudir au parterre
Par des gens qui sont venus à pié.

PAMÉLA.

Eh! mon Dieu! dépêchons-nous... Ce n'est pas pour la

pièce nouvelle, puisque nous n'y jouons pas... Mais il y a une autre répétition, qui est à onze heures précises.

FLORIGNY, *tirant sa montre.*

Eh bien!... midi et demi?... Les auteurs attendront... J'ai dit hier au soir que j'irais au bois de Boulogne... Je n'ai pas dit, il est vrai, que ce fût avec vous...

PAMÉLA.

C'est égal... On le saura.

FLORIGNY.

J'y compte bien... On est si bavard dans ces théâtres... (A Ernest.) Ah ! c'est monsieur Ernest, notre jeune auteur!... On vous a dit, mon cher, combien j'étais désolé de ne pas pouvoir jouer votre rôle ; mais examinez un peu ma position ! Je joue les Elleviou, dans un théâtre secondaire, il est vrai !... Mais enfin, si on trouve que j'ai un talent de premier ordre, ce n'est pas ma faute.

ERNEST.

Non, sans doute...

FLORIGNY.

Si le public aime à me voir... je ne peux pas me prodiguer !...

ERNEST.

D'accord...

FLORIGNY.

Je cherche, au contraire, à me rapprocher le plus possible des grands acteurs, je joue rarement... Je prends des congés... J'ai même été obligé de louer une petite maison de campagne à Saint-Cloud.

AIR : Dans cette maison, à quinze ans.

Ah ! c'est terrible, croyez-moi ;
Mon existence est opprimée,
Enfin je ne suis plus à moi,
Je me dois à ma renommée.
Je suis bien à plaindre vraiment;

C'est, d'honneur, plus je l'examine,
Un malheur d'avoir du talent.

ERNEST.

Allons, le mal n'est pas si grand
Que monsieur se l'imagine.

Et si au moins mademoiselle voulait ne pas refuser mon rôle !

PAMÉLA.

Eh ! mon Dieu, en hiver... je ne demanderais pas mieux... Mais, en été... impossible ! Je suis comme monsieur... j'ai aussi ma maison de campagne...

FLORIGNY.

Oui, nous avons loué dans le même endroit... Si monsieur voulait nous faire le plaisir de venir dîner...

ERNEST, froidement.

Je ne puis donc pas espérer... monsieur, que vous voudrez bien...

FLORIGNY.

Non, ne me pressez pas davantage... parce que vous me désespérez, s'il faut vous le dire... Le rôle ne me convient pas... Vous y avez mis de la sensibilité... Que diable ! Elleviou jouait les mauvais sujets, vous devez le savoir ! Et puis vous mettez là-dedans des airs de vaudeville... Elleviou préférait les rondeaux...

ERNEST.

Oui, monsieur ; mais Elleviou chantait.

FLORIGNY.

Il chantait... il chantait, parce que cela lui plaisait... Je ne vois pas la nécessité, quand on prend quelqu'un pour modèle, de le copier servilement en tout...

ERNEST.

Cependant quelques personnes qui s'intéressent à moi m'avaient fait espérer que, par égard pour leur recomman-

dation... (Montrant l'Homme Noir.) Monsieur, par exemple...

FLORIGNY.

Eh, parbleu! quand ce serait... (Apercevant l'Homme Noir qui le salue. — A demi-voix.) Qu'ai-je vu?... Paméla... c'est lui...

PAMÉLA, bas.

Eh bien! qu'avez-vous donc? Quel est cet homme?...

FLORIGNY, de même.

Silence! je vous l'expliquerai.

L'HOMME NOIR, bas à Ernest.

Ils joueront... je vous en réponds!

DUFOUR, de même.

Oui, jeune homme, ils joueront.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MALAGA, UN GENDARME.

MALAGA, au gendarme, montrant l'Homme Noir.

Tenez... monsieur, d'après ce que vous me dites... je crois que c'est lui... (Pendant que le gendarme s'approche de l'Homme Noir, Malaga dit bas à Dufour.) Dites donc... une ordonnance de la part du ministre...

DUFOUR.

Vous croyez?...

MALAGA.

Oui... je le tiens de l'uniforme lui-même...

L'HOMME NOIR, au gendarme.

C'est bien... vous direz à Son Excellence que je suis à ses ordres, et que j'irai dîner... après la séance...

DUFOUR, à part.

Dîner chez le ministre... quel soupçon! (Frappant sur son ventre.) Est-ce qu'il serait...

L'HOMME NOIR, *tirant sa montre.*

Eh! mon Dieu! comme le temps passe!... il faut que je sois à une heure à la Chambre des pairs...

DUFOUR.

Vous aurez de la peine à pénétrer... Il y a beaucoup de monde aujourd'hui...

L'HOMME NOIR.

Ce n'est pas cela qui m'inquiète... ma place est gardée.

DUFOUR, *à Malaga.*

Oui, mon garçon, notre place est gardée. Allons, c'est un duc et pair...

L'HOMME NOIR.

Je cours au plus vite, (*A Ernest.*) et, si je peux placer un mot de votre affaire, je n'y manquerai pas... (*A Dufour.*) Vous, mon cher, s'il venait quelque chose pour moi... car c'est ici que j'ai donné mon adresse, pour aujourd'hui... je vous prie de vouloir bien le recevoir... Allons, monsieur Ernest, songeons à nos affaires... M. Florigny aura la bonté de faire, en votre absence, la répétition générale; vous... vite en cabriolet... De l'audace, de l'activité, et vous serez demain auteur triomphant, et maître des requêtes.

AIR : Allez donc, postillon.

Allez donc promptement.
Que faut-il à présent ?
De l'audace
Pour être en place.
Aujourd'hui,
Mon ami,
Mettez-vous en chemin,
Et demain
Le succès est certain.
Mon cher, pour obtenir,
Il ne faut que courir,
Et sans cabriolets
On n'arrive jamais.

TOUS.

Allez donc promptement, etc.

(Ils sortent tous, excepté Dufour.)

SCÈNE VII.

DUFOUR, *s'asseyant à une table.*

Par exemple, voilà un fier homme!... Que diable peut-il être ? Tout le monde a affaire à lui, tout le monde a besoin de lui.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Si c'était un homme de finance?
Si c'était un ancien sénateur?
Si c'était... ou plutôt... Mais silence !
Et réglons-nous sur mon protecteur.
Oui, songeons aux lois de la prudence ;
Il faut se taire, je le sens bien,
Lorsque l'on est dans la confidence
De quelqu'un... qui ne dit jamais rien.

Vu que c'est un bel homme, un très-bel homme, j'avais d'abord pensé que ça pouvait bien être... mais non, il n'a pas de gros favoris.

SCÈNE VIII.

DUFOUR, FLORIGNY.

FLORIGNY.

Pardon, monsieur ! j'aurais à vous dire... Mais vous prendrez bien quelque chose, n'est-ce pas?... Garçon, un bol au rhum...

DUFOUR.

Par exemple! voilà de ces attentions...

FLORIGNY.

Mais, préférez-vous autre chose ?

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (Voltaire chez Ninon.)

Allons, parlez, point de réserve.

DUFOUR.

Non...

(A part.)

Ce que c'est que la faveur !

FLORIGNY.

Ah ! permettez que je vous serve ;
Pour moi, monsieur, c'est un honneur.

DUFOUR, à part.

Oui, les compliments devaient suivre,
Car nous autres hommes puissants,
Le punch, le rhum et l'encens,
C'est ainsi que l'on nous enivre.

FLORIGNY, en riant.

Vous êtes donc lié... avec... vous savez de qui je veux vous parler.

DUFOUR.

Oui, oui, intimement ; parce que, certainement, c'est un ami... très-puissant... n'est-il pas vrai ?...

FLORIGNY.

Je le crois bien !...

DUFOUR.

Vous savez donc qui il est ?...

FLORIGNY.

Parbleu ! comme vous... Et c'est là-dessus que je voulais vous interroger...

DUFOUR, à part.

Il s'adresse bien.

FLORIGNY.

Vous saurez donc, mon cher...

DUFOUR.

J'écoute de toutes mes oreilles.

FLORIGNY.

Vous saurez...

SCÈNE IX.

Les mêmes; PAMÉLA.

PAMÉLA.

Ah! vous voilà, monsieur? que je ne vous dérange pas, mon cher Florigny!

FLORIGNY.

Du tout... vous n'êtes pas de trop...

PAMÉLA.

Alors, (Les regardant tous les deux.) je vois que nous pouvons parler franchement.

(Florigny lui fait signe que oui.)

DUFOUR.

Ah! oui, je vous en prie, faites-moi ce plaisir-là...

PAMÉLA.

Je viens d'apprendre que vous sollicitiez pour votre fils une place à la caisse de Poissy... Je connais... mais beaucoup, le conseiller d'Etat qui est chargé de cette partie.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

C'est un magistrat inflexible,
Dont chacun vante les vertus;
A la faveur il est inaccessible,
On n'en obtient jamais que des refus.
Autant que six à lui seul il raisonne;
Du conseil il est le soutien;
Il n'est jamais de l'avis de personne;
Mais quand je parle, il est toujours du mien.

Et tenez, nous pouvons nous entendre... vous n'avez qu'un mot à dire... et la place est à vous...

DUFOUR.

Un mot, certainement... je le dirai... et deux, s'il le faut...

PAMÉLA.

C'est donc conclu... vous vous chargez de parler à votre ami... et d'obtenir ce que vous savez bien...

DUFOUR.

Ce que je sais bien ?...

FLORIGNY.

Oui, ce que vous savez bien...

DUFOUR, à part.

Par exemple, le diable m'emporte si je le sais... (Haut.) J'entends... mais cependant si vous me disiez vous-même...

FLORIGNY.

Allons donc ! nous nous en rapportons à vous...

PAMÉLA, baissant les yeux.

Oui... ces choses-là... ne se disent pas...

FLORIGNY, à voix basse.

Sans doute... parce que... enfin, vous comprenez bien..

DUFOUR.

Ma foi, si c'est à ces conditions-là que j'obtiens la place...

SCÈNE X.

LES MÊMES; LADOUCEUR.

LADOUCEUR.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (*Caroline.*)

C'est vous, ô rencontre prospère !
Je venais pour solliciter.

DUFOUR.

Un instant, je suis en affaire.

LADOUCEUR.

Avant tout, il faut m'écouter.

FLORIGNY.

Nous vous laissons.

PAMÉLA.

Adieu, je me retire.

FLORIGNY.

Mais, du secret !

PAMÉLA.

Trop parler est fatal !

FLORIGNY.

Un mot de trop quelquefois pourrait nuire.

DUFOUR, à part.

Un mot de plus pourtant n'eût pas fait mal.

Ensemble.

FLORIGNY et PAMÉLA.

C'est vous que le destin prospère
A mes yeux vient de présenter;
Oui, laissez là toute autre affaire,
Avant tout, il faut l'écouter.

LADOUCEUR.

C'est vous que le destin prospère
A mes yeux vient de présenter ;
Oui, laissez là toute autre affaire,
Avant tout, il faut m'écouter.

(Florigny et Paméla sortent.)

DUFOUR, les saluant, à part.

Ce que je sais bien?... ce que je sais bien?... dire que j'ai... la place dans la main, et que je ne peux pas...

LADOUCEUR.

Ah çà ! m'écoutez-vous?... Voyez déjà comme la grandeur l'a rendu fier !

DUFOUR.

La grandeur!... la grandeur !... ce n'est pas cela... Mais

c'est que je ne peux pas répondre à tout le monde en même temps...

LADOUCEUR.

Il est question, comme je vous le disais ce matin, d'une fourniture importante pour un baptême... chez M. le comte de Saint-Albe... qui, dit-on, va être nommé ministre, et dont la femme est accouchée ce matin... En entrant dans son hôtel, devinez qui je rencontre... M. Ernest... qui en sortait l'air radieux et triomphant... Je veux lui expliquer mon affaire, mais il me dit qu'il vient déjà de solliciter pour son propre compte, et qu'il m'engage à m'adresser à Dufour ou à son protecteur... Je prends un fiacre à l'heure... et me voilà...

DUFOUR.

Voyons, voyons, expliquons-nous... Vous voulez être le confiseur en titre et fournir les bonbons au fils du ministre?...

LADOUCEUR.

Non pas... c'est déjà promis et accordé; c'est *le Fidèle Berger* qui fait le baptême, parce que vous sentez bien... que des fournitures comme celles-là... on les sollicite un an d'avance.

DUFOUR.

J'entends... vous voulez alors... supplanter le confrère?

LADOUCEUR.

Fi donc!... Quoiqu'il y ait de l'aigreur entre nous... nous sommes incapables, entre confrères... Et puis, d'ailleurs... le ministre a promis, et un ministre n'a que sa parole... Mais il se présente une circonstance imprévue, dont j'ai été instruit ce matin... (A voix basse.) La femme du ministre est accouchée de deux enfants... Oui, il y en a un second... On n'a pas encore pu solliciter celui-là... Et vous sentez qu'avec des protections...

DUFOUR.

Diable!... diable!... Cela me paraît très-difficile... Et

comme vous me le disiez ce matin... des gens qui, comme mon fils et moi... n'ont ni connaissances... ni crédit...

LADOUCEUR.

Comment, vous pensez encore à cela?

AIR : Je loge au quatrième étage. (*Le Ménage de garçon.*)

Allons, d'un instant de colère,
Mon cher voisin, ne parlons plus;
Votre fils sut toujours me plaire,
Je rends justice à ses vertus.
A ma fille il peut sans mystère
Présenter ses soins assidus :
Ceux qu'on reçoit au ministère,
Chez moi sont toujours bien reçus.

Et vous croyez que l'Homme Noir voudra bien... Ah çà! mon cher, qu'est-ce que c'est que cet Homme Noir?

DUFOUR.

Ce que c'est... ce que c'est...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; UN COMMISSIONNAIRE, UN HOMME en redingote brune, UN VALET en livrée.

LE COMMISSIONNAIRE, parlant au garçon.

Oui... il nous a dit... qu'on le trouverait ici.

MALAGA, montrant Dufour.

Tenez... parlez à monsieur qui le représente...

DUFOUR, d'un air d'importance et imitant l'Homme Noir.

Oui... c'est moi. Qu'est-ce que c'est?... (A Ladouceur.) Allez, mon cher, soyez tranquille... Vous voyez que j'ai là des affaires... Remontez dans votre fiacre... De l'audace... de la vivacité... si vous pouvez... et ce soir... vous serez confiseur

du ministre. Allez... (Ladouceur sort.) Voyons... vous autres... de quoi s'agit-il?

LE VALET.

Ce sont les *Œuvres de Lord Byron*...

DUFOUR.

Diable... (Ouvrant le volume.) *Œuvres de Lord Byron*, traduites par M. ***, dorées sur tranche.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Comme un milord, en effet, on l'imprime.
Eh! mais, j'y suis; et d'après mon journal,
C'est ce génie admirable et sublime
Que chacun lit... mais en se trouvant mal;
Qui fait danser et le ciel et la terre,
Par ses écarts sait nous intéresser,
Et qui, fidèle aux mœurs de l'Angleterre,
Semble forcer les Muses à boxer.

C'est quelque acquisition qu'il aura faite en route... Et vous?

L'HOMME en redingote brune.

Je vois que monsieur n'est pas là... (A voix basse.) Je vous prie de lui dire que Sa Majesté va partir pour se promener à Vincennes...

DUFOUR.

Eh bien?

L'HOMME en redingote brune.

Eh bien! dites-le-lui... ça suffit...

DUFOUR, étonné.

Ah! ça suffit... Et vous...

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une terrine de Nérac...

DUFOUR.

Mettez là... Tout cela est payé, n'est-ce pas?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non, monsieur...

DUFOUR, tâtant son gousset.

Comment!... Est-ce qu'il faudrait...

LE COMMISSIONNAIRE.

Non, monsieur, on nous a défendu de rien recevoir...

LE VALET.

Pour peu que monsieur soit content, c'est tout ce que mon maître demande... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

DUFOUR, seul.

Décidément... je n'en reviens pas!... Comment! Sa Majesté le fait prévenir quand elle va à Vincennes... Et cette terrine... (La flairant.) on sent une odeur de truffes... Quel diable d'homme est-ce donc?... Oh! à quelque prix que ce soit... je le saurai... Car encore faut-il que je sache pourquoi je protége les gens... Ma foi, à la première occasion... vu qu'il ne lui arrive jamais que des compliments... et qu'à son nom seul les alouettes tombent toutes rôties... j'ai bien envie de...

SCÈNE XIII.

DUFOUR; TROTEFORT et DERVAL, qui sont entrés pendant le monologue précédent.

TROTEFORT, s'adressant à Malaga.

Monsieur, pourriez-vous me dire s'il n'est pas venu ici ce matin... un homme d'assez grande taille et habillé en noir?...

DUFOUR.

En voilà encore!... Ma foi, profitons du moment.

AIR : Comme il m'aimait ! (Monsieur Sans-Gêne.)

Boutonnons-nous ; (*Bis.*)
Pour un grand il faut que je passe.
Boutonnons-nous (*Bis.*)
Afin de cacher le dessous.
Ne disons rien, mais de l'audace;
Prenons le maintien d'homme en place.
Boutonnons-nous. (*Bis.*)

(Il boutonne son habit noir par-dessus son gilet blanc, et prend un chapeau noir qui est sur une table, à la place de son chapeau gris.)

Monsieur... je sais ce que vous demandez... C'est moi-même...

TROTEFORT, à Derval.

Vous le voyez, c'est votre homme...

DERVAL, saluant.

Monsieur... Je désirerais...

DUFOUR.

Tout à l'heure... Permettez que j'expédie monsieur... Qu'est-ce que c'est?...

TROTEFORT, d'un air gracieux.

C'est une signification du dernier jugement... vous savez... qui porte trois mois de prison...

DUFOUR.

Hein!... Qu'est-ce que c'est?...

TROTEFORT, de même.

Vous aurez pour agréable... de vous rendre demain... si mieux vous n'aimez qu'on vous y contraigne... J'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

DUFOUR.

Eh bien! par exemple, qu'est-ce que cela signifie?...

DERVAL, après l'avoir salué.

Monsieur... Je me nomme Derval...

DUFOUR.

Je ne dis pas le contraire.

DERVAL.

Vous savez alors ce que je viens vous demander...

DUFOUR.

Comment, est-ce que ce serait aussi ce... que je sais bien...

DERVAL.

Justement... Voici mon nom et mon adresse... Et demain matin à la porte Maillot... J'y serai avec mon épée et mes pistolets.

DUFOUR.

Je suis bien votre serviteur... Qu'est-ce qui lui prend donc?... Vous irez tout seul, si ça peut vous faire plaisir!

DERVAL, lui parlant à l'oreille.

Alors...

DUFOUR.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? des menaces! Apprenez que je ne souffrirai pas...

DERVAL, s'en allant.

J'ai l'honneur de vous saluer...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DUFOUR, reprenant son chapeau gris et défaisant chaque bouton de son habit.

Même air.

Déboutonnons, (*Bis.*)
Car je crains quelque malencontre;

Puisqu'il a de telles façons,
A nous déguiser renonçons.
Je le vois, dans cette rencontre,
Il faut enfin que je me montre.
Déboutonnons ! (*Bis.*)

Eh bien ! par exemple... J'abdique et au plus vite... Quelle chienne de place ! Cet autre doucereux, avec ses *Oui, monsieur... Non, monsieur...* venir me proposer... Moi... je n'aime pas comme ça des conversations à bâtons rompus...

SCÈNE XV.

DUFOUR, L'HOMME NOIR.

DUFOUR.

Ah ! vous voilà !... Vous faites bien d'arriver... Vous m'aviez chargé de tout recevoir pour vous... et j'en ai déjà assez.

L'HOMME NOIR, regardant la table.

Oui... je vois là...

DUFOUR.

Oh ! ce n'est rien... D'abord... une signification...

L'HOMME NOIR.

Je sais ce que c'est et j'y enverrai quelqu'un.

DUFOUR.

Comment, en prison ?...

L'HOMME NOIR.

Oui, voilà plusieurs personnes qui me sollicitent... Mais si la préférence vous était agréable...

DUFOUR.

Du tout... du tout...

L'HOMME NOIR.

Alors, j'ai mon portier qui est un père de famille; je ne suis pas fâché de lui faire gagner ça.

DUFOUR.

Ma foi, si j'y comprends rien... Ensuite est venu... un monsieur qui m'a remis cette carte...

L'HOMME NOIR, *à part.*

J'y suis... (*Haut.*) Une méprise! Mais c'est un galant homme, et nous nous entendrons.

DUFOUR.

Ensuite on est venu vous prévenir en secret que Sa Majesté allait partir pour Vincennes.

L'HOMME NOIR, *courant à la table et écrivant.*

Que ne le disiez-vous donc?

DUFOUR, *à part.*

Ma foi, je ne sais plus qu'en penser. (*Haut.*) Il y a bien une autre affaire... Mais c'est que j'aurais de la peine à vous l'expliquer... Mademoiselle Paméla m'a promis de faire obtenir à mon fils... une place à la caisse de Poissy... si vous vouliez... Je ne sais comment vous dire...

L'HOMME NOIR.

Parlez toujours...

DUFOUR.

Je ne demanderais pas mieux... Mais... enfin, c'est, c'est... pour ce que vous savez bien...

L'HOMME NOIR, *froidement.*

Je comprends!

DUFOUR.

Vous comprenez?... C'est bien heureux... parce que vous l'entendez... Elle vous entend... Et comme ça tout le monde s'entend... excepté moi!... Ah çà!... pendant que vous y êtes... je voudrais vous parler aussi pour un de mes amis dont mon fils va épouser la fille... Par exemple... c'est assez

long à vous raconter... C'est un marchand confiseur qui voudrait...

L'HOMME NOIR.

Je comprends...

DUFOUR.

Ah ! vous comprenez encore ?...

L'HOMME NOIR.

Oui... et je m'en charge... si toutefois il le mérite...

DUFOUR.

Comment ! s'il le mérite ?...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; LADOUCEUR, portant une douzaine de boîtes.

DUFOUR, à Ladouceur.

Eh ! venez donc, mon ami ! A ma recommandation, il se charge de votre fortune...

LADOUCEUR.

Serait-il vrai, mon cher ?... Touchez là, le mariage est conclu... (Montrant ses boîtes.) C'est une commande que je vais porter... et je reviens...

DUFOUR.

Non... Il faut que je vous présente... Je suis fâché que vous ne soyez pas en habit à la française... Mais c'est égal ; on peut parler sans être en costume. (A l'Homme Noir.) Voilà mon protégé !

L'HOMME NOIR.

Ah ! ah ! ce sont là sans doute des échantillons...

LADOUCEUR.

Oui... oui... de première qualité.

L'HOMME NOIR.

Je n'en doute pas... Mais je consens, puisque vous le voulez, à en juger par moi-même... Mettez-les là...

LADOUCEUR, bas à Dufour.

Comment ?...

DUFOUR.

Eh bien !... vous l'avez entendu... Mettez ça là... C'est peut-être une formalité...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; ERNEST.

ERNEST.

AIR du Château de mon oncle.

Ah! que je vous doi
De reconnaissance!
Grâce à vous, je croi,
J'obtiendrai mon emploi.
A vos soins prudents
Je dois cette audience,
Et suis, je le sens,
Arrivé bien à temps.

Grâce à vos faveurs,
On joue aussi ma pièce,
Et j'ai pour prôneurs
Maintenant les acteurs;
Et depuis qu'à moi
Votre cœur s'intéresse,
Ils sont tous, ma foi,
Plus enchantés que moi.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; FLORIGNY, PAMÉLA.

FLORIGNY et PAMÉLA.

Même air.

Ah ! que je vous doi
De reconnaissance !
Vous daignez, je croi,
Vous occuper de moi.
Je le dis tout bas,
Dans cette circonstance,
Monsieur n'aura pas
Affaire à des ingrats.

FLORIGNY, *à Ernest.*

L'ouvrage est bien fait,
Je vous le dis en face;
Mon rôle me plaît,
Et j'y dois faire effet.

PAMÉLA.

Moi, je répondrais
De la scène de grâce.

L'HOMME NOIR.

Dans la salle, je vais
M'occuper du succès.

PAMÉLA.

Vous daignez venir...

L'HOMME NOIR.

Ailleurs on me réclame.
Pour vous applaudir,
Je quitte tout, madame.

PAMÉLA, *enchantée.*

Il s'est prononcé.
(*A Dufour.*)
Votre fils est placé.

DUFOUR, à Ladouceur.

Mon fils est placé. (*Bis.*)

Ensemble.

ERNEST, FLORIGNY et PAMÉLA.

Oh! que je vous doi,
De reconnaissance!
Vous daignez, je croi,
Vous occuper de moi.
Je le dis tout bas,
Dans cette circonstance,
Monsieur n'aura pas
Affaire à des ingrats.

DUFOUR et LADOUCEUR.

Ah! que je vous doi
De reconnaissance!
Grâce à vous, je croi,
Mon fils aura l'emploi.
Je puis concevoir
La plus douce espérance :
Je dois tout, ce soir,
A monsieur l'Homme Noir.

DUFOUR, à l'Homme Noir.

Je ne me permettrai plus qu'une seule question... Par grâce, qui êtes-vous donc... vous qui avez du crédit chez les ministres et qui faites trembler les acteurs; vous, à qui l'on propose des duels et des livres dorés sur tranches... vous, qu'on veut mettre en prison, et à qui l'on envoie des terrines de Nérac?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; L'HOMME en redingote brune.

L'HOMME en redingote brune.

Monsieur, on vous attend au bureau du journal.

L'HOMME NOIR.

C'est bon ; j'y vais.

ERNEST.

Quoi ! monsieur, vous seriez...

L'HOMME NOIR.

L'auteur de ce feuilleton qui vous paraissait si insipide, et qui vous paraîtra plus agréable demain, si, comme je n'en doute pas, votre pièce réussit !

LADOUCEUR.

Tout cela est bel et bon ; mais la fortune qu'on m'a promise...

L'HOMME NOIR, à Ladouceur.

Laissez venir le jour de l'an, et vous verrez si ceux que nous protégeons...

LADOUCEUR.

Je comprends. (A Dufour.) Notre marché tient toujours ?

DUFOUR.

Oui; mais moi, ça me dérange, parce que n'ayant encore rien sollicité pour moi, je comptais vous demander une place d'intendant.

L'HOMME NOIR.

Ah ! je n'en ai pas encore besoin; mais je puis vous offrir une place non moins lucrative et plus analogue à vos goûts et à vos habitudes ; une place qui vous attachera à notre journal ; en un mot, celle de grand flâneur.

DUFOUR.

Grand flâneur !... Qu'est-ce que c'est que ça, grand flâneur?...

L'HOMME NOIR.

AIR de la contredanse de La Pie voleuse.

C'est une place, mon cher,
D'une très-grande importance,
Un emploi de confiance
Qu'on exerce en plein air !

Il faut surtout des yeux fidèles,
Et retenir, sans trop d'erreurs,
Le nom des enseignes nouvelles
Et celui des nouveaux traiteurs.
Qu'il tombe une corniche,
Qu'il s'élève un palais,
Qu'il se perde un caniche,
Qu'il se tue un Anglais.
Vite un article, où l'esprit
Est toujours pour peu de chose ;
Dans la rue on le compose,
Sur la borne on l'écrit.

On peut encor trouver matière
A des aperçus très-profonds
Sur la hauteur de la rivière
Ou sur la baisse de nos fonds.
Prenez aussi des notes
Sur tous nos merveilleux,
Sur la forme des bottes,
La coupe des cheveux;
Enfin, vous courez exprès,
Dès qu'une pièce commence,
Prendre acte de sa naissance
Ou bien de son décès.

L'occasion vous est facile,
Vous pouvez débuter ce soir :
On dit qu'on donne au Vaudeville
La première de *l'Homme Noir;*
Courez vite au parterre
Pour observer...

DUFOUR, tirant un calepin de sa poche, et s'avançant vers le parterre.

J'y vais.
Quel rapport faut-il faire?
J'inscrirai vos arrêts ;
Pour commencer mon office
Sous un heureux auspice,
Tâchez que demain je puisse
Annoncer un succès.

TOUS.

Pour commencer son office
Sous un heureux auspice,
Tâchez que demain il puisse
Annoncer un succès.



L'HÔTEL DES BAINS

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

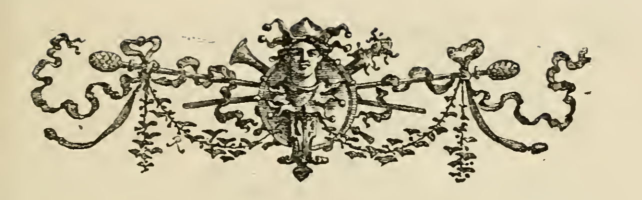
Théatre des Variétés. — 22 Novembre 1820.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DERMONT, notaire	MM. CAZOT.
SAINT-AMAND, ami de Dermont. .	LÉONARD.
DURILLON, pédicure	BOSQUIER-GAVAUDAN.
CANARD, habitué	ODRY.
ROBINET, garçon de bains	JOLY.
VICTOR, neveu de M. Dermont. . . .	Mmes PAULINE.
Mme DERMONT, femme de M. Dermont.	MARIA.
LA BARONNE DEFONROSE . . .	FÉLICIE.
CLÉMENCE, sa nièce.	CHALBOS.
SUZANNE, baigneuse.	JENNY.

BAIGNEURS et BAIGNEUSES.

A Paris.



L'HÔTEL DES BAINS

Un péristyle très-élégant. — Au fond, l'on aperçoit le jardin des bains; à droite et à gauche l'entrée de deux salons avec ces mots : *Côté des dames, côté des hommes;* de chaque côté un rang de cabinets ; à gauche un comptoir élégant ; à droite des caisses d'orangers ou de fleurs. — Des paniers de linge. — Autour du péristyle plusieurs banquettes sur lesquelles sont assis les baigneurs qui attendent.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DEFONROSE et CLÉMENCE, assises sur une banquette, à gauche, près du comptoir ; SAINT-AMAND, en négligé du matin, étendu nonchalamment sur une chaise, à droite ; M. CANARD, assis sur un tabouret, les deux mains et le menton appuyés sur sa canne ; ROBINET et SUZANNE, qui vont et viennent ; PLUSIEURS BAIGNEURS qui attendent.

CANARD.

Dites-moi donc, garçon... songez à mon bain... j'ai le numéro vingt-deux... et voilà déjà une demi-heure que...

ROBINET.

Dans l'instant !..

Mme DEFONROSE, à Suzanne.

Et nous, mademoiselle, pensez-vous à nous?

SUZANNE.

Dans un petit quart d'heure, mesdames ; vous savez bien qu'un cabinet à deux... c'est plus difficile.

CLÉMENCE.

Ah ! mon Dieu, ma tante, nous pouvons bien attendre... rien ne nous presse... (A part, regardant autour d'elle.) Je ne vois pas Victor... s'il avait su deviner que nous devions venir ici ce matin...

SAINT-AMAND.

Décidément, ces bains-ci ont la vogue, il y a un monde scandaleux.

CANARD.

Ah! mon Dieu, oui... on vient pour se rafraîchir, et on étouffe, vu la foule.

SAINT-AMAND.

C'est étonnant qu'il n'y en ait pas plus.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Que dans sa jalouse flamme,
Un mari dise à sa femme :
Où courez-vous si matin?...
« — Mon ami, je vais au bain. »
Oui, ces lieux si chers aux belles
Ne pourraient les contenir,
Si vous aviez toutes celles
Qui partent pour y venir.

Ce qui n'empêche pas qu'on y voie (Lorgnant.) des femmes charmantes... Moi, je viens ici passer deux heures tous les matins... sans compter qu'on est servi avec une promptitude...

CANARD.

Joliment!... Moi qui ai des affaires, voilà trois quarts d'heure que je m'impatiente...

SAINT-AMAND.

Ah! j'y suis... c'est que monsieur vient peut-être ici pour se baigner.

CANARD.

Eh! mais, apparemment!... Ce n'est pas l'embarras... la première fois que je suis venu, je m'y suis trompé, c'était le soir, j'ai pris ça pour le théâtre du Vaudeville ; j'ai même demandé deux places de baignoire pour moi et ma femme, madame Canard.

SAINT-AMAND.

Ah! vous êtes M. Canard!...

CANARD.

Moi-même... M. Canard, employé aux Eaux-et-Forêts... Et croiriez-vous que, moi, qui ne demande qu'à me baigner... voilà plus d'une heure...

SAINT-AMAND.

Eh! pourquoi ne faites-vous pas venir des bains chez vous?

AIR de Marianne.

Oui, c'est une nouvelle mode,
Aux bains, jadis nous allions tous;
Mais aujourd'hui c'est plus commode,
Et les bains vont venir chez nous!
Oui, l'on colporte
De porte en porte,
A juste prix,
De l'eau dans tout Paris;
Qu'on dise un mot,
Crac! aussitôt
Votre bain chaud
Vous arrive au grand trot.

CANARD.

Oui, j'en ai vu, moi qui badaude,
Avec deux chevaux attelés
Et le cocher, les doigts gelés,
Sur son tonneau d'eau chaude.

Heureusement, voilà le garçon.

SCÈNE II.

Les mêmes; DURILLON.

DURILLON.

AIR : Verse encor.

Me voilà, voilà! (4 *fois*.)
De tous côtés déjà
L'on sonne,
On carillonne;
Me voilà, voilà! (4 *fois*.)
Mesdames et messieurs, à l'instant on y va

Avocat, médecin,
Savant, grand politique,
Vous, gens à grand dessein,
Qui restez en chemin,
Donnez-nous ici-bas,
Donnez votre pratique,
Mon art remet au pas
Ceux qui ne marchent pas.

Me voilà, voilà! (4 *fois*.) etc.

SAINT-AMAND.

Quel est cet original?...

DURILLON.

Vous voyez en moi M. Durillon, artiste pédicure, attaché à l'établissement. Si ces messieurs ont besoin de mes services et qu'ils veuillent remettre leurs pieds entre mes mains, j'enlève tout sans douleur...

SAINT-AMAND.

Eh! parbleu, monsieur Durillon, je suis enchanté de faire votre connaissance.

DURILLON.

Monsieur veut-il?

SAINT-AMAND.

Non, je vais au bal...

DURILLON.

Eh! donc, c'est le cas, c'est moi qui remets sur pied tous les artistes de l'Opéra ; je renouvelle tous les miracles anciens ; je dis à ceux qui ont des entorses : Levez-vous et sautez !... Par exemple, qu'une première danseuse demande relâche par indisposition, pour aller à sa maison de campagne...

AIR : Je n' saurais danser.

Je n' saurais danser,
Cher Directeur, je vous jure !
Peut-on m'y forcer?
J'ai le pié
Estropié.

J'arrive et, morbleu !
Je dis en bon pédicure :
Cent écus de feu,
Et vous verrez que dans peu
Mam'zell' va danser
Et reprendre la mesure ;
Mam'zelle va danser
Sans désormais se lasser.

Mais, pour vous parler de cures plus merveilleuses, tenez, je crois que j'ai là une de mes pratiques... demandez à monsieur...

CANARD.

Oui, joliment, vous ne m'avez arrangé qu'un pied et j'en boite encore...

DURILLON.

C'est votre faute, il fallait me laisser arranger l'autre... j'aurais rétabli l'équilibre.

CANARD.

Dites donc, monsieur Durillon... tâchez qu'on expédie mon bain... j'ai ce matin des affaires importantes...

DURILLON.

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est.

AIR d'une Nouvelle Anglaise.

Il faut avoir des jamb's et de la tête ;
Garçon de bains, pédicure à la fois,
Jamais pour moi la sonnett' ne s'arrête,
En même temps faut être en vingt endroits.

C'est un cachet qu'il faudra qu'on échange,
C'est un baigneur qui s' plaint d'être enfermé,
Une beauté qui veut d' la fleur d'orange,
Un vieux monsieur qui d'mande un consommé.

C'est un quidam qui tard' bien à paraître ;
D'puis une heure il devrait sortir du bain.
Courez, garçon... il se trouv' mal peut-être...
On entre... il dort t'nant son journal en main.

Depuis surtout qu'on veut s' baigner en ville,
Surcroît de peine, en tous quartiers, hélas !
Je vais portant d' l'eau chaude à domicile,
La canne en main, la baignoir' sur les bras.

Qu' d'embarras dans des bains tels que les nôtres ;
L'un est trop froid, l'autr' plus chaud qu'il ne faut,
Et je me vois bien souvent, comm' tant d'autres,
En même temps souffler le froid et l' chaud.

Vit-on jamais pédicur' plus ingambe,
J' mets au pas tous les rangs, tous les états ;
Combien je vois de gens qui font bell' jambe,
Combien surtout j'ai rencontré d' pieds plats !

Si se courber, s' prosterner à la ronde
Pour s'enrichir sont toujours d' sûrs moyens,
Passant mes jours presqu' aux pieds de tout l' monde,
J' dois finir par me trouver sur les miens.

CANARD.

Mais s'il arrive une lettre... voudrez-vous me l'apporter dans mon bain ?...

DURILLON.

Je sais ce que c'est... (Criant.) Le linge du numéro dix...

CANARD.

Comment! le numéro dix... on n'en est encore que là !... le vingt-deux n'arrivera jamais...

DURILLON.

Il n'y a plus que patience à avoir... Si monsieur veut faire un tour de jardin... son numéro va arriver...

CANARD, prenant le journal.

Je vais y attendre mon bain ; surtout qu'il soit bien chaud.

AIR : Peste soit aussi d'une arme. (*Le Vieux Chasseur.*)

Vous savez qu'il faut me mettre
Vingt degrés.

DURILLON.

C'est décidé.

CANARD.

Prenez donc mon thermomètre,
Ma femme a recommandé...

DURILLON.

Qu'est-il besoin que je prenne
Un pareil régulateur?
J'ai du tact, je vois sans peine
Votre degré de chaleur.

(Canard sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté Canard ; Mme DERMONT, enveloppée dans un vitchoura vert, entre et s'asseoit sur une banquette.

SAINT-AMAND.

Eh! mais, quelle est cette jolie femme qui se tient là mystérieusement à l'écart?...

DURILLON.

Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est... c'est la femme d'un général...

SAINT-AMAND.

Avec un vitchoura comme celui-là?... c'est la femme d'un agent de change!

CLÉMENCE.

Eh non! c'est la femme d'un notaire.

Mme DEFONROSE.

D'où la connaissez-vous, mademoiselle?

CLÉMENCE.

C'est que vous n'êtes pas venue au bal dans notre pension, le jour de la distribution des prix... elle y était avec M. Victor, son neveu... un élève du lycée qui danse si bien et qui est si aimable...

Mme DEFONROSE.

J'y suis maintenant; cette femme si à la mode, qui a toujours des cachemires si singuliers... madame Dermont.

SAINT-AMAND, à voix basse.

Comment! Ce serait madame Dermont, la femme du notaire?...

Mme DEFONROSE, de même.

Oui... son mari n'est-il pas très-connu?

SAINT-AMAND, de même.

Je crois bien... voilà déjà deux ou trois fois, dit-on, que sa femme est suivie aux Tuileries.

Mme DEFONROSE.

Eh! mais, ce doit être alors une bonne étude.

SAINT-AMAND.

C'est mon notaire!...

Mme DEFONROSE.

Je vous en fais compliment...

SUZANNE, qui est entrée, s'approchant de Mme Dermont.

Ah! c'est vous, madame?... Nous vous voyons de bien bon matin.

Mme DERMONT.

Oui, ma chère Suzanne. (A voix basse.) As-tu vu quelqu'un?...

SUZANNE, de même.

Non, madame... pas encore... mais j'ai un cachet à vous donner si vous le voulez...

Mme DERMONT.

Donne donc vite...

SUZANNE, s'approche du comptoir, y prend une carte, et la remet à Mme Dermont avec un billet.

AIR : Voilà la manière.

Voici cette lettre
Qu'un jockey discret
Avait fait remettre.

Mme DERMONT.

C'est bon, du secret!

Mme DEFONROSE.

Eh! mais, voyez-vous,
Ce cachet d'un nouveau système?
C'est un billet doux.

SAINT-AMAND.

Vous croyez?...

Mme DEFONROSE.

Oui, j'en pourrais même
Jurer sur mon âme,
A ce pli délicat.

SAINT-AMAND.

Je vois que madame
Connaît le format.

Mme DERMONT, qui pendant ce temps a lu, à Suzanne.

C'est bien... il doit venir... fais-lui donner ce billet... et

viens de l'écrire à la hâte dans l'étude de mon mari... Mais qu'il ne te voie pas !... car il se douterait...

SUZANNE.

Ne craignez rien... je ne paraîtrai pas... je vais vous conduire au petit salon...

DURILLON, entrant et appelant.

Numéro treize... numéro quatorze...

(Deux personnes se lèvent et entrent à gauche.)

SUZANNE.

Ah ! te voilà, Durillon... il faudrait...

(Elle lui remet le billet et lui parle bas à l'oreille.)

DURILLON, l'écoutant à peine.

Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est. (Criant.) Un consommé au numéro onze.

SUZANNE.

Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est... tu dis toujours cela ! et tu fais tout de travers... Un homme d'une cinquantaine d'années...

DURILLON.

Oui, une lettre, je sais ce que c'est... je lui ai déjà parlé.

SUZANNE.

Il est donc ici ?...

DURILLON.

Eh ! oui... et il attend... sois tranquille... (Criant.) Deux personnes qui sortent ; numéro quinze, numéro seize... Tu peux t'en rapporter à moi, je ferai tout marcher de front...

(Il sort d'un côté ; Suzanne et Mme Dermont de l'autre.)

SAINT-AMAND.

C'est charmant, et le hasard vient de nous livrer à peu près le secret d'une intrigue... Il faut avouer .. que le lieu est favorable.

AIR d'Aristippe.

Ici l'amour est toujours sous les armes,

Et ce séjour, asile du plaisir,
A la beauté donne de nouveaux charmes,
Et dans son cœur éveille le désir;
A ses attraits dans ces lieux elle pense
Bien plus, hélas ! qu'à son mari :
C'est la fontaine de Jouvence,
Et plus souvent c'est le fleuve d'oubli.

(Se retournant.)

Eh! mon Dieu... en croirais-je mes yeux? En voici bien d'autres! C'est mon notaire lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; M. DERMONT, qui entre en regardant autour de lui.

Mme DEFONROSE, bas.

Comment! celui dont nous parlions tout à l'heure...

SAINT-AMAND, de même.

En personne... Par exemple la rencontre serait plaisante... et je ne me doutais pas... (Haut.) Comment se porte le cher Dermont ?

DERMONT, se retournant vivement.

Hein !... qu'est-ce que c'est? Comment c'est vous, Saint-Amand ? Eh ! mais, mon cher, quelle mauvaise habitude avez-vous donc d'appeler les gens par leur nom ?... Je ne voulais pas être connu.

SAINT-AMAND.

J'entends, vous venez ici incognito.

DERMONT, à voix basse.

C'est vrai !... une aventure délicieuse.

SAINT-AMAND.

Vous serez donc toujours mauvais sujet

DERMONT.

Le plus longtemps possible...

SAINT-AMAND.

Il serait cependant bientôt temps de vous retirer et de nous laisser exercer à notre tour !

AIR du vaudeville du Piége

Nous réclamons contre un abus
Qui vivement nous intéresse ;
Grâce au bon ton, grâce aux Titus,
On veut rester jeune sans cesse.
Et dans ce siècle, où l'on fait tant
De réformes de toute espèce,
La mode gagne... et l'on prétend
Qu'on va supprimer la vieillesse.

(Continuant.)

Il me semble qu'à cinquante-trois ans...

DERMONT.

Cinquante-deux, mon cher... c'est le bel âge ! Autrefois, qui disait un notaire... disait un homme bien grave, bien pesant, enfoncé dans son droit et dans ses coutumes... un avare qui faisait mourir de faim ses pauvres clercs. Maintenant, quelle différence ! un notaire est un homme du monde, un homme de bon ton... J'ai tous les jours des dîners en ville, et mon maître-clerc mène ma femme à l'Opéra ! Les clients ne me trouvent pas toujours chez moi, il est vrai, mais je n'ai pas acheté ma charge cinq cent mille francs pour rester à mon étude comme un notaire de campagne. Cependant, quand il le faut, je suis à mon état ; je fais mes contrats de mariage dans ma calèche... et je cours le testament en cabriolet.

SAINT-AMAND.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Oui, telles sont vos habitudes,
Mais on prétend que les études

Étaient plus sûres de moitié
Quand le notaire allait à pié.
Combien l'on compterait de chutes,
Si l'on eût gardé les minutes
De chaque faux pas qu'ils ont fait,
Depuis qu'ils ont cabriolet!

DERMONT.

Bah! bah ! ce sont nos envieux qui prétendent cela... Je vous disais donc, une aventure incompréhensible... une belle inconnue que je poursuis depuis le dernier bal de l'Opéra, il y a bientôt trois mois! je n'ai pas encore entrevu sa figure... mais chaque jour j'en reçois des lettres qui m'arrivent d'une manière magique et surnaturelle, des lettres admirables... dans le genre de l'*Héloïse*... du Jean-Jacques tout pur, et vous sentez bien que je réponds dans le même style.

SAINT-AMAND.

Oui... style de notaire.

DERMONT.

Enfin... elle m'a fait dire de me trouver ici ce matin... J'ignore encore par quels moyens elle se fera reconnaître ; mais, n'importe, me voilà.

AIR du Pot de fleurs.

Aujourd'hui je saurai peut-être
Quels sont envers moi ses desseins.

SAINT-AMAND.

C'est donc pour se faire connaître
Qu'elle vient à l'*Hôtel des bains?*

DERMONT.

Oui, grâces à ma bonne étoile,
L'incognito va disparaître ici.

SAINT-AMAND.

Moi, j'aime assez le lieu qu'elle a choisi
Pour déchirer enfin le voile.

Et que dirait votre femme, madame Dermont, si elle savait...

DERMONT.

Chut donc! (En riant.) Comme par un fait exprès... ma femme est sortie ce matin de bonne heure... Elle va deux fois par mois à un comité de bienfaisance...

Mme DEFONROSE, à part.

Oui, de bienfaisance...

SAINT-AMAND, bas à Mme Defonrose.

Taisez-vous donc...

DERMONT.

C'est qu'elle est très-bonne... très-charitable, ma femme... et, en outre .. un neveu que j'avais chez moi...

SAINT-AMAND.

Ah! oui, le petit Victor...

DERMONT.

Un mauvais sujet qui a déjà des dispositions à marcher sur mes traces... et que j'ai fait partir ce matin par les Grandes Messageries... Il va en vacances chez son père... de sorte que par ce moyen je suis le maître de la maison. (Prenant sa lorgnette.) J'ai beau regarder, je ne vois personne...

SCÈNE V.

LES MÊMES ; CANARD.

CANARD, une lettre à la main.

Par exemple, voilà qui est un peu fort! Il est bien étonnant qu'un honnête bourgeois, qui vient tranquillement au bain, soit exposé à des aventures comme celle-là... J'étais dans le jardin à lire mon journal, lorsqu'un garçon me jette en courant ce billet dans mon chapeau... — « Tenez, voici la

lettre que vous attendez... » Et il était déjà reparti... C'est très-désagréable... parce que madame Canard n'aurait qu'à savoir... (Lisant :) « Du silence... de la discrétion... il y va « de votre tête... suivez la dame au vitchoura vert que vous « rencontrerez, et vous en saurez davantage ! » Qu'est-ce que me veut cette dame en vitchoura vert?... Elle devrait s'expliquer ! Moi, me voilà embarqué dans une aventure diablement difficultueuse, parce qu'autrefois, je ne dis pas... j'avais un caractère aventureux et chevaleresque... mais à présent, on devrait bien savoir que... que j'ai là madame Canard. Ma foi, arrivera ce qui pourra, je m'en vais toujours prendre mon bain comme si de rien n'était. Holà ! quelqu'un ! Mon bain?...

DERMONT.

Ma foi... je ne vois personne... et c'est aussi, je crois, le parti que je vais prendre. Eh bien !... viendra-t-on ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; SUZANNE.

SUZANNE, approchant de Dermont.

Eh ! mon Dieu, voilà, voilà... C'est vous, monsieur... (A part.) Bon ! la vengeance de sa femme sera complète.

DERMONT.

Eh ! oui, ma chère... (A Saint-Amand.) Comment la trouvez-vous? C'est Suzanne, l'ancienne femme de chambre de ma emme...

SAINT-AMAND.

Suzanne... oh ! le joli nom pour une baigneuse...

SUZANNE, à Mme Defonrose.

Je vous engage, mesdames, à attendre dans le salon... car il y a beaucoup de monde, et l'on prendrait vos places.

CLÉMENCE.

Oh! mon Dieu... quand on voudra... je ne tiens pas du tout à rester ici...

(Mme Defonrose et Clémence sortent.)

DERMONT.

Donne-nous des cachets.

SUZANNE.

Comment, monsieur, vous voulez?... (A part.) Eh bien! et notre rendez-vous... est-ce qu'il l'aurait oublié?

DERMONT.

Eh bien! Suzanne, ce cachet...

SAINT-AMAND.

Et à moi aussi...

SUZANNE.

Voilà, messieurs... (A part.) Rappelons-lui qu'on l'attend. (Elle prend une plume sur le comptoir et écrit sur une carte :) « N'ou-« bliez pas le vitchoura vert. »

(Elle retourne cette carte et la donne à Dermont; elle en donne aussi une autre à Saint-Amand.)

Ensemble.

AIR : Ma Fanchette est charmante. (*Les Deux Jaloux.*)

DERMONT.

Que sa mine est friponne !
Elle a, sur mon honneur,
De sa chaste patronne
La grâce et la fraîcheur !

SAINT-AMAND.

Que sa mine est friponne!
Mais je vois mon erreur,
Et sa chaste patronne
Avait moins de pudeur.

CANARD.

Cette lettre m'étonne,
Et je tiendrai rigueur

A l'aimable personne
Qui veut toucher mon cœur.

SUZANNE.

Quoique indulgente et bonne,
J'ai dans le fond du cœur
De ma chaste patronne
L'inflexible rigueur.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DERMONT, SAINT-AMAND, CANARD, dans un coin, les coudes appuyés sur une table ; puis ROBINET.

DERMONT, regardant le cachet que Suzanne vient de lui donner.

Eh! mais, se moque-t-elle de moi? numéro soixante-douze, mon tour n'arrivera jamais !

SAINT-AMAND.

Oh ! moi, je suis plus favorisé, j'ai le numéro vingt-trois.

CANARD.

Parbleu! vous n'irez pas plus vite, car j'ai le vingt-deux. (Jetant son cachet sur la table avec humeur.) Et voilà déjà deux heures que j'attends... (Se levant et appelant.) Voyons, garçon... appellera-t-on les numéros?... ce doit être à moi.

DERMONT, regardant Canard.

Ah! la bonne physionomie !... il y aurait conscience à ne pas lui jouer ce tour-là.

(Il prend le cachet que Canard a jeté sur la table et met le sien à la place.)

ROBINET, en dehors.

Numéro vingt-deux, numéro vingt-trois!

CANARD, allant à la table.

Voilà!... voilà! Enfin, ce n'est pas sans peine. (Pendant ce temps, Dermont et Saint-Amand sont sortis en riant. Canard, tenant son cachet et défaisant sa cravate.) Mais, au bout du compte, j'avais tort de me plaindre, parce que, dès qu'il y a un ordre établi... il faut le suivre. (Voyant Robinet qui entre.) Vous m'appelez? Voilà, voilà, ne vous impatientez pas...

ROBINET.

Eh bien! où allez-vous donc?

CANARD.

Vous avez dit le vingt-deux... j'y vais...

ROBINET.

Le vingt-deux... il est entré.

CANARD.

Par exemple! c'est trop fort, et à moins qu'il n'y ait des numéros doubles... Je défendrai mes droits... voyez plutôt...

ROBINET, regardant.

Soizante-douze...

CANARD.

Soixante-douze... c'est ma foi vrai... Ah çà! c'est donc le diable qui s'en mêle... après deux heures d'attente, me voilà reculé de cinquante numéros! Si c'est comme ça que j'avance... il est sûr que d'ici à ce soir... (Regardant la carte.) Hein!... il y a de l'écriture sur le dos du cachet... (Lisant.) « N'oubliez « pas le vitchoura vert... » Il n'y a pas d'exemple d'une ténacité pareille... J'ignore ce que j'ai fait à cette femme-là, mais il est sûr que c'est elle qui a changé mon numéro; je ne sais pas jusqu'à quel point on a le droit de vexer ainsi un citoyen paisible.

SCÈNE VIII.

CANARD, VICTOR, *entrant en courant.*

VICTOR.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je suis sûr qu'il ne sera plus temps.

CANARD.

Hein! qu'est-ce qui vient là, et quel est ce petit bonhomme?

VICTOR.

Ah! monsieur... par grâce... y a-t-il un peu de temps que vous êtes ici?...

CANARD.

Un peu de temps... je m'en vante... je peux me flatter dans ce moment-ci d'être le doyen... trois bonnes heures!... sans compter le courant... et si je n'avais pas payé mon cachet, je jure bien que...

VICTOR.

Ah! que c'est heureux... vous me rendez la vie... N'avez-vous pas vu une dame en vitchoura vert?

CANARD.

Allons, encore!...

VICTOR.

Une femme jeune... jolie... une charmante tournure...

CANARD.

Ah! elle est jeune... elle est jolie... j'en suis parbleu bien aise... Eh bien! mon jeune ami, puisque vous avez l'honneur de la connaître, je vous prie de lui dire de ma part qu'il m'est impossible de me rendre à l'invitation qu'elle a eu la bonté de me faire tout à l'heure...

VICTOR.

Elle est donc ici ?...

CANARD.

Assurément ! car elle vient de se permettre de changer ma carte d'une manière que je trouve un peu leste...

VICTOR.

Elle est ici... c'est tout ce que je demande... dites-moi vite où elle est...

CANARD.

Hein ?...

VICTOR.

Oui... menez-moi vite vers elle.

CANARD.

J'en suis désolé, mon jeune ami, mais cela m'est impossible.

VICTOR.

Comment ! monsieur, vous me refusez?

CANARD.

Très-positivement.

VICTOR.

Prenez-y garde ! vous ne me connaissez pas, et vous me direz à l'instant même où elle est, sinon...

CANARD.

Plaît-il? qu'est-ce que c'est que cela ?

VICTOR.

Oui, morbleu !... il le faut...

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; DURILLON.

DURILLON, *accourant.*

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'on se bat, par hasard ?...

VICTOR.

C'est monsieur qui refuse de me dire une chose que je lui demande... le plus honnêtement du monde...

CANARD.

Oui, en menaçant de m'étrangler... Je vous déclare, jeune homme, que l'on n'obtient rien de moi par la violence... et que je ne vous le dirai pas... (A Durillon.) Pédicure, retenez-le... (A Victor.) Je ne vous le dirai pas, par la raison infiniment simple que je ne le sais pas.

VICTOR.

C'est faux. (A Durillon.) Il a dit tout à l'heure le contraire... Ah ! mon ami, mon cher Durillon, je n'ai d'espoir qu'en toi; tu sais que quand je viens et que j'ai de l'argent, je donne toujours pour le garçon... toi qui es toujours ici, n'as-tu pas vu une dame en vitchoura vert?...

AIR de La Sentinelle.

Oui c'est ici qu'elle a porté ses pas;
L'aurais-tu vue? elle est jeune et jolie...

DURILLON.

Jeune et jolie... oh! nous n'en manquons pas;
Mais dans ces lieux, comme aux sérails d'Asie,
De ces gardiens scrupuleux
Nous imitons la retenue extrême,
Sans être tout à fait comme eux;
Il faut, dans ces lieux dangereux,
Que l'on soit aveugle quand même.

Mais voilà monsieur qui vous le dira mieux que moi, car je lui ai remis un billet de la part de cette dame...

CANARD.

Comment ! c'est toi...

DURILLON.

Moi-même, et vous ferez bien de dire à ce brave jeune homme... Allons, voyons... dites-lui.

VICTOR.

Oh ! il le faudra bien.

CANARD.

Je vous déclare que vos instances sont inutiles, et je m'en irai plutôt...

VICTOR.

Non, vous ne sortirez pas... je ne vous perds pas de vue... (A part, à Durillon.) Il faut que tu saches, mon ami, que je suis le plus malheureux des hommes... J'ai mon oncle, M. Dermont, qui dans ce moment me croit parti par les Grandes Messageries...

DURILLON.

Et vous n'êtes pas parti.

VICTOR.

Du tout, parce que, vois-tu bien... je suis amoureux... je n'ai pas voulu m'éloigner sans lui faire mes adieux... et voilà une heure que je suis sous ses fenêtres pour tâcher de l'apercevoir.

DURILLON.

Elle n'a pas paru ?

VICTOR.

Non... mais pendant ce temps la diligence est partie... il faut qu'une fois par hasard elle soit exacte... et c'est justement aujourd'hui... Qu'est-ce que va dire M. Dermont ?

CANARD.

M. Dermont ?

(Il sort par la droite.)

VICTOR.

Je te le demande, connais-tu quelqu'un de plus malheureux que moi ?...

DURILLON.

Le fait est que voilà un enchainement de revers capable d'abattre l'âme la plus ferme...

VICTOR.

Je n'avais d'espoir que dans ma tante... elle est si bonne, si aimable, elle aurait pris ma défense; elle était sortie, mon ami, on croyait qu'elle allait aux bains, je vole à ceux-ci qui sont le plus près, et quand je cherche à parvenir jusqu'à elle, (Se tournant vers l'endroit où était Canard.) monsieur s'obstine... Où est-il donc?... mais je le retrouverai... je parlerai à ma tante.

DURILLON.

Que n'allez-vous chez elle?

VICTOR.

Et si je rencontre mon oncle, nez à nez...

DURILLON.

Ah! diable, c'est vrai... Attendez donc! vous dites votre oncle, M. Dermont... il me semble que tout à l'heure en courant... j'ai entendu prononcer ce nom... S'il était ici... je vais m'en assurer...

VICTOR.

Ah! mon ami... mon sauveur!

DURILLON, criant.

On demande M. Dermont.

VICTOR.

Mais tais-toi donc, bourreau!... Je ne veux pas au contraire qu'il me voie...

DURILLON.

C'est égal... (Criant plus haut.) Quelqu'un demande M. Dermont...

DERMONT, en dedans d'un cabinet.

Qu'est-ce que c'est?...

DURILLON.

Il y est... vous pouvez hardiment aller trouver sa femme... partez vite et ne craignez rien...

VICTOR.

J'y vais... mais, je t'en prie, tâche de le retenir... Tout ce que je possède est à toi... tiens, prends, c'est l'argent de mon voyage...

DURILLON, prenant l'argent.

Eh! mon Dieu, quelle impétuosité!... Que diable, permettez donc? (Mettant l'argent dans sa poche.) A peine si vous laissez aux gens le temps d'agir... Comment voulez-vous que je le retienne?... Il est vrai que tout à l'heure il vient de faire demander le pédicure...

VICTOR.

C'est admirable!... S'il est une fois dans tes mains... me voilà tranquille... il ne pourra plus bouger...

DURILLON.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur? Et mon état, et ma réputation... croyez-vous qu'un pédicure foule aux pieds tout sentiment de morale?... Tout ce que je peux vous promettre, c'est de mettre l'ennemi hors de combat... (Se fouillant.) j'ai mes armes... mes ciseaux et mon rasoir... soyez tranquille, ils ont le fil...

(Durillon sort par le fond.)

SCÈNE X.

VICTOR, seul.

Et nous, allons chez ma tante. (Il va pour sortir et s'arrête devant le salon des dames.) Qu'ai-je vu!... c'est elle, c'est Clémence, elle est là, dans ce salon, avec une dame que je ne connais pas... n'importe, je vais la voir.

(Il va pour entrer à gauche.)

UNE FEMME, se présentant.

On n'entre pas!... c'est ici le côté des dames...

VICTOR.

Comment! le côté des dames... Eh bien! je n'avais pas songé à cela... à deux pas de Clémence... et ne pas pouvoir lui parler!... Et ce Durillon qui n'est pas là pour me seconder...

SCÈNE XI.

VICTOR, SUZANNE.

SUZANNE.

Durillon... Durillon!... On sonne de tous les côtés, et il n'entend pas...

VICTOR.

Je crois bien... Eh! mais, c'est Suzanne... l'ex-dame d'honneur de ma tante... Ah! que je suis content de te voir...

SUZANNE.

Comment, monsieur, vous qu'on disait en vacances!

VICTOR.

Qu'est-ce que tu tiens là?...

SUZANNE.

Le vitchoura de madame Dermont, qui me l'a donné à garder... (A part.) Ennuyée d'attendre son mari... elle a pris le parti de se baigner.

VICTOR, prenant le vitchoura.

Ah! quelle idée!

SUZANNE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?...

VICTOR.

Ma tante ne se fâchera pas, j'en suis sûr... Tu lui diras que j'en ai eu besoin... et puis, d'ailleurs, Suzanne, tu sais bien, tu es si gentille... Eh! vite à ma toilette... allons, viens donc m'aider.

SUZANNE, *se cachant les yeux avec les mains.*

Moi, par exemple, le ciel m'en préserve!

VICTOR, *tout en s'habillant, s'approche de Suzanne et l'embrasse.*

SUZANNE.

Eh bien ! monsieur...

VICTOR.

Voilà ce que c'est qué de ne pas regarder.

SUZANNE.

Eh! mon Dieu, quel est votre dessein ?

VICTOR.

Sois tranquille.

AIR de M. Blanchard

Dans le grec, où je suis habile,
Je lisais qu'on pouvait ainsi,
En prenant l'armure d'Achille
Être invincible comme lui...
Sous ce vêtement plein de charmes
Que de conquêtes je ferais,
Si je pouvais, en empruntant vos armes,
Sexe enchanteur, emprunter vos attraits.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SUZANNE, *seule.*

Eh bien ! voyez donc, à cet âge-là!... le voilà déjà aussi mauvais sujet que son oncle... son oncle qui, depuis trois mois, sans le savoir, en conte à sa femme, et même, si je le laissais faire...

AIR : Cet arbre apporté de Provence

Je crois que, dans son délire extrême,
Et malgré ses cinquante ans et plus,
Monsieur m'en conterait à moi-même,

Moi dont les principes sont connus.
Dans ces bains maint galant m'environne,
Mais à mon nom devant des égards,
Ainsi que Suzanne ma patronne,
Je n'écoute jamais les vieillards.

Pourvu à présent que ce petit Victor n'aille pas commettre d'imprudence! Eh! mais, Dieu me pardonne... il cause avec des dames, ces dames dont je viens de préparer le bain... certainement, je ne dois pas souffrir...

SCÈNE XIII.

SUZANNE, CLÉMENCE, VICTOR, puis Mme DEFONROSE.

CLÉMENCE, marchant près de Victor et très-vivement.

Oui, monsieur... c'est très-imprudent, me compromettre ainsi...

VICTOR.

Je n'avais que ce moyen pour vous faire mes adieux.

CLÉMENCE.

Heureusement que ma tante vous a pris pour une pensionnaire de mes amies, sans cela... voyez à quoi vous m'exposiez!... La voilà.

SUZANNE.

Si ces deux dames veulent entrer dans leur cabinet... tout est prêt.

VICTOR, bas à Suzanne.

De quoi te mêles-tu?

Mme DEFONROSE, à Suzanne.

Merci, mademoiselle. (Regardant Victor.) Mais, quel heureux événement! rencontrer ainsi une de tes bonnes amies de pension; elle a une physionomie charmante... Comment s'appelle mademoiselle?

VICTOR.

Mademoiselle Victorine.

Mme DEFONROSE, à Clémence.

En effet, tu m'as déjà parlé d'une Victorine...

VICTOR.

C'est moi.

Mme DEFONROSE.

Une jeune personne d'une retenue, d'une modestie...

VICTOR.

C'est moi.

Mme DEFONROSE.

Et ton amie inséparable.

VICTOR, très-vivement.

Inséparable!

CLÉMENCE, à Victor.

Taisez-vous donc.

VICTOR, baissant les yeux.

Inséparable... je le voudrais bien.

AIR de Téniers.

Le sentiment qui réunit nos âmes,
En même temps est venu nous charmer.
Qu'on dise encore que les femmes
Entre elles ne peuvent s'aimer!
Depuis le jour où je l'ai vue paraître
Tous mes plaisirs sont doubles de moitié,
Et j'ignorais, avant de la connaître,
Tous les charmes de l'amitié.

Mme DEFONROSE.

Mais comment se fait-il que mademoiselle se trouve ainsi toute seule?

VICTOR.

J'étais avec la emme de chambre de ma mère, qui s'est

égarée dans le jardin... ou trompée de corridor... et j'étais ici toute seule... fort embarrassée de ma personne... lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer...

Mme DEFONROSE.

Je suis enchantée de pouvoir vous offrir ma protection; en pareil cas, madame votre mère en ferait autant pour ma nièce...

SUZANNE.

Mais, madame... on attend.

Mme DEFONROSE.

C'est b n... je ne veux pas que mademoiselle nous quitte... Ma voiture est à la porte, et nous la ramènerons après chez elle.

SUZANNE, effrayée.

Ah! mon Dieu, comment la prévenir?...

CLÉMENCE, bas à Victor.

N'acceptez pas, monsieur, n'acceptez pas!

VICTOR, de même.

Vous voyez cependant bien que ce n'est pas ma faute... je ne puis pas décemment refuser.

SUZANNE, feignant d'apercevoir quelqu'un.

Mademoiselle, j'aperçois votre femme de chambre qui vous cherche...

VICTOR.

Non, je ne la vois pas...

SUZANNE.

Là... à l'entrée du jardin.

VICTOR.

Non, non, il me semble que ce n'est pas elle...

CLÉMENCE.

Si vraiment! je la reconnais bien... et nous vous laissons avec elle... Allons, ma tante, entrons...

Mme DEFONROSE.

Un instant! vous me laisserez bien faire mes adieux à mademoiselle... Adieu, ma belle enfant.

AIR : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. (Rien de trop.

A regret, je vous quitte, hélas!

VICTOR.

Pas tant que moi, je le parie.

Mme DEFONROSE.

Clémence, vous n'y pensez pas,
Mais embrassez donc votre amie !

CLÉMENCE, bas.

Refusez, monsieur, refusez.

VICTOR.

Madame veut bien le permettre.

CLÉMENCE, bas.

Eh ! comment, monsieur, vous osez!...

VICTOR, bas.

C'est pour ne pas vous compromettre.

CLÉMENCE, bas à Victor pendant qu'il l'embrasse.

C'est fort mal, monsieur, c'est très-mal ce que vous faites là.

VICTOR, de même.

Vous voyez que c'est malgré moi... la force des circonstances...

SUZANNE.

AIR du vaudeville de Sophie Arnould.

Mesdames, entrez, de grâce !
Tout est prêt, je vous attends...
(A part.)
Mais voyez donc quelle audace!
En honneur, il était temps !

(Mme Defonrose et Clémence entrent dans le cabinet.)

SUZANNE, regardant Victor qui lui fait des menaces.

Je vois que monsieur m'accuse.

VICTOR.

Oui, redoute mon courroux,
Pour te punir de ta ruse
(L'embrassant.)
C'est toi qui paîras pour tous,
Oui, oui, tu paîras pour tous.

SUZANNE.

On m'attend, modérez-vous.

Ensemble.

VICTOR.

Sa sévère vigilance
Vient de tromper mon désir ;
Mais au moins de la vengeance
J'ai goûté tout le plaisir.

SUZANNE.

Ma sévère vigilance
Vient de tromper son désir ;
Mais monsieur de la vengeance
A goûté tout le plaisir.
(Suzanne entre dans le même cabinet que Mme Defonrose.)

SCÈNE XIV.

VICTOR, CANARD, qui est entré à la fin du morceau.

VICTOR.

Voyez pourtant, sans cette maudite Suzanne...

CANARD, apercevant Victor.

Le vitchoura vert !... enfin le voilà !... Il était dit que je ne pourrais pas l'échapper... mais, morbleu !... moi je n'ai pas peur... et je m'en vais lui parler d'importance... (S'avançant vers lui.) Madame...

VICTOR, détournant la tête et se cachant avec son mouchoir.

Eh! mon Dieu, c'est mon homme de tout à l'heure ! Que diable me veut-il ? Je rirais bien s'il allait m'en conter...

CANARD.

Madame... je trouve très-extraordinaire que, ne me connaissant pas... vous m'ayez écrit .. parce que de deux choses l'une... ou vous me connaissez, ou vous ne me connaissez pas... et alors, dans le premier cas... et dans le dernier... je vous défie de sortir de là... et à moi... aussi... (A part.) Voilà ce que c'est ! En lui parlant ferme...

VICTOR, contrefaisant sa voix.

Vous vous trompez... je vous connais très-bien...

CANARD.

Alors... madame, vous devez savoir que je ne suis pas sans avoir des affaires... et quoique certainement je sois extrêmement galant... quand j'ai le temps... on ne peut pas être comme cela à la disposition des personnes... Enfin, vous devez comprendre... (A part.) La vérité est qu'elle a une fort jolie tournure, et que dans toute autre occasion...

VICTOR, à part, riant.

Ma foi... voilà un original.

CANARD, à part.

Le diable m'emporte si je sais comment j'ai fait cette conquête-là... Mais, enfin, moi je ne vois pas pourquoi... puisqu'on me fait des avances... et qu'après tout madame Canard n'en saura rien !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; DERMONT.

DERMONT, en dehors.

Aïe ! le bourreau... (Entrant en boitant.) Ce maudit pédicure a une manière de vous couper les cors...

VICTOR, à part.

Ciel ! mon oncle... (Prenant vivement le bras de Canard.) Monsieur... je ne vous quitte pas...

CANARD, le regardant.

Hein !... qu'est-ce que je vois là ?... C'est mon jeune homme de tout à l'heure !

VICTOR.

Silence !... je suis votre femme... dites que je suis votre femme, ou sinon...

DERMONT, boitant toujours.

D'abord... il n'en finit pas, il est bavard... bavard, et puis ensuite, une fois qu'il vous entame... (Apercevant Canard et Victor qui se cache la figure.) Eh ! mais, c'est mon monsieur de tout à l'heure... celui dont j'ai escamoté la place... Il me semble qu'il est là en jolie compagnie... (Haut.) Il paraît que monsieur et madame attendent leur tour ?

VICTOR, bas.

Dites que oui...

CANARD.

Certainement, monsieur... et madame.

DERMONT.

Madame votre épouse vient-elle souvent ici ? Moi, ce sont mes galeries, et en qualité d'habitué... voulez-vous me permettre de lui présenter mes hommages ?...

VICTOR, de même.

Dites que non...

CANARD.

Mais, monsieur... je ne vous cache pas que ma femme e moi...

VICTOR, apercevant la porte d'un cabinet de bains qui est ouverte.

Il n'y a que ce moyen de me sauver.

(Il quitte le bras de Canard et entre dans le cabinet dont il referme doucement la porte.)

DERMONT.

Vous ne pouvez me refuser cet honneur... (S'avançant pour saluer et ne voyant plus personne.) Eh bien ! où est-elle donc?

CANARD.

Ma foi... je n'en sais rien... mais je ne suis pas fâché d'en être débarrassé.

DERMONT.

De qui?... de votre femme?...

CANARD.

Eh ! non... ce n'est pas la mienne... car, tenez, monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme, et quoiqu'on m'ait recommandé le silence... il faut que je vous raconte tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai mis le pied dans cette maison que je crois ensorcelée...

DERMONT.

Comment donc, monsieur ! (A part.) Ça m'a l'air d'une bonne dupe.

CANARD.

D'abord, monsieur... il y a une dame en vitchoura vert qui depuis une heure m'empêche de me baigner.

DERMONT, riant.

Ah ! ah ! sans doute celle que je viens de voir.

CANARD.

Je n'oserais pas l'affirmer... mais il paraît qu'il y a un rival qui sait que je suis aimé... Moi, d'abord, je l'ignorais... Ce rival ou cette dame, car maintenant je ne sais pas lequel des deux, m'avait donné un rendez-vous... mais il se fait que, par le concours de circonstances... il y avait un M. Dermont... un mari ou un autre rival... je ne sais pas au juste... qui les gênait dans leurs desseins...

DERMONT.

Hein ! qu'est-ce que vous me dites là?

CANARD.

Et pour s'en débarrasser, ils se sont entendus ici avec un pédicure.

DERMONT.

Ah! le coquin!... Je le devine... Mais cette femme, monsieur, qui tout à l'heure était là...

CANARD.

Je ne vous dirai pas si c'était lui ou elle... mais voilà la lettre que j'ai reçue... et que vous pouvez lire...

DERMONT, à part.

Une écriture déguisée... mais qui cependant ressemble bien à celle de madame Dermont... Ce cachet... morbleu! c'est le mien... oui, sa sortie mystérieuse de ce matin et ce maudit pédicure... ah çà! mais c'était donc une conspiration contre moi depuis les pieds jusqu'à la... (Il retient Canard qui fait un pas en arrière.) Morbleu!

AIR : Tu ne vois pas, jeune imprudent. (Les Chevilles de Maître Adam.)

Que l'on trahisse, rien de mieux,
Ou ce magistrat ridicule,
Ce militaire soupçonneux,
Ou bien ce commerçant crédule;
Mais désormais, dites-le-moi,
Où rencontrer des cœurs sincères,
Où donc trouver la bonne foi
Puisqu'on trompe jusqu'aux notaires!

Un instant, monsieur! nous ne nous séparerons pas ainsi.

CANARD.

Qu'est-ce que c'est, monsieur!

DERMONT.

Oh! pas de bruit... quand on a des bonnes fortunes, il faut être discret... Mais vous devez me comprendre... il faut qu'un des deux reste sur la place...

CANARD.

Ah çà! monsieur... et vous aussi!... Il est écrit là-haut que je n'en réchapperai pas.

DERMONT.

Oui, monsieur, vous et cet infernal pédicure... Morbleu! si je le tenais...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; DURILLON.

DERMONT, à Durillon qui entre.

Vous voilà donc, monsieur!...

DURILLON.

Eh bien... j'espère que vous êtes content... j'étais en verve... l'acier tranchant courait avec une légèreté... Il est vrai que, dans mon enthousiasme... cette longue estafilade... Mais qu'est-ce que c'est que ça?... Ah! monsieur, le bel état quand on l'exerce comme moi, en grand!...

DERMONT.

Je ne sais qui me retient... qu'à l'instant même...

DURILLON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc! Est-ce l'excès de la reconnaissance?...

DERMONT.

Ce que j'ai, traître... tu ne mourras que de ma main!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ROBINET, UN GARÇON.

ROBINET.

Monsieur Durillon, monsieur Durillon!

DURILLON.

Qu'est-ce ?... Vous voyez que je suis occupé...

UN GARÇON.

On vous demande au premier...

DURILLON.

J'y cours...

DERMONT.

Non pas... il faut que je t'assomme avant...

DURILLON.

Si ça vous était égal après ! Vous voyez le monde qui m'attend... (On sonne de tous les côtés.) Ah ! toute la maison maintenant... Allons... je n'en réchapperai pas.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; SUZANNE, accourant tout essoufflée.

SUZANNE.

Ah ! mon Dieu, quel événement ! Aussi, c'est ce Durillon !

TOUS.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

DURILLON.

Est-ce que le feu serait à la maison ?

SUZANNE.

Au contraire, tu as laissé le réservoir ouvert...

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.

Pendant qu'ici tu babilles,
L'eau s'échappe à gros bouillons ;
Et déjà dans les salons
Ils en ont jusqu'aux chevilles;
Dans le reste de l'hôtel
L'onde se répand...

1

DURILLON.

O ciel!
Le déluge universel!
J'y cours...

SUZANNE.

Quelle perspective!...
Dans une minute ou deux
La rivière est dans ces lieux!

CANARD.

Eh! quoi, la rivière arrive!...
Sans cet accident enfin
Je n'aurais pas pris mon bain,
Je n'aurais jamais pris mon bain!

(Les portes des deux salons et celles de tous les cabinets s'ouvrent en même temps : du côté des hommes, Saint-Amand et d'autres baigneurs; du côté des femmes, Mme Defonrose, Clémence, Victor, Mme Dermont et d'autres femmes; tous aperçoivent Victor et jettent un cri.)

CHŒUR.

AIR : Folie, folie, folie. (*Le Prince en goguette.*)

Alerte! (*Ter.*)
Je crois vraiment, je crois qu'il pleut,
Alerte! (*Ter.*)
Sauve qui peut!

SUZANNE.

Qu'est-ce que c'est? un homme de ce côté!. .

CANARD.

C'est ma conquête de tout à l'heure.

Mme DEFONROSE.

C'est la bonne amie de ma nièce?

SAINT-AMAND.

C'est Victor!...

DERMONT.

Mon neveu!...

VICTOR.

AIR des Gardes-Marine.

Oui, c'est lui-même, oui, c'est lu
Que vous avez cru parti,
Et dont la seule présence
A mis le désordre en ces lieux;
Mais d'un oncle généreux
Il implore la clémence.

Ensemble.

Mme DEFONROSE.

Non, point de grâce
Quand son audace
Vient aujourd'hui
Nous compromettre ainsi!

DERMONT.

Non point de grâce
Quand son audace
Me livre ainsi
Aux fers de l'ennemi!

VICTOR, à Mme Dermont.

Soyez, ma tante,
Plus indulgente!
Parlez pour nous,
Et calmez son courroux.

CLÉMENCE, à Mme Defonrose.

Soyez, ma tante,
Plus indulgente!
Pardonnez-nous,
Calmez votre courroux.

Mme DERMONT, à son mari.

Allons, monsieur, pardonnez-lui,
A votre tour craignez le blâme.

SUZANNE.

Votre conquête d'aujourd'hui,
C'est votre femme.

SUZANNE et Mme DERMONT.

Allons, un air plus doux !
Tombez à nos genoux.

TOUS.

Monsieur, pardonnez-nous !
Allons, grâce pour tous.

DERMONT.

Allons, allons, nous parlerons de tout cela.

VICTOR.

Ah ! quel bonheur, je suis sûr maintenant que mon oncle consentira.

DERMONT.

C'est bon ! pour bien finir la matinée, nous allons tous déjeuner chez moi... Vous êtes des nôtres, monsieur Canard, nous vous emmenons...

CANARD.

Un instant, messieurs !... plus tard, je ne dis pas... Voyons donc, garçon, mon bain !...

DURILLON.

Voilà, monsieur... dans l'instant... on n'attend jamais chez nous.

(Au public.)

AIR : De ton baiser la douceur passagère.

De ces tableaux si la gaze légère
Blessa vos yeux, gardez-nous le secret ;
Mais si nos bains, messieurs, ont su vous plaire,
Venez souvent prendre votre cachet.



LE

BEAU NARCISSE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. X. B. SAINTINE ET F. DE COURCY.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — 9 Décembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE MENNEVILLE, riche propriétaire .	MM. PASCAL.
LÉON, amant de Sophie.	PERRIN.
NARCISSE DE BOISSEC, prétendu de Sophie	POTIER.
SOPHIE, fille de M. de Menneville.	Mmes ADELINE.
Mme DE LUCEVAL, nièce de M. de Menneville	JENNY VERTPRÉ.

A la campagne.



LE BEAU NARCISSE

Un salon. — A gauche, un cabinet saillant, avec un œil-de-bœuf qui fait face aux spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, Mme DE LUCEVAL.

LÉON, suivant madame de Luceval, qui marche précipitamment.

Comment, madame, il y a un jeune homme ici, dans le château?

Mme DE LUCEVAL.

Oui, monsieur...

LÉON.

Et il est arrivé ce matin avec son gouverneur?

Mme DE LUCEVAL.

Précisément...

LÉON.

Et comment est-il?... que dit-il? quels sont ses intentions, ses projets? qui l'amène ici?... De grâce, répondez, répondez-moi donc...

Mme DE LUCEVAL.

Eh mais! j'attends que vous le permettiez. A laquelle de vos questions voulez-vous que je réponde d'abord?

LÉON.

Mais à la plus importante... celle qui regarde Sophie... vous disiez tout à l'heure, je crois... que vous vous doutiez qu'il venait l'épouser...

Mme DE LUCEVAL.

Je m'en doute jusqu'à un certain point, vu que mon oncle, M. de Menneville, m'a dit positivement que c'était le mari qu'il réservait à sa fille...

LÉON.

AIR des Visitandines.

Grand Dieu! quel contre-temps fatal!
C'en est fait, on me sacrifie!
N'importe, malgré mon rival,
Je serai l'époux de Sophie.

Mme DE LUCEVAL.

Cédez, croyez-en mes avis,
Car chez nous un usage austère
Jusqu'à présent n'a pas permis
De prendre à la fois deux maris,
Du moins par-devant notaire.

LÉON.

Et vous croyez que je le souffrirai... moi qui l'aime... moi qui l'adore!... Enfin, depuis trois mois que cette blessure me retient au château et que je guéris le plus lentement possible... vous savez ce que j'ai fait pour plaire à Sophie, pour mériter sa main...

Mme DE LUCEVAL.

Oui... je sais que vous avez une très-mauvaise tête... beaucoup d'amour et pas le sens commun; voilà votre beau côté. Aussi ces qualités-là n'ont pas manqué de produire leur effet sur le cœur de ma cousine... mais vous avez vingt-

cinq-ans, vous êtes capitaine, et vous n'avez rien qu'un oncle très-riche qui ne meurt pas... voilà le mauvais côté... et je trouve tout naturel qu'en attendant la succession, M. de Menneville s'occupe à chercher pour sa fille quelque jeune homme aimable et disponible... et notre futur a toutes ces qualités... il est jeune, bien fait... en outre, monsieur, une figure très-extraordinaire...

LÉON.

Allons, vous allez m'en faire l'éloge... Il semble que vous preniez plaisir à me désespérer.

Mme DE LUCEVAL.

Ah ! si vous pouviez m'écouter, je vous en dirais bien davantage... mais pour cela... il faudrait être calme, ne pas m'interrompre...

LÉON, à part.

Morbleu!...

Mme DE LUCEVAL.

Et surtout ne pas s'impatienter...

LÉON.

Eh bien! madame, voyons... voilà une heure que je me contiens...

Mme DE LUCEVAL.

C'est bien. M. de Boissec, son père, était un des plus beaux hommes de Paris... il croyait que sa taille, sa figure devaient le mener à tout... Elles ne le menèrent qu'à être un fat... et la fatuité le perdit... il se fit des ennemis non-seulement parmi les hommes, ce qui est un demi-mal, mais encore parmi les femmes... et dès ce moment rien ne lui réussit...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Sans cesse devant un miroir,
D'autres soins ne l'occupaient guère,
Il oubliait, dans son boudoir,

Et ses plaisirs et ses affaires;
Il perdit, dans le même mois,
Son bien, sa maîtresse et sa place,
Pour être resté chaque fois
Une heure de trop à sa glace.

De désespoir il se maria, fit un mauvais ménage... et vint se réfugier dans son château, à quelques lieues d'ici... Il venait d'avoir un fils...

LÉON.

Ah ! nous y voilà enfin.

Mme DE LUCEVAL.

Le jeune Narcisse de Boissec... votre rival... qui, dès son enfance, annonçait devoir être beau comme le jour... c'est ce que m'a dit mon oncle... qui l'a vu à cette époque... Mais son père, convaincu alors que chez un homme une jolie figure était plutôt un mal qu'un bien... craignant pour son fils les effets de cette fatuité qui lui avait été si fatale... conçut le projet le plus raisonnable et le plus héroïque qu'on puisse imaginer... il fit enlever toutes les glaces de son château... ce qui acheva de le brouiller avec sa femme... en outre il mit auprès de son fils un gouverneur chargé de surveiller toutes ses actions... et qui s'en acquitta si bien que M. Narcisse est arrivé à l'âge de dix-huit ans sans avoir la moindre connaissance de ses traits...

LÉON.

Mais c'est une chose impossible... quand il ne se serait vu que dans la première rivière...

Mme DE LUCEVAL.

D'abord, monsieur, leur château est situé sur une montagne.

LÉON.

A la bonne heure... mais il est mille choses qui auraient pu lui donner au moins une idée confuse de sa figure.

Mme DE LUCEVAL.

Et ce gouverneur, monsieur, qui ne le quittait pas, qui n'avait rien à faire qu'à surveiller son élève... qui était payé pour éloigner de ses yeux les moindres objets qui auraient pu réfléchir son image!... qui épiait sans cesse les pas, les gestes, les regards du jeune Narcisse... croyez-vous qu'il n'a pas bien gagné son argent?... Enfin, je vous le répète, grâce aux précautions que l'on a prises, cet intéressant jeune homme n'a pas encore la moindre idée de sa physionomie...

LÉON.

La belle avance!... et mérite-t-elle au moins tout le ma qu'on s'est donné pour elle?...

Mme DE LUCEVAL

C'est selon!... d'abord c'est une figure qui n'est pas commune... qui même est très-originale... moi... je la trouve fort bien..

AIR du vaudeville de Les Maris ont tort.

Il a la taille la plus leste,
La jambe fine et le corps droit,
Il est d'un embonpoint modeste,
Et rien n'égale son sang-froid.
Mais en traits heureux il abonde,
Je ris sitôt que je le voi,
Et je gage que tout le monde
Penserait ici comme moi.

Enfin, tout ce que je puis vous dire... c'est que ma cousine... a la plus grande envie de le voir... Tenez, la voilà qui, j'en suis sûre, vient m'en demander des nouvelles!...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien, ma chère amie, le prétendu a-t-il déjà paru?...

LÉON.

A merveille... cela commence bien...

SOPHIE.

Ah ! vous voilà, monsieur Léon?... vous nous avez quittés hier de bien bonne heure...

LÉON.

Oui, mademoiselle, j'avais des ordres à donner pour mon départ... et je ne pouvais pas trop me hâter...

SOPHIE.

Que dit-il donc?... pour son départ !...

LÉON.

Oui, je dois céder la place à M. Narcisse... c'est une résolution qui vous fera peu de peine... et qui, pour moi... ne me coûtera rien... je vous jure.

SOPHIE.

Quoi, monsieur ! vous osez dire...

LÉON.

C'est bien plutôt vous... qui ne craignez pas...

Mme DE LUCEVAL.

Allons, voilà depuis hier soir... trois disputes, si je compte bien...

SOPHIE.

C'est lui qui a commencé...

LÉON.

Pas du tout ! c'est vous qui m'avez redemandé votre portrait...

SOPHIE.

Et sur-le-champ vous vous êtes empressé de me le rendre...

Mme DE LUCEVAL.

N'avez-vous pas honte de vous quereller ainsi lorsque vous avez plus que jamais besoin de vous entendre ! Qu'est-ce

que c'est que cela? une guerre civile quand l'ennemi commun nous menace...

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Pourquoi par des débats futiles
Perdre de précieux instants?
Plus de querelles inutiles !
Allons, chaque chose à son temps.
Laissez à vos amants fidèles
Vos doux propos, vos doux souris,
Mesdames, et quant aux querelles,
Conservez-les pour vos maris.

Allons, la paix!... et c'est moi qui en dicterai les conditions. (A Sophie.) Vous allez lui rendre votre portrait...

SOPHIE.

Oh! mon Dieu... je ne demanderais pas mieux, mais j'ignore ce qu'il est devenu... je te le jure... je ne sais si je l'aurai laissé tomber dans l'appartement ou dans le jardin... Je viens d'aller voir près du pavillon chinois, où je m'étais arrêtée ce matin, et je n'ai rien trouvé.

LÉON.

Fort bien... et l'excuse est commode...

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien !... n'y a-t-il pas encore de quoi se fâcher?... ne perd-on pas tous les jours des choses plus précieuses?... et au moins un portrait... ça peut se retrouver...

LÉON.

Et si on ne le retrouve pas...

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien, vous avez fait celui-là, vous en ferez un autre... le modèle vous reste... et je ne vois pas, moi, ce que nos séances avaient de si ennuyeux...

LÉON.

Oui, parce que nous étions libres... mais à présent qu'il y

a du monde au château... à présent que M. Narcisse sera toujours là...

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien, vous attendrez... et quand vous serez dans votre ménage... vous aurez tout le temps de peindre votre femme... si toutefois, dans ce temps-là... vous songez à la peindre... car tu ne t'imagines pas, ma chère amie, combien les hommes ont peu de mémoire... Mais ce n'est pas ici le moment de passer en revue leurs défauts... car nous n'avons qu'une heure, et il faut l'employer utilement. M. de Menneville, ton père, est allé reconduire le gouverneur de M. Narcisse... et ne reviendra que pour dîner... nous sommes maîtres du château et du prétendu... Voyons! qu'allons-nous en faire?

LÉON.

Moi... je pense que le plus court est de lui chercher querelle... et ma foi!...

Mme DE LUCEVAL.

J'étais bien étonnée que vous n'y eussiez pas encore pensé... certainement c'est très-raisonnable... très-prudent.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

La sagesse est rare à votre âge,
Vous l'avez reçue en partage :
Voilà pourquoi l'on doit songer
En tout temps à vous ménager.
Oui, seul vous êtes raisonnable,
Et quelle perte irréparable,
En vous, si la Sagesse allait
Périr d'un coup de pistolet!

Aussi je voudrais trouver quelque moyen où il n'y eût de danger que pour Narcisse... Si je le rendais amoureux...

LÉON.

Comment! madame...

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien!... monsieur, allez-vous dire que c'est un mauvais moyen et qu'il ne pourra pas réussir?...

LÉON.

Dieu m'en préserve!... je sais très-bien... que, quand vous voulez un peu tourner la tête la mieux organisée, il est impossible qu'elle en réchappe...

Mme DE LUCEVAL.

Allons... cela nous raccommode un peu...

SOPHIE.

Au fait... il venait pour m'épouser ; mais s'il en aime une autre, voilà le mariage rompu...

LÉON.

Oh, oui!... il faut qu'il vous aime... Je vous en prie... Nous vous en prions tous deux... et même s'il voulait vous épouser... je ne dis pas que vous y consentiez... mais enfin... vous sentez que ce serait bien plus sûr...

Mme DE LUCEVAL.

Oh! il n'y a pas de doute... et dès que cela peut vous obliger... nous y penserons...

AIR de Picaros et Diégo.

Retirez-vous, car je crois qu'il s'avance,
De Narcisse j'entends les pas.
Comptez sur moi, conservez l'espérance,
Le prétendu ne l'épousera pas.
(A Sophie.)
Crois-moi, je t'en réponds d'avance,
Je saurai le rendre amoureux;
Mais ne parais point à ses yeux,
Je craindrais trop la concurrence.

Ensemble.

Mme DE LUCEVAL.

Retirez-vous, car je crois qu'il s'avance, etc.

SOPHIE.

Retirons-nous, car je crois qu'il s'avance,
De Narcisse j'entends les pas.
Comptons sur elle et gardons l'espérance,
Le prétendu ne m'épousera pas.

LÉON.

Retirons-nous, car je crois qu'il s'avance,
De Narcisse j'entends les pas.
Comptons sur elle et gardons l'espérance,
Le prétendu ne l'épousera pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

NARCISSE, seul.

On se lève donc bien tard dans ce château! j'ai déjà fait trois ou quatre tours de jardin... et je n'ai pas trouvé un seul individu... Quand je dis un seul individu... c'est une façon de parler... car j'ai fait une rencontre... à laquelle... je ne m'attendais pas... J'allais m'asseoir au pied d'un arbre, près du petit pavillon chinois, lorsque j'y trouve la personne que voici... (Se fouillant.) Eh bien, où l'ai-je donc mise?... dans ma poche de côté... (Tirant un portrait.) Parlez-moi de ça... voilà comme je les aime... parce que dès qu'on se mêle de porter une figure... il faut en avoir comme ça ou pas du tout... C'est drôle, je ne peux pas détacher mes yeux de cette peinture... et plus je la regarde, plus je sens là... Si j'avais mon portrait aussi, moi, au moins je pourrais... mais je vous le demande, est-ce vexatoire... de ne pas se connaître soi-même?... de ne pas savoir à quoi l'on ressemble?... C'est pas l'embarras, si j'en crois papa et mon gouverneur, je sais à peu près à quoi m'en tenir... Quand j'étais petit, ils étaient toujours à me dire : « Ah qu'il est laid, Fanfan! qu'il est laid!... » Est-ce que j'aurais par hasard quelque dif-

formité dans la physionomie ? Cependant, quand je regarde le reste du physique, ce que j'en vois n'est pas mal... Certainement, voilà une jambe du plus favorable augure... tout le laid serait donc répandu sur la figure ?... Au surplus, quand je serais un monstre, ce n'est pas une raison pour m'ôter la jouissance de ma physionomie...

SCÈNE IV.

NARCISSE, Mme DE LUCEVAL.

Mme DE LUCEVAL, à part.

Approchons, et tâchons d'abord de gagner sa confiance...

NARCISSE, sans la voir.

Mais à qui... ce portrait... peut-il appartenir ?... une tête... environnée de nuages !... ça ne dit rien... et on devrait mettre le nom... au bas... ça fait qu'au moins on se douterait...

Mme DE LUCEVAL, de même.

A quoi s'occupe-t-il là ?...

NARCISSE, de même.

Si ma future... si la fille de M. de Menneville... pouvait seulement avoir quelques-uns de ces traits-là... Ah çà, mais qu'est-ce que j'ai donc ?... (Se tâtant le cœur et le pouls.) Est-ce que je serais... mais c'est que je le suis... je suis amoureux de cette similitude...

Mme DE LUCEVAL.

Oh !... je n'y tiens plus... entamons la conversation...

NARCISSE, tenant le portrait.

Qui vient là ?... C'est cette jeune dame qui m'a reçu ce matin à mon arrivée au château...

Mme DE LUCEVAL, à haute voix.

Mon oncle vient de reconduire votre gouverneur... et m'a

chargée en son absence... Eh mais, comme vous me regardez!...

NARCISSE, à part, regardant le portrait.

Je cherchais... s'il n'y aurait pas quelque rapport... non, ce n'est pas celle-là; c'est une brune... (Haut.) Vous dites donc que mon gouverneur... est parti... il n'y a pas grand mal... car je vous avouerai que je vous aime beaucoup plus que lui...

Mme DE LUCEVAL, à part.

Eh mais, cela commence bien... (Haut.) Comment, c'est M. votre gouverneur, qui vous a appris de si belles choses!...

NARCISSE.

Laissez donc... Il y a une foule de sujets très-intéressants dont... il ne m'a jamais parlé... Enfin croiriez-vous qu'il ne m'a jamais dit si j'étais bel homme ou non?...

Mme DE LUCEVAL.

Et monsieur tiendrait à le savoir...

NARCISSE.

Mais je vous avoue que je ne serais pas fâché... de faire ma connaissance... et si vous vouliez... si vous étiez assez bonne... pour me faire mon signalement...

Mme DE LUCEVAL.

Oh! très-volontiers...

NARCISSE.

Je vais donc me connaître!...

AIR de La Sentinelle.

Que dites-vous d'abord de mes cheveux?

Mme DE LUCEVAL.

Ils sont fort beaux.

NARCISSE.

Mon front?

Mme DE LUCEVAL.

Plein de noblesse.

NARCISSE.

Que dites-vous ensuite de mes yeux ?

Mme DE LUCEVAL.

Vos yeux, monsieur, sont remplis de finesse.

NARCISSE.

Mon nez? ma bouche?...

Mme DE LUCEVAL.

Ah! tout en vous plaira;
Vous êtes bien de profil et de face.

NARCISSE.

Comment, vous voyez tout cela?

Mme DE LUCEVAL.

Oui, monsieur, je vois tout cela.

NARCISSE, à part.

Que je voudrais être à sa place!

Ça me rassure un peu... Mais si c'était pour me flatter?... (Haut.) N'y aurait-il pas moyen de... juger par moi-même de l'exactitude?...

Mme DE LUCEVAL.

Et comment?...

NARCISSE, à part, regardant le portrait.

Comment?... (Haut.) il ne tiendrait qu'à vous!... Vous devez savoir peindre, puisque voilà des couleurs... si vous daigniez mettre le comble à vos bontés et me donner une légère esquisse... seulement les yeux, le nez, la bouche...

Mme DE LUCEVAL.

Par exemple! voilà une proposition...

SCÈNE V.

LES MÊMES; LÉON.

Mme DE LUCEVAL.

Ah! mon cher Léon... vous arrivez bien à point... (A Nar-

cisse.) C'est un des amis de la maison... que je vous présente... un jeune militaire qui cultive les beaux-arts... et qui aurait déjà exposé au salon... s'il avait trouvé des sujets dignes de ses pinceaux... et je suis sûre que vous allez le rendre bien heureux... (A Léon.) C'est M. Narcisse de Boissec... qui voudrait avoir un duplicata de ses traits; et comme je connais votre complaisance, votre obligeance...

LÉON, bas à Mme de Luceval.

Comment! vous voulez que je m'amuse à faire le portrait de cet original?... O mon Dieu! faut-il...

Mme DE LUCEVAL, de même.

Que vous ayez besoin de moi, n'est-ce pas?... (Haut.) Tenez... voilà vos pinceaux... Mettez-vous ici... et monsieur là... sur cette chaise.

(Mettant Narcisse près du cabinet.)

NARCISSE.

Comment! il consent...

Mme DE LUCEVAL.

Et de la meilleure grâce du monde...

NARCISSE.

Suis-je bien placé ainsi?...

Mme DE LUCEVAL.

A merveille... mais ne tournez pas la tête... car vous gâteriez tout...

NARCISSE.

Oh! n'ayez pas peur.

LÉON, à part, à Mme de Luceval.

Quelle plate physionomie!... c'est bien la peine... de refaire une seconde fois une pareille figure... c'est déjà trop d'une...

Mme DE LUCEVAL, de même.

Allons, je suis contente de vous, et pour vous le prouver, je vais faire quelques changements à votre modèle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; SOPHIE que Mme de Luceval va chercher dans le cabinet et qu'elle amène derrière Narcisse.

LÉON.

Dieu!... que vois-je!...

NARCISSE.

Eh bien... il n'avait donc pas encore regardé?

LÉON.

Oui, vous avez raison; jamais rien de plus joli ne s'offrit à ma vue.

NARCISSE, à part.

Il paraît que je ne suis pas si mal.

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien! admirez... et profitez de l'occasion.

LÉON.

Oui, j'en profiterai... Oh! combien je suis heureux!

Mme DE LUCEVAL.

Je savais bien que vous m'en remercieriez...

NARCISSE, se levant.

Est-ce qu'il a déjà fait quelque chose?

Mme DE LUCEVAL, le retenant.

Ne bougez pas.

LÉON.

Non, rien encore... mais je commence...

Mme DE LUCEVAL, à Léon.

AIR : Gentille fiancée.

Premier couplet.

Pour vous le champ est vaste
La peinture, entre nous,

Ne vit que de contraste :
Regardez devant vous.
Quel heureux assemblage !
Près d'un minois si beau,
Ce grotesque visage
Qui fait ombre au tableau.

Ensemble.

Mme DE LUCEVAL.

Quelle aimable séance !
Ah ! de la ressemblance
Moi je réponds d'avance,
Et Léon, trait pour trait,
Va faire le portrait.

LÉON.

Quelle aimable séance !
Oui, de la ressemblance
Mon cœur répond d'avance,
(A part.)
D'elle encor, trait pour trait,
J'aurai donc le portrait.

SOPHIE, à part.

Quelle aimable séance !
Ah ! de la ressemblance
Mon cœur répond d'avance ;
Oui, de moi, trait pour trait,
Il aura le portrait.

NARCISSE.

Enfin, je prends séance,
Et de la ressemblance
J'ai la douce espérance !
Oui, bientôt, trait pour trait,
Je verrai mon portrait.

Deuxième couplet.

LÉON.

Quel regard vif et tendre !
Quels contours gracieux

Mme DE LUCEVAL.

Allons, tâchez de rendre
Ce qui s'offre à vos yeux.

LÉON, à part.

D'honneur! je m'imagine
Voir, dans ce séjour,
Un magot de la Chine
A côté de l'Amour.

Ensemble.

Mme DE LUCEVAL.

Quelle aimable séance, etc.

LÉON.

Quelle aimable séance, etc.

SOPHIE, à part.

Quelle aimable séance, etc.

NARCISSE.

Enfin, je prends séance, etc.

(A la fin du morceau on entend un fouet de postillon.)

SOPHIE, à part, rentrant dans le cabinet.

Dieu! c'est mon père...

LÉON, se levant brusquement pour regarder à la cantonade.

C'est M. de Menneville qui descend de voiture...

Mme DE LUCEVAL.

Partons vite...

(Pendant ce temps Narcisse s'est levé, a couru au carton et s'est emparé de la feuille sur laquelle Léon a commencé à dessiner.)

LÉON, se retournant.

Eh bien... qu'est-ce que vous faites donc là?... Rendez-moi cette esquisse..

NARCISSE.

Non pas, c'est à moi... je m'appartiens...

LÉON.

Mais je vous répète... qu'il n'y a rien de fini...

NARCISSE.

C'est égal, je verrai toujours bien et je n'ai pas besoin d'attendre que je sois achevé de peindre...

LÉON.

Encore une fois, morbleu !...

Mme DE LUCEVAL à Léon.

Venez vite... au-devant de mon oncle...

(Mme de Luceval emmène Léon.)

SCÈNE VII.

NARCISSE, seul.

Les voilà partis; tant mieux, je préfère être seul... (Sans déplier le feuillet.) Me voilà donc... je suis donc là-dedans, et je vais enfin me voir... Je n'ose... Ce n'est pas que je craigne de me trouver changé... Mais si ça n'allait pas répondre à l'idée que je me fais maintenant ! Allons, du courage. Il me prend un battement de cœur... Grands dieux !... qu'ai-je vu ?... Comment, c'est moi !... comment, me voilà !... Eh ! mais, si je ne me trompe, (Tirant le portrait de sa poche.) ce sont les mêmes traits, la même physionomie... (Regardant le portrait.) Moi... (Regardant le papier.) Moi... (Se touchant le visage.) Encore... moi... toujours moi !... Comment ! cette image chérie, cette image adorée, c'était la mienne !... c'est mon gouverneur qui m'aura laissé tomber de sa poche... Et moi, qui me croyais un monstre ! c'était pour moi que mon cœur innocent brûlait en secret d'une flamme coupable... O mon père ! que vous aviez bien raison... de cacher une physionomie aussi redoutable. Je le vois maintenant, on craignait les ravages, et ma détention n'était autre chose qu'une mesure de sûreté publique. O fatale beauté ! pourquoi t'ai-je connue ?... Mais pouvais-je m'attendre que ma figure me ferait tourner la tête ? Je vous demande si, physiquement

parlant, cela devait arriver! Et cependant, quelle passion illégitime fut jamais plus excusable! (Tenant le portrait d'une main et se caressant la figure de l'autre.) Quels traits charmants!... quels yeux... quel coloris!... et tout cela est bien moi. Oui, je voudrais en vain me le dissimuler! oui, je t'aime, je t'adore; j'aurais peut-être mieux fait de renfermer en moi-même ce secret plein d'horreur. Mais mon trouble, mon émotion, ma pâleur pourraient-elles ne pas me trahir à mes propres yeux? O ardeur qui me consume! ô sang brûlant qui circule en mes veines!

AIR : Je l'aime! je l'aime! (*Le Billet de loterie.*)

Je m'aime! je m'aime! } (*Bis.*)
Je m'adore moi-même }
Plus qu'on ne peut jamais aimer,
Plus que je ne puis l'exprimer.

Qu'ai-je dit?... on vient... cachons ma faiblesse dans mon cœur, et ce portrait dans ma poche!...

SCÈNE VIII.

NARCISSE, M. DE MENNEVILLE.

M. DE MENNEVILLE.

Où est-il donc?... que je l'embrasse... Eh bien! mon cher Narcisse... eh bien, mon gendre, comment vous va?...

NARCISSE, à part.

Dieu! c'est le beau-père! quel bonheur qu'il ne m'ait pas surpris!

M. DE MENNEVILLE.

J'espère que vous avez déjà fait connaissance avec ma fille?...

NARCISSE.

Non... je ne l'ai pas encore vue... mais, c'est égal, je la prends de confiance...

M. DE MENNEVILLE.

Et vous faites bien... vous en serez ravi, transporté... j'espère que je ne serai pas moins content de vous. Je n'ai pas alors besoin de vous demander si votre cœur est libre...

NARCISSE.

Au contraire... c'est que je vous prie de me le demander...

M. DE MENNEVILLE.

Eh bien, mon ami, je vous le demande.

NARCISSE.

Eh bien ! beau-père, pour vous répondre avec la même franchise... mais vous ne m'en voudrez pas... je suis obligé de vous avouer que j'ai une inclination...

M. DE MENNEVILLE.

Une inclination !...

NARCISSE.

Ou un sentiment, si vous l'aimez mieux, et un sentiment qui dégénère en passion romanesque.

M. DE MENNEVILLE.

Quoi !... vous aimez...

NARCISSE.

Oui, j'aime... j'adore, j'idolâtre...

M. DE MENNEVILLE.

Je ne reviens pas de ma surprise... élevé comme vous l'avez été... Mais ce n'est peut-être qu'une folie passagère... une amourette de jeune homme ?

NARCISSE.

C'est un sentiment qui mourra avec moi...

M. DE MENNEVILLE.

Diable !... et l'objet de votre amour en est-il digne, au moins ?

NARCISSE, *faisant jabot.*

Je m'en flatte... et comment ne nous aimerions-nous pas?

Même âge, même caractère, même physionomie, même manière de sentir depuis l'enfance...

SCÈNE IX.

Les mêmes ; Mme DE LUCEVAL.

M. DE MENNEVILLE, bas à Mme de Luceval.

Eh ! viens donc, ma chère amie. Voici bien d'autres nouvelles ! (Haut.) Notre prétendu a une inclination, il vient de me l'avouer.

Mme DE LUCEVAL.

Comment, il serait possible! et depuis quand ?...

NARCISSE.

Depuis que je suis ici. (A madame de Luceval.) C'est votre faute aussi...

Mme DE LUCEVAL, à part.

Est-ce que déjà, sans m'en douter, j'aurais troublé la raison de mon futur cousin? (Haut.) Allons, mon oncle, je prends sa défense, il ne faut pas le gronder : s'il aime, ce n'est pas sa faute, et l'on ne peut pas commander à son cœur.

M. DE MENNEVILLE.

Allons ! les voilà deux contre moi, maintenant...

NARCISSE.

Oui... l'on ne peut pas commander à son cœur... (A madame de Luceval.) Que vous êtes bonne !

M. DE MENNEVILLE.

Oui, mais avec tout cela j'ai votre parole, j'ai celle de votre père... et je vais lui écrire.

NARCISSE.

Oh Dieu ! n'écrivez pas à papa, je vous en prie... d'ailleurs ça ne servirait à rien... je ne vous ai jamais dit... que je refusais votre fille...

M. DE MENNEVILLE.

Mais vous aimez ailleurs...

NARCISSE.

C'est égal!...

M. DE MENNEVILLE.

Ma foi, si j'y comprends rien!...

Mme DE LUCEVAL, bas à M. de Menneville.

Et moi... je crois l'entendre... laissez-moi avec lui, je me charge de le faire expliquer.

M. DE MENNEVILLE, de même.

Allons, tu le veux; je m'en rapporte à toi... mais corbleu!... (Haut.) J'ai bien l'honneur de vous saluer...

SCÈNE X.

Mme DE LUCEVAL, NARCISSE.

NARCISSE.

Il est vexé... je le vois bien...

Mme DE LUCEVAL.

Il est donc vrai, monsieur Narcisse, que vous avez une inclination?

NARCISSE.

Dieu! si j'en ai une!...

Mme DE LUCEVAL.

D'où vient ce trouble? vous craignez de vous expliquer... vous craignez peut-être que l'objet de votre passion...

NARCISSE.

Hélas

Mme DE LUCEVAL.

Vous êtes trop modeste! (A part.) Allons, donnons-lui le coup de grâce! (Haut.) Eh bien! Narcisse, puisqu'il faut

que ce soit moi qui, la première... Apprenez... apprenez que votre amour est partagé... Apprenez...

NARCISSE.

N'achevez pas! je vous entends!... Infortunée! ça devait être!

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien, oui, je vous aime!

NARCISSE, à part, se cachant la figure avec son mouchoir.

Allons, voilà les ravages qui commencent!

Mme DE LUCEVAL.

Quoi! mon amour vous étonne?

NARCISSE.

Non pas : avec mon physique, je devais m'y attendre.

Mme DE LUCEVAL, à part.

Eh bien, pour la première fois que je fais une déclaration, je suis bien reçue. (Pleurant.) Allez, monsieur Narcisse! c'est indigne à vous de ne pas m'aimer.

NARCISSE, à part.

Pauvre petite femme! ça me fait mal de l'entendre pleurer! je ne suis point encore fait aux cris des victimes!

Mme DE LUCEVAL.

Suis-je malheureuse! si au moins je connaissais l'objet préféré!

NARCISSE.

S'il ne tient qu'à cela...

AIR du Renégat.

Regardez ce portrait charmant.

Mme DE LUCEVAL, à part.

Ma cousine! quelle aventure!

NARCISSE.

Parlez, n'est-il pas ressemblant?
N'est-ce pas bien là ma figure?

Mme DE LUCEVAL.

Il se pourrait?...
Quoi, monsieur, ce portrait?...

NARCISSE.

N'est-il pas vrai, c'est bien moi trait pour trait?

Ensemble.

NARCISSE.

Vraiment, sa surprise est extrême!
Je la plains bien sincèrement;
Est-ce ma faute si je m'aime?
Elle en convient, je suis charmant.

Mme DE LUCEVAL.

Grands dieux! ma surprise est extrême!
Le singulier événement!
Comment! il s'adore lui-même?
Oh! c'est charmant, il est charmant.

Ah! ah! ah! ah!

NARCISSE.

Elle prend mieux la chose que je n'aurais cru.

Mme DE LUCEVAL.

Comment, voilà l'objet que vous adorez?

NARCISSE.

Parbleu! sans cela...

AIR : Ainsi que vous je veux, mademoiselle.

C'est à vous seule, ô femme trop sensible,
Que j'eusse offert et mon cœur et mes vœux;
Mais, jugez-moi vous-même, est-il possible
De résister à ces traits dangereux?

Mme DE LUCEVAL.

Je conçois votre ardeur extrême :
Vaincu par ses propres exploits,
Je vois l'Amour qui s'est blessé lui-même
Avec les traits de son carquois.

(A part.) A merveille! confirmons-le dans une erreur qui peut nous sauver!...

SCÈNE XI.

Les mêmes ; SOPHIE, paraissant à la porte du cabinet et faisant signe à Mme de Luceval qu'elle veut lui parler.

SOPHIE, à mi-voix.

Ma cousine !... (A part.) Si je pouvais lui parler...

Mme DE LUCEVAL, bas et lui faisant signe.

Rentre et écoute...

(Sophie rentre dans le cabinet et passe sa tête par l'œil-de-bœuf.)

NARCISSE, qui retourne la tête de ce côté, l'aperçoit et recule effrayé.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai vu là ?...

Mme DE LUCEVAL, à part.

Voilà tout mon ouvrage gâté.

NARCISSE.

Je suis ici... et j'ai cru m'apercevoir... là, dans ce cabinet... je suis partout...

(Il fait un pas pour regarder encore.)

Mme DE LUCEVAL, l'arrêtant.

Ce... ce n'est pas étonnant... et rien n'est plus facile à vous expliquer. Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est qu'un miroir?...

NARCISSE.

Un miroir !... non... J'ai bien lu dans un conte de fée qu'il y avait une fois une princesse qui ne pouvait se lasser de se regarder dans son miroir... mais je n'ai jamais compris...

Mme DE LUCEVAL.

Eh bien, voilà !... c'est un talisman magique, qui nous retrace fidèlement nos traits et jusqu'à nos moindres gestes.

NARCISSE.

Serait-ce possible ! mais c'est un trésor...

Mme DE LUCEVAL.

Aussi beaucoup de gens ne peuvent s'en passer...

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier*

C'est là le conseiller suprême,
Dans le boudoir, dans le salon;
Il nous offre un autre nous-même.

NARCISSE.

Partout et dans toute saison
On doit l'employer ?...

Mme DE LUCEVAL.

C'est selon :
Au printemps, on le trouve utile,
On l'interroge encore dans l'été ;
Mais vient l'hiver, il n'est plus consulté...
Comme tant d'autres on l'exile
Pour avoir dit la vérité!

NARCISSE, avec véhémence.

Je ne la crains pas! moi, je veux la connaître (Il quitte madame de Luceval et se met vis-à-vis l'œil-de-bœuf où il aperçoit Sophie à qui madame de Luceval fait des signes.) C'est pourtant vrai!... vous ne m'aviez pas trompé... (Regardant le portrait qu'il a à la main et puis Sophie.) Oui, me voilà bien ! (Riant.) Est-ce étonnant!... (Sophie se met à rire.) Tiens!... il rit aussi... Narcisse!... il ouvre la bouche, il a l'air de me parler ! (Il fait différentes grimaces que Sophie essaie de répéter à madame de Luceval.) Je vous demande mille pardons... mais, vous sentez, quand on ne s'est jamais vu...

Mme DE LUCEVAL.

Comment donc?... mais je vous en prie... (A part.) Je ne serais pas fâchée de le voir se faire une déclaration.

NARCISSE.

Oh! la jolie figure!... Quoi ! me voilà !... Image adorée, si mes vœux brûlants te pouvaient donner une existence matérielle, comme il arriva jadis à ce fameux sculpteur... Ap-

prochons. (Sophie se retire un peu.) Tiens ! je recule ! Narcisse ! Narcisse ! tu me fuis. (Il s'envoie des baisers.) Je ne sais ce que je veux !... je brûle... j'ai froid... et dire que jamais... jamais je ne pourrai te posséder... oh ! à cette seule idée je ne me possède plus, et plutôt briser mille fois cette glace incendiaire.

(Il fait un mouvement.)

Mme DE LUCEVAL, passant derrière lui, et fermant le rideau de l'œil-de-bœuf.

Arrêtez !

NARCISSE.

Dieu ! que faites-vous ? Vous m'enlevez, vous me dérobez à mes propres yeux.

Mme DE LUCEVAL.

Sans doute, je crains les suites d'une passion aussi violente... Que dirait mon oncle ?

NARCISSE.

Oh ! qu'il dise ce qu'il voudra ! qu'il écrive à mon papa... Je ne veux plus épouser personne ; plus de mariage de convenance, tout à l'amour... je reste garçon ! vous pouvez le lui annoncer de ma part...

Mme DE LUCEVAL.

Oh ! j'y cours de ce pas. (Apercevant Léon qu'elle rencontre au fond du théâtre.) Je n'ai pas le temps de vous parler... mais votre rival est amoureux fou... ne vous mêlez de rien... je cours parler à M. de Menneville.

(Elle sort ; et, pendant ce temps et les premiers mots de la scène suivante, Narcisse s'est approché du cabinet.)

NARCISSE, cognant au cabinet.

Narcisse !... Narcisse !... c'est moi...

SCÈNE XII.

NARCISSE, LÉON.

LÉON, à part.

Comment ! ne me mêler de rien... quand il est amoureux... Madame de Luceval a beau dire, avec tous ses moyens... le plus sûr est de nous débarrasser de mon rival... et je n'ai pa de temps à perdre. (Apercevant Narcisse.) Ah ! le voici... (Haut.) Pardon, monsieur, j'ai à vous parler en particulier.

NARCISSE, préoccupé.

C'est mon jeune peintre... Monsieur, je suis à vos ordres..

LÉON.

Je vais droit au fait. Je sais que vous êtes amoureux.

NARCISSE.

Comment, monsieur ?...

LÉON.

Oui, monsieur, vous aimez, j'en suis instruit... Je n'ai pas besoin de vous nommer la personne... vous la connaissez comme moi... mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que j'aime aussi...

NARCISSE.

Je suis flatté de ce que vous me faites l'honneur de me dire... mais je ne conçois pas ce qui a pu faire naître une telle affection.

LÉON.

Comment ! ce qui a pu faire naître ?... L'objet le plus aimable... le plus séduisant...

NARCISSE, saluant.

Vous êtes trop indulgent... et franchement vous exagérez... vous me faites rougir...

LÉON, à mi-voix.

Le fat!... il la regarde déjà comme sa propriété... (Haut.) Enfin, monsieur, finissons : je l'aime... je vous l'ai dit... et j'entends même que vous vous en sépariez à l'instant...

NARCISSE.

Par exemple, c'est un peu fort.

LÉON.

Et que jamais vous ne lui disiez un mot.

NARCISSE, à part.

Allons, voilà qu'il me défend les monologues maintenant.. (Haut.) Monsieur, je suis désolé de vous désobliger; mais vous sentez que cela est impossible.

LÉON.

Alors, monsieur, vous m'en rendrez raison... et il faut qu'un de nous deux brûle la cervelle à l'autre.

NARCISSE, à part.

Ah çà ! mais il est fou... il aime les gens et il leur brûle la cervelle... (Haut.) Je vous prie, monsieur, de me faire l'amitié de ne plus être mon ami.

LÉON.

AIR : Les revenants n'aiment pas les militaires. (Le Vampire.)

Cédez, ou bien
Je vous brûle la cervelle ;
Cédez, ou bien
Je ne réponds plus de rien.

NARCISSE.

Je n'entends rien
A cette amitié nouvelle ;
Je croyais bien
Qu'il me voulait plus de bien.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; M. DE MENNEVILLE, Mme DE LUCEVAL.

M. DE MENNEVILLE et Mme DE LUCEVAL.

Même air.

D'où vient ce bruit ?
Mettez fin à cette lutte...
D'où vient ce bruit ?
Est-ce ainsi qu'on se conduit !

NARCISSE.

C'est un ami
Qui vient me chercher dispute ;
C'est un ami
Qui veut m'assommer ici.

Ensemble.

M. DE MENNEVILLE et Mme DE LUCEVAL.

D'où vient ce bruit, etc.

LÉON.

Cédez, ou bien, etc.

NARCISSE.

Je n'entends rien, etc.

M. DE MENNEVILLE.

Qu'y a-t-il donc ?

LÉON.

C'est monsieur qui se refuse à des arrangements, et ne veut rien entendre, quoique je lui fasse des propositions convenables.

NARCISSE.

C'est-à-dire impossibles !

LÉON, à M. de Menneville.

Jugez-en, monsieur. Madame de Luceval a dû vous instruire de l'amour que je ressens pour votre adorable

Sophie ; vous n'ignorez pas que le titre de votre gendre est le seul bien que j'ambitionne...

NARCISSE.

Comment! c'est la fille de monsieur dont vous êtes amoureux ? que veniez-vous donc me parler de rivalité ?... Parbleu ! je vous la cède de bon cœur... je l'épousais pour faire plaisir au papa

M. DE MENNEVILLE, à part.

Le sot!

LÉON, le serrant dans ses bras.

Est-il possible? vous ne l'aimiez pas? O mon ami ! mon véritable ami!

NARCISSE, se débattant.

Tout à l'heure il voulait me brûler la cervelle ; maintenant il veut m'étouffer !

Mme DE LUCEVAL.

Ainsi vous êtes tous d'accord ? il n'y a qu'à s'entendre : le rival consent, le père consent... Venez, ma chère Sophie

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; SOPHIE.

SOPHIE, dans les bras de M. de Menneville.

Ah! mon bon père !

NARCISSE.

Ah ! mon Dieu! qu'est-ce que je vois donc ? c'est étonnant! la ressemblance doit être frappante.

M. DE MENNEVILLE.

Et avec qui?

NARCISSE.

Vous ne le voyez pas ? Ouvrez donc les yeux : avec moi, parbleu!

M. DE MENNEVILLE.

Du tout!

LÉON.

Fi donc!

NARCISSE.

Vous êtes aveugles, ou j'ai perdu l'esprit.

LÉON.

C'est possible!

NARCISSE.

Ça me semble une telle conformité de physionomie que je ne sais comment expliquer... ça doit être pour le moins ma sœur jumelle!

M. DE MENNEVILLE.

Je suis peu physionomiste, je l'avoue.

Mme DE LUCEVAL, présentant un miroir à Narcisse.

Jugez-en vous-même...

NARCISSE, reculant.

Ça m'a fait peur!... quelle est cette maussade figure que vous avez mise là-dedans? Il me fait la grimace! hein?... Oh!... Comment, ce serait possible! non! cette fois-ci, comme vous le disiez, la glace ne dit pas la vérité... Et ce portrait?...

LÉON.

C'était celui de ma Sophie.

NARCISSE.

De ma Sophie! Oh! là! là! eh! mais, c'est la personne que j'aime.

LÉON.

C'est celle que je vous défends d'aimer.

NARCISSE.

Mais, je vous le demande, à quoi servent les glaces? je ne pourrai jamais m'accoutumer à ma physionomie actuelle!

Si je n'en avais jamais eu d'autre, je ne dis pas, on se fait une raison... (Montrant Sophie.) Mais voilà ce qui m'a gâté.

M. DE MENNEVILLE.

Alors pourquoi l'avez-vous refusée?

NARCISSE.

Pourquoi? parce que je l'aimais, parce que je l'idolâtrais... c'est clair comme le jour.

LÉON.

Décidément, il est timbré!

NARCISSE.

Pas tant. (A madame de Luceval.) La preuve, c'est que je reviens à vous. Je sais que vous m'adorez, et maintenant (Montrant sa figure.) la concurrence est moins redoutable, je suis prêt à accepter.

Mme DE LUCEVAL.

Désespérée! mais je ne veux pas vous rendre infidèle à vous-même.

NARCISSE.

Avec ma vilaine figure, me voilà joli garçon!... Heureusement qu'il est encore dans le monde d'autres belles... qui, j'ose l'espérer, me verront d'un œil favorable... et sans aller plus loin, s'il m'était permis de présenter ma pétition au beau sexe, pour le prier d'excuser mes erreurs... je lui dirais :

(S'adressant au public.)

AIR du vaudeville du Piége.

Certes, mesdames, nous savons
Quelles faiblesses sont les nôtres
Oui, les attraits que nous avons
Nous aveuglent sur ceux des autres.

Pourtant, lorsque je puis vous voir,
Ce n'est plus moi que mon cœur aime...
De grâce, venez, chaque soir,
Me défendre contre moi-même.



LE BOULEVARD BONNE-NOUVELLE

PROLOGUE EN VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MOREAU ET MÉLESVILLE

(Inauguration du Gymnase dramatique.)

THÉATRE DU GYMNASE. — 23 Décembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TRICOT, marchand bonnetier	MM. BERNARD-LÉON.
M. DUJOUR	MOREAU.
M. PONCTUEL	DORMEUIL.
SORBETI	PERLET.
VIEUBRIQUET	CAMEL.
LA COMTESSE CHINCHILA	Mmes GRÉVEDON.
AGNÈS	ANAÏS.
GEORGETTE	FITZELIER.
Mme DURANDI	THOMASSIN.
CÉCILE	PERRIN.
Mme GIANETI	NÉGRINI.
Mme BONACCUEIL	KUNTZ.

CURIEUX. — ACTEURS et ACTRICES.

Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, devant le théâtre du Gymnase.



LE BOULEVARD
BONNE-NOUVELLE

Le boulevard Bonne-Nouvelle. — A droite, plusieurs rangées de chaises au fond, une fermeture en planches, et, au-dessus, des toiles qui cachent la sculpture du théâtre du Gymnase.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIEUBRIQUET, Curieux, qui se pressent pour entrer.

LES CURIEUX.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Malo.*)

J'entrerai,
Morbleu ! j'entrerai!
Dans cette salle
Il faut qu'on nous installe.
J'entrerai,
Morbleu ! j'entrerai !
Je verrai tout, ou de force ou de gré.

VIEUBRIQUET, les repoussant.

Pour ces Français n'y a vraiment pas d'obstacle;
Jeux et combats excitent leurs transports :
Ils vous assiég'nt un' salle de spectacle,
Ni plus ni moins qu'ils enlevaient un fort.

LES CURIEUX.

J'entrerai, etc.

VIEUBRIQUET.

Quoiqu'à mon post' je sois des plus solides,
Si le coup d' poing continue à donner,
Moi, qui d'puis peu quittai les Invalides,
Ils m' forceront bientôt d'y retourner.

LES CURIEUX.

J'entrerai, etc.

PREMIER CURIEUX.

Mais, monsieur l'invalide, cela n'a pas de nom ; fermer les portes le jour de l'ouverture !

DEUXIÈME CURIEUX.

Comment, monsieur Vieubriquet, il n'y aurait pas moyen de voir les travaux de la salle ?

VIEUBRIQUET.

Non, messieurs, j'ai ma consigne... impossible ce matin ; ce soir, c'est différent, on n'empêchera personne d'entrer...

PREMIER CURIEUX.

C'est que, ce soir, voyez-vous, j'aurai des affaires.

VIEUBRIQUET.

Voilà comme ils sont !

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Devant not' port' chaque passant s'arrête ;
D' les éloigner n'y a vraiment pas moyen ;
Pendant des heur's s'ils levent tous la tête,
C'est qu' comme on dit, la vue n'en coûte rien.
Loin de r'douter une chance fatale,
De not' théâtr' le succès s'rait certain,
Si nous avions chaque soir dans la salle
La moitié d' ceux qui la r'gardaient l' matin.

SCÈNE II.

LES MÊMES; M. TRICOT.

TRICOT, à la cantonade.

C'est bon... c'est bon : j'attendrai ici la réponse... Eh bien! voilà encore du monde qui stationne! Que diable, invalide, à quoi songez-vous donc? dégagez les avenues.

DEUXIÈME CURIEUX.

C'est sans doute un inspecteur... je continue ma promenade.

PREMIER CURIEUX.

Et moi aussi.

(Peu à peu les curieux s'éloignent et disparaissent.)

TRICOT.

C'est vrai, ils sont là un tas de curieux qui cherchent à tromper les factionnaires et à gagner les invalides... il faut donc que ces gens-là n'aient rien à faire?

VIEUBRIQUET, l'arrêtant.

Eh bien! monsieur, où allez-vous donc?

TRICOT.

Je vais voir si cela avance et où ils en sont.

VIEUBRIQUET, ôtant son chapeau.

Monsieur est actionnaire?

TRICOT.

Du tout, simple amateur; j'exerce ici une surveillance active et gratuite. Mais on se lasse de tout, même d'être sur ses jambes, et grâce à la demande que je viens de faire...

VIEUBRIQUET.

Vous avez demandé une place?

TRICOT.

Trois!

VIEUBRIQUET.

Trois places à la fois !

TRICOT.

C'est plus sûr, parce que, voyez-vous, par le temps qui court, les places, ça n'est pas comme les lièvres... on peut...

(Il prend du tabac.)

VIEUBRIQUET.

Permettez, monsieur, je remets bien votre figure maintenant ; il n'y a que votre nom qui ne me revient pas.

TRICOT.

Tricot, l'ancien marchand bonnetier, au *Mollet d'Hercule*, et fournisseur en chef de plusieurs théâtres. Tel que vous me voyez, l'Opéra me doit beaucoup.

VIEUBRIQUET.

Vous n'avez pas été soldé ?

TRICOT.

Si fait, mais ils ont eu là cinq ou six danseurs qui ne seraient rien sans moi ; je les ai formés, c'est le mot.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Oui, des erreurs de la nature
J'étais l'adroit réparateur,
Maint Zéphir' de faible structure
Me dut son embonpoint flatteur ;
Ils n'en étaient que plus ingambes,
Et le vrai connaisseur enfin
Savait bien distinguer les jambes
Qui sortaient de mon magasin.

Je viens rendre le même service au Gymnase.

VIEUBRIQUET.

Et vous croyez que vous obtiendrez...

TRICOT.

Est-ce qu'il est possible que l'administration me refuse, après les services que je lui ai rendus ?

AIR : Paris est comme autrefois.

Par amour pour le théâtre,
J'étais toujours là, morbleu!
Et je m'exposais au plâtre,
Comme vous jadis au feu !
Dès six heures moins un quart,
J'étais sur le boulevard.
On sait tout ce que je vaux
Pour activer les travaux.
Je ne parle pas du reste ;
Mais, pendant des jours entiers,
Et de la voix et du geste
J'animais les ouvriers.
Que de pierres, de moellons,
M'ont roulé sur les talons !
Combien j'ai reçu, grands dieux !
De poussière dans les yeux !
J'ai mesuré l'architrave,
Et, sans voir le soupirail,
Je suis tombé dans la cave
En regardant le portail.
La pose du chapiteau
M'a fait perdre mon chapeau,
La sculpture du fronton
Me coûte un habit marron ;
La manœuvre de la grue
M'a deux fois presque assommé !
Et vous jugez, dans la rue,
Si je me suis enrhumé...
Enfin le jour fortuné
Où, de peuple environné,
Je vois le toit terminé,
Et mon travail couronné,
Une montre de Bréguet,
Ma montre, hélas! m'est ravie !
Au moment où je m'écrie :
Enfin voilà le bouquet !

Vous sentez bien qu'avec des titres pareils, si on ne fai-

sait pas droit à ma demande, je leur intenterais un procès en dommages et intérêts.

VIEUBRIQUET.

Ah çà ! sans être trop curieux, quelles sont donc les deux autres places que vous attendez ?

TRICOT.

D'abord celle de souffleur en chef et celle de directeur général des combats à outrance.

VIEUBRIQUET.

Directeur général des combats !...

TRICOT.

Oui ; à un théâtre de boulevard, c'est la place la plus importante. Mais, vous autres, mon cher, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que des combats.

VIEUBRIQUET.

Mille canons, je ne m'en doute pas ! et cette blessure-là ?

TRICOT.

C'est justement ce qui prouve que vous n'y entendez rien. La première règle est de se battre sans se faire de mal.

AIR du vaudeville de Fanchon.

Premier couplet.

J'aime à les voir combattre
Deux à deux, quatre à quatre ;
Il faut, dans ce métier,
L'adresse la plus grande ;
Car, fût-on prince ou chevalier,
On est mis à l'amende
Quand on blesse un guerrier.

Deuxième couplet.

Vu que chaque soirée
Est toujours consacrée
A des combats sans fin,
Il faut que l'on y veille,
Et, par économie enfin,

Que les morts de la veille
Servent le lendemain.

Qui vient encore là? qu'est-ce que demande cette femme?

SCÈNE III.

VIEUBRIQUET, qui retourne près de la porte, TRICOT, Mme BONACCUEIL.

TRICOT.

Invalide, à votre poste!

Mme BONACCUEIL.

Eh bien! laissez-moi donc passer!

TRICOT.

Impossible, madame, nous ne pouvons pas.

Mme BONACCUEIL.

Que je parle au moins à quelqu'un du Gymnase!

TRICOT.

Qu'y a-t-il pour votre service?... je le devine : vous demandez à entrer.

Mme BONACCUEIL.

Au contraire, (Montrant ses clefs.) je demande à faire entrer les autres; je voudrais une place d'ouvreuse de loges.

TRICOT.

Diable! diable! madame, ce sont des places bien recherchées; nous avons beaucoup de demandes.

Mme BONACCUEIL.

Mais, moi, monsieur, j'ai fait mes preuves; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'exerce, et vous pouvez vous informer de madame Bonaccueil.

TRICOT.

Le nom promet.

Mme BONACCUEIL.

Je puis dire que je suis au théâtre depuis mon enfance.

AIR : La séance est terminée. (Flore et Zéphyre.)

Avec un peu d' gentillesse,
On se pousse toujours là.
J' débutai dans ma jeunesse
Au balcon de l'Opéra.
Je n' voyais qu' des diplomates,
Et là, plus d'un grand seigneur
Dans des missions délicates
M' choisit pour ambassadeur.
Mais on décim' nos cohortes :
R'gardant comm' soins superflus
A Favart d'ouvrir des portes
Où personne n' frappait plus.
Quittant à r'gret le lyrique,
On m' chargea peu d' temps après,
Vu mon goût pour la musique,
D'ouvrir l'orchestr' des Français.
Pour *Stuart* et sa belle intrigue,
Que de mal nous avons eu!
J'en s'rais morte de fatigue
Si l' *Paresseux* n' fût pas v'nu.
Pour me r'fair' quelques semaines,
A l'Odéon j' m'en allai;
Aux *Vêpres Siciliennes*
J'eus trois fois le bras foulé;
Mais tout le temps, sans reproches,
Que *Phocion* fut r'présenté,
J'avais les mains dans mes poches
Et mes clefs à mon côté.
Ainsi, de tout's les manières,
Mon p'tit talent fut placé.
J' n' demande plus les premières,
Aux s'cond's mêm' j'ai renoncé.
Aux troisièm's j'étais naguère,
Mais tous mes vœux s'ront remplis,
Si, sur la fin d' ma carrière,
J'ai les clefs du paradis.

TRICOT.

Le paradis! c'est trop juste, elle l'a bien gagné. Allons, ma bonne, je vous promets ma protection, pourvu que vous songiez bien à ce que je vais vous dire.

Mme BONACCUEIL.

Ah! monsieur, vous n'avez qu'à parler.

TRICOT.

Voilà ce que nous voulons.

AIR du Ballet des Pierrots.

Sans être obligé de se battre,
Que les spectateurs soient assis,
Et que dans les loges de quatre
On n'en mette pas plus de six;
Placez chacun comme il désire,
Sans en exiger de cadeau.

Mme BONACCUEIL.

Ah! pour le coup, on pourra dire :
C'est bien un théâtre nouveau.

TRICOT.

Même air.

On n'entendra pas les ouvreuses
Parler plus haut que les acteurs;
Et jamais leurs mains scrupuleuses
Ne mettront d'écriteaux menteurs.
La salle ne sera pas pleine
Avant qu'on ouvre le bureau.

Mme BONACCUEIL.

Ah! pour le coup, j'en suis certaine,
C'est bien un théâtre nouveau.

Soyez tranquille, monsieur.

AIR : Pégase est un cheval qui porte. (*Les Chevilles de Maître Adam.*)

R'nonçant à d'ancienn's habitudes,
A vos goûts on se conform'ra :

Et dans mes nouvelles études,
L' désir d' vous plaire m' soutiendra.
Messieurs, quand un hasard propice
En ces lieux conduira vos pas,
Mes clefs sont à votre service,
Mais ne me les empruntez pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Mme Bonaccueil; M. DUJOUR, LA COMTESSE CHINCHILA.

DUJOUR et LA COMTESSE CHINCHILA.

AIR de la valse des Montagnes russes.

Temple charmant,
Qu'édifie
La folie,
Tu fus vraiment
Fait par enchantement.

DUJOUR.

Chaque aurore
Vient encore
Faire éclore
Un plaisir.
Tout en France
Plaît d'avance;
L'inconstance
Aime à choisir.

DUJOUR et LA COMTESSE CHINCHILA.

Temple charmant, etc.

LA COMTESSE CHINCHILA.

L'emplacement est fort bien, et l'on aurait pu y établir quelque chose de plus considérable.

DUJOUR.

Mais oui, c'était assez petit pour y mettre le grand Opéra... On ne voulait pas de ce nouveau théâtre... on disait qu'il y en avait trop; mais je trouve, au contraire, qu'il n'y en a pas assez. Je vais tous les soirs à chaque spectacle pour voir ce qu'il y a de bon... je n'y reste pas cinq minutes, et au bout d'une heure je ne sais plus que faire de ma soirée. Il faudrait nous adresser à quelque employé... où est la location?

VIEUBRIQUET, montrant Tricot.

Voilà monsieur, qui est un des administrateurs.

DUJOUR, le regardant.

Ah! c'est là... Eh! mais, c'est monsieur Tricot, mon bonnetier. Il paraît que nous ne sommes plus dans les bonnets de coton, et que nous avons abandonné notre maison de commerce du carré Saint-Denis?

LA COMTESSE CHINCHILA.

Carré Saint-Denis! comment! vous alliez dans un pareil magasin?

DUJOUR.

Vous sentez bien que j'y allais incognito... la boutique était assez vulgaire, mais il y avait au comptoir une petite fille supérieure... au-dessus du genre. Cette petite Agnès, qu'est-ce qu'elle est devenue, monsieur Tricot? n'aviez-vous pas envie d'en faire votre femme?

TRICOT.

Je vous en prie, monsieur, n'en parlons plus. Je venais tous les matins inspecter les travaux du Gymnase, et pendant ce temps-là... Agnès... enfin, un jour je ne l'ai plus retrouvée; voyez-vous, ce sont des chagrins domestiques...

DUJOUR.

Je comprends, je comprends... on ne voit que cela cette année, c'est épidémique. Et c'est par désespoir que vous vous êtes jeté dans les entreprises théâtrales?

TRICOT.

Oui, monsieur, par désespoir... et un peu par spéculation.

DUJOUR

Eh bien! mon cher, nous venons ce soir vous applaudir. Croyez-vous avoir du monde?

TRICOT.

Nous l'espérons du moins, et je vous conseille de venir de bonne heure.

LA COMTESSE CHINCHILA.

De bonne heure? Impossible.

TRICOT.

Madame a du monde à dîner?

LA COMTESSE CHINCHILA.

Non, je n'ai rien à faire; mais on ne peut pas arriver au premier acte, ce serait s'afficher. Le bon genre est d'entrer dans sa loge au milieu de la seconde pièce, au moment le plus intéressant; voyez-vous le parterre en fureur, qui se retourne pour gronder... et qui s'arrête pour lorgner! Tout en ayant l'air de s'asseoir et d'arranger négligemment son châle sur le devant de la loge, on a déjà parcouru toute la salle d'un coup d'œil; on a remarqué monsieur l'ambassadeur qui paraît au balcon, madame la comtesse qui se montre aux premières, et le petit chevalier qui se cache aux troisièmes. On donne à l'un un salut... à l'autre un signe de tête... et plus haut un sourire... c'est charmant! tout Paris est là, et sans sortir de sa loge on a fait ses visites.

DUJOUR.

Et souvent on a causé tout le temps de la pièce.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oui, cela nous arrive quelquefois à la tragédie ou à l'opéra. Mais il faut nous rendre justice...

AIR du vaudeville de Les Maris ont tort.

Quand la pantomime commence,

Il est défendu de parler.
On pourrait, quand Zéphire danse,
Entendre une mouche voler;
Car dans la bonne compagnie
Qui, vous le savez, s'y connait,
On regarde la tragédie,
Mais on écoute le ballet.

Dansera-t-on chez vous, monsieur?

TRICOT.

Je ne crois pas, madame.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Eh bien! que fera-t-on, et quel est ce nom-là, *le Gymnase?*

TRICOT.

Mais c'est un nom grec, ou latin. Voyez-vous, madame, le Gymnase, c'était comme qui dirait l'Ambigu-Comique d'Athènes... excepté qu'on y boxait...

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oh! mon Dieu! je pensais que ce n'était qu'à Londres...

TRICOT.

Du tout; les Grecs étaient les plus grands boxeurs de l'antiquité, et les coups de poing anglais sont renouvelés des Grecs.

DUJOUR.

Diable! monsieur Tricot, savez-vous que c'est là de l'érudition? et j'estime fort votre définition du Gymnase; je crois cependant qu'on peut en donner à madame une idée un peu plus exacte.

AIR de La Sentinelle.

A nos esprits ce nom vient retracer
Et les beaux jours et les jeux de la Grèce,
Et cette enceinte où courait s'exercer
Une héroïque et brillante jeunesse.
Des magistrats, seuls juges des succès,
Du Gymnase occupaient les places;

Mais plus heureux dans vos essais,
Messieurs, au Gymnase français
Pour juges vous aurez les Grâces.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Et dites-moi, monsieur, donnerez-vous de bonnes pièces?

TRICOT.

Certainement, madame... voilà une question!... Vous n'avez qu'à les commander; comment les voulez-vous?

LA COMTESSE CHINCHILA.

S'il ne tient qu'à dire mon goût, je demande d'abord, pour ma part, qu'on nous épargne ces éternelles épigrammes contre les maris.

DUJOUR.

Et surtout contre les femmes.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Enclin aux piquantes malices,
Le Vaudeville, enfant gâté,
Prit trop souvent, dans ses esquisses,
La licence pour la gaîté.
Dans les tableaux que votre main hasarde
Il ne faut pas, peintre licencieux,
Si vous voulez que la beauté regarde,
La forcer à baisser les yeux.

TRICOT.

Certainement... vous pouvez vous en rapporter à moi. La plus stricte décence...

DUJOUR.

Allons, nous allons louer une loge, et voilà notre soirée décidément fixée : nous commencerons par le Gymnase, nous passerons à *Don Juan*, et nous finirons par le bal de la petite duchesse.

TRICOT.

Comment, monsieur?

DUJOUR.

Oh! mon Dieu! oui, tous les plaisirs à la fois; voilà comme je suis.

AIR de l'entr'acte de L'Épreuve villageoise.

Je fis toujours
De mes jours
Bon emploi :
J'ai pour loi
De saisir
Le plaisir
Qui passe.
Lorsqu'un savant
En rêvant,
Perd des nuits,
Jeux et ris
M'entraînent dans l'espace.
Je fus, dans plus d'une cité,
Cité,
Pour être promptement d'un cœur
Vainqueur.
J'entends dire au censeur subtil :
N'a-t-il
Que ce joli talent-ci?
Si!

Je sais danser
Et valser,
Puis nager,
Voltiger
D'un pied léger
Sur la glace.
Jeux de hasard,
De billard,
De boston,
Du bon ton,
Je vous joue avec grâce.
Le matin, à cheval, au cours
Je cours;
Au spectacle je me fais voir,

Le soir.
Bref, je donne le ton pour tout,
Partout,
Et n'épargne en épicurien
Rien.

Aux doux instants
Du printemps,
Dans les champs,
Par ses chants,
L'oiseau du bocage m'appelle;
Loin de Paris,
Je souris,
Quand Zéphyr
Vient ouvrir
Chaque rose nouvelle.
Ainsi, courant, jouant, buvant
Souvent,
Je double de mes jours trop courts
Le cours ;
Et pour devise dans Paris,
J'ai pris :
Amour et plaisir; ou sinon,
Non !

SCÈNE V.

Les mêmes; SORBETI, Mme GIANETI, Mme DURANDI.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Eh ! mais, qui vient de ce côté? C'est un concert tout entier.

SORBETI, Mme GIANETI et Mme DURANDI.

AIR : O pescator dell' onda. (*La Sérénade*)

Ascoltate a la ronda
En plein air,
Le Pescator del onda :

Qual bel air!
Abiamo del tremor,
Ma un coup de main pourra
Conduir' la nostra barca,
La barque à bon port.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Eh! mon Dieu! quel salmigondis de français et d'italien!

DUJOUR.

Oui, l'on dirait de l'opéra-comique chanté par l'Opéra-Buffa.

SORBETI.

Vi l'avete dito.

DUJOUR.

Je ne me trompe pas, c'est monsieur Sorbeti, ce glacier de la rue de Louvois...

SORBETI.

Perdonate, monsiou, il signor Sorbeti.

DUJOUR.

Mais vous êtes Français?

SORBETI.

Perdonate, ze souis Italien depuis quelques zours.

Mme GIANETI.

Ah! mon Dieu! oui, nous sommes...

SORBETI.

Silencio!... vi sapete que z'étais limonadier de l'Opéra-Buffa, et que z'avais une voix... superbe. Vi m'y avez entendu?

LA COMTESSE CHINCHILA.

A l'Opéra-Buffa?

SORBETI.

Si, signora, dans les corridors, quand je criais : Orzeat! limonade! des glazes! oun timbre admirable, auquel on ne

faisait point attention, et per qué? sense dubbio à cause des paroles françaises. Zé ou un soir l'idée de crier, après le premier acte de Don Zouan : Orzata... limonada... delle glacce... Subito tous les dilettanti y m'azetaient... d'où z'ai conclou que pour les glazes et la mousique, il n'y avait de salout que dans l'Italie.

DUJOUR.

Et vous vous êtes fait Italien ?

SORBETI.

Tout à fait. Il n'y a que la langue qui m'embarrasse un pou, per qué ze ne la sais pas encore; ma avec quelques mots que z'ai attrapés dans les finales et les cavatines, on peut se tirer d'affaire... Voyez-vous... Tuti... Quanti... Maladetto... Ascoltati, Ben mio... Cor mio... je ne sors pas de là.

Mme DURANDI.

Oui, mais vous nous aviez promis de nous apprendre...

SORBETI.

Silenzio, dunque!... et ze viens offrir au Zymnase mes roulades et mes sorbets.

LA COMTESSE CHINCHILA, montrant Tricot.

Voici monsieur qui est un des principaux administrateurs.

SORBETI.

Corpo di Bacco!... il ne fallait pas me laisser parler devant lui... Nous venons, signor... moi d'abord, é poui ces deux dames, prime donne, ma cousine Jannette, c'est-à-dire Gianeti, et ma sœur madame Durandi.

DUJOUR.

J'entends, madame Durand.

SORBETI.

Si, ma ze lui ai donné des lettres de naturalisation, per qué, comme ze vous disais, pour roussir en mousique, il faut être Italiano.

DUJOUR.

Permettez, monsieur; je ne suis pas tout à fait de votre avis.

AIR : Dans ma chaumière. (*Koulouf.*)

Elle est française,
La noble lyre de Grétry,
Et cette voix qui dans l'*Agnèse*
Enivre vos dilettanti,
Elle est française.

SORBETI.

Si, signor, les Français ont du bon; quoiqué zé ne sois piou de leur pays, je conviens que dans ce moment ils ont pris un élan mousical... auquel je me plais à rendre justice.

AIR : Voilà bien ces lâches mortels. (*Les Préventions d'une femme.*)

Chaque rue a ses troubadours,
Armés de luths et de guitares;
Grâce à leurs chants, vos carrefours
En musique sont moins barbares;
Et tout reconnaîtrait dézà
Les douces lois de l'harmonie,
Si les orgues n'étaient pas là
Pour rappeler la barbarie.

TRICOT.

Et vous croyez, mon cher, que votre musique italienne pourra s'adapter à nos petits opéras-comiques et à nos vaudevilles?

SORBETI.

Oh! parfaitement.

AIR : Sans mentir. (*Les Habitants des Landes.*)

Z'ai tradouit en chants faciles
Gluck, Mozart et Sacchini;
Et ze mets en vaudevilles
Jusqu'au signor Rossini.
Ses œuvres, que ze corrige,
Sarmeront plus d'un écho,

Et, frappé d'un tel prodige,
Chacun dira : Quesaco ?
Il Turco, (*Bis.*)
Sur l'air de la Monaco.

Ascoltate un poco.

(Il chante un air bouffe.)

TRICOT, après l'air, à Sorbeti.

C'est fort bien... Voici l'entrée du théâtre, (A M. Dujour.) et de la location.

(Ils sortent tous, excepté Tricot.)

SCÈNE VI.

TRICOT, AGNÈS et GEORGETTE.

GEORGETTE.

Allons, mademoiselle, un peu plus de courage :
Nous voilà, grâce au ciel, au terme du voyage.
A ce nouveau théâtre on nous recevra bien.

AGNÈS.

Oui, Victor me l'assure, et moi je n'en crois rien.

TRICOT, à part.

Je ne me trompe pas, c'est Agnès en personne.
Qui l'accompagne-là ? C'est cette autre friponne,
Georgette, ma servante. Ah ! je vais donc savoir
Qui les fit toutes deux sortir de mon comptoir.
Ah ! fortune ! Ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.

AGNÈS.

Au Gymnase, monsieur, nous venons débuter,
Et nous voudrions bien nous faire présenter
Au directeur.

TRICOT, à part, cachant sa figure avec son mouchoir.

Feignons. .

(Haut.)
C'est moi, ne vous déplaise.

GEORGETTE.

Comment, monsieur, c'est vous? Ah! que j'en suis bien aise.
Mademoiselle et moi, pour nous former un peu,
Nous avons habité le quartier Richelieu,
Une bonne maison, un hôtel magnifique,
Où les princes, les rois, vivent en république.

TRICOT.

On vous y reçut mal?

GEORGETTE.

Au contraire, monsieur :
Nous avons éprouvé l'accueil le plus flatteur.
Mais les maîtres vraiment sont d'une étrange sorte :
Dès qu'on leur convient trop on est mis à la porte,
Et l'on vous éconduit toujours, en pareil cas,
Avec des compliments et des certificats.
Voici les nôtres.

TRICOT.

Bon : mais vous avez peut-être,
Avant ces grands seigneurs, servi quelqu' autre maître?

AGNÈS.

Oui, monsieur, un marchand du carré Saint-Denis.

GEORGETTE.

Un sot dont nous avons déserté le logis.

TRICOT, à part.

Un sot! La patience à la fin m'abandonne.
(Haut.)
Me reconnaissez-vous?

GEORGETTE et AGNÈS.

Aïe!

TRICOT.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion, rend vos sens effrayés,

Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez.

GEORGETTE, bas à Agnès.

Courage, allons, du cœur, surtout de la mémoire ;
A notre aide appelons tout notre répertoire.

TRICOT.

Malgré tous mes bienfaits, former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
De votre fuite au moins apprenez-moi l'histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante et difficile à croire.
J'étais à travailler, dans le petit salon,
Lorsque je vis passer devant votre maison
Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue
D'une humble révérence aussitôt me salue ;
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fais la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence,
Moi, j'en refais de même une autre en diligence,
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi, je repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais,
Tant que si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

TRICOT.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain j'étais avec Georgette,
Lorsqu'il entra chez nous pour y faire une emplette :
Le soir, il vint encor ; le lendemain aussi ;

Il revenait toujours quand vous étiez sorti.
Il disait qu'il m'aimait d'une ardeur sans seconde ;
Et me disait les mots les plus gentils du monde ;
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi, dont je suis toute émue.

TRICOT à part.

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!
(Haut.)
Et vous n'avez pas craint d'encourager sa flamme ?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme.

TRICOT.

Morbleu!

AGNÈS.

Pourquoi crier ?

TRICOT.

J'ai grand tort en effet.

AGNÈS.

Je n'entends pas de mal à tout ce que j'ai fait,
Il venait tous les jours s'asseoir dans la boutique,
M'apportait des billets de l'Ambigu-Comique.
Sur la scène il prétend diriger mes essais.
A ses leçons déjà je dois quelques succès :
Aussi pour cultiver un art qu'il idolâtre,
Je me suis engagée à ce nouveau théâtre.

TRICOT.

Vous pourriez préférer un semblable destin
A l'honneur de régir un jour mon magasin,
De m'avoir pour époux ! Car je vous fis entendre
Que pour femme, en un mot, je prétendais vous prendre.

AGNÈS.

Oui, mais à vous parler franchement, entre nous,
Victor est pour cela plus à mon goût que vous :
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible.
Mais Victor le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

TRICOT.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

TRICOT.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne le dirais-je pas?

TRICOT.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!
Est-ce que j'en puis? mais lui seul en est la cause,
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

TRICOT.

Voyez comme répond la perfide aujourd'hui.
Vous ne m'aimez donc pas à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

TRICOT.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

TRICOT.

Comment, non?

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

TRICOT.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?
Mais tu le peux encor; tu le peux, si tu veux;
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme
Si tu consens enfin à devenir ma femme.

GEORGETTE.

Votre femme? fi donc!

TRICOT.

Qu'entends-tu par ce ton?

GEORGETTE.

Fi! vous dis-je.

TRICOT.

Comment!

GEORGETTE.

Et fi... fi! vous dit-on :
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.
Ne nous emportons pas, voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraiche;
Elle a l'esprit bien fait, et vous, l'humeur revêche;
Elle n'a pas seize ans, et vous, vous êtes vieux;
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle,
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la première toux.
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous?

TRICOT.

Morbleu!

GEORGETTE.

Vous êtes fou de vouloir à votre âge
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de seize ans,
Encor plus fou d'oser forcer ses sentiments :
Ainsi, dans ce dessein funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites maisons.

TRICOT.

Je vous renfermerai.

GEORGETTE.

Belles précautions !

TRICOT à Agnès.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

GEORGETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux, à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous terre,
Qu'il n'est rien plus hideux ! Que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs, habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels, et moins insupportables
Que certains jaloux tels qu'on en voit en ce lieu :
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire, adieu.

(Georgette et Agnès se sauvent.)

TRICOT, s'opposant à leur sortie.

Non, non, morbleu ! vous ne vous en irez pas... Mais c'est M. Ponctuel, le régisseur du théâtre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; M. PONCTUEL, puis LA COMTESSE CHINCHILA, M. DUJOUR et CÉCILE.

PONCTUEL.

Silence donc, monsieur Tricot! vous faites un bruit à notre porte! vous allez réveiller la fille de la maison, qui revient de la Belgique et qui était si fatiguée qu'elle s'est endormie en arrivant.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

TRICOT, regardant.

La voilà qui vient de ce côté... et, Dieu me pardonne! elle dort encore.

DUJOUR.

Comment! elle dort en marchant? Voilà qui est très-curieux.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oh! certainement, je reste.

CHOEUR.

AIR de la contredanse de La Somnambule.

Silence (*Bis.*)
La voilà qui s'avance :
Silence! (*Bis.*)
Surtout n'arrêtons pas
Ses pas.

Sa grâce
Efface
Les amours qui suivent sa trace ;
Et même
On aime
Son sommeil,

Autant que son réveil.
Silence ! (*Bis.*)
Chez nous elle s'avance.
Silence ! (*Bis.*)
Surtout n'arrêtons pas
Ses pas.

CÉCILE.

Oui, dépêchez-vous! nous n'arriverons jamais... ah ! mon Dieu! quelle route et quels chevaux !... (Écoutant.) Oui, je suis pressée... (Écoutant.) Si l'on m'attend à Paris?... sans doute on m'attend... du moins je l'espère !... enfin voilà la barrière... nous entrons... Comment... où je veux descendre ?... Boulevard Bonne-Nouvelle... Oh ! mon Dieu ! à mesure que nous approchons, le cœur me bat... Postillon, plus doucement... il va comme le vent. A présent, je voudrais ne pas arriver... comment vais-je être accueillie ?... ne m'aura-t-on pas oubliée ? Ah ! j'ai entendu mon nom. . quelqu'un m'a saluée... (S'inclinant.) On me reconnaît !

(Elle penche la tête sur le fauteuil et s'endort.)

TRICOT.

C'est étonnant ! ça me fait l'effet de la Belle au bois dormant.

DUJOUR.

Taisez-vous donc, vous allez l'éveiller.

CÉCILE, se levant vivement.

Mais un instant, mademoiselle... on peut bien attendre un instant... dites au régisseur que je veux lui parler... qu'il monte sur-le-champ... Ah ! vous voilà !... Comment, monsieur, vous faites commencer ?... vous voyez bien que je ne suis pas encore prête, que ma toque n'est pas encore posée... et je ne descendrai pas sans mes marabouts... (Écoutant) Hein... qu'est-ce que vous dites?... Certainement au Gymnase... (Écoutant.) Comment, monsieur, on ne fera pas d'entr'actes, et l'on ne fera jamais attendre le public... c'est différent... je des-

cends... écoutez... voilà les trois coups... (L'orchestre joue avec sourdines l'air : *Dormez donc, mes chères amours.*) C'est l'ouverture qui commence... (Arrangeant ses gants, sa coiffure, et repoussant sa robe avec son pied, comme si c'était une robe longue.) On a beau dire... ce moment-là produit toujours un certain effet... moi surtout qui n'ai pas encore vu la salle... si je regardais à travers la toile... Ah ! mon Dieu !... quel coup d'œil !... comme c'est joli et comme ça fait peur !

AIR : Dormez donc, mes chères amours. (*Le Repos.*)

Ici, quel spectacle enchanteur !
Je sens déjà battre mon cœur
Et de plaisir et de frayeur.
Combien ces loges sont brillantes !
Que de toilettes séduisantes !
Ah ! combien de femmes charmantes !

DUJOUR.

Vraiment, elle y voit en dormant.
Vraiment, vraiment !
Je crois qu'elle y voit en dormant !

CÉCILE, écoutant.

Taisez-vous donc ! je crois qu'on applaudit.

DUJOUR.

Ma foi, j'ai envie de l'interroger.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oui, on prétend que les somnambules répondent quand on leur parle.

DUJOUR.

Et on assure même qu'elles disent toujours la vérité.

TRICOT.

Oui, croyez cela ; ce sont des contes à dormir debout.

DUJOUR.

Silence !

AIR du Pont de Khel.

Premier couplet.

O vous, dont l'œil découvre
L'avenir incertain,
Du théâtre qui s'ouvre
Quel sera le destin?

CÉCILE.

Ici, bientôt un autre
Vous le dira,
(Montrant le parterre.)
Et mon juge et le vôtre
N'est-il pas là?

Deuxième couplet.

Momus me le révèle,
Le public va venir.
Mais je vois que le zèle
Peut seul le retenir...
On le dit infidèle;
Malgré cela,
Que la gaîté l'appelle,
(Montrant le parterre.)
Il sera là.

(On entend dans le fond la ritournelle du chœur suivant à grand orchestre.)

PONCTUEL.

Ah! mon Dieu! ce sont nos chœurs qui répètent: ils vont l'éveiller, et dans quel moment encore!

CHOEUR en dehors.

AIR: Vive le Roi.

Des fous de plus
Par le plaisir élus,
Pour le joyeux Momus
Quelle
Bonne nouvelle!
Des fous de plus;
Ce sont les vrais élus

Qui chantent l'orémus
Au temple de Momus.

CÉCILE, qui pendant le chœur précédent s'est un peu réveillée.

Que m'est-il donc arrivé ? et où suis-je ?

DUJOUR.

Eh ! mais, ma belle enfant, vous êtes à Paris, au Gymnase.

CÉCILE.

Au Gymnase?... comme dans mon rêve.

DUJOUR.

Regardez plutôt cette nouvelle salle.

CÉCILE.

Oui... ce monde... ces loges brillantes... comme dans mon rêve ; et qu'est-ce que j'ai entendu là ?

PONCTUEL.

Nos chœurs, qui répètent au foyer.

DUJOUR.

Et qui font un bruit du diable.

CÉCILE.

Comme dans mon rêve.

PONCTUEL.

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (Les Gardes-Marine.)

Mais, si j'ai bien su vous comprendre,
Vous disiez, dans ce rêve heureux,
Qu'avant peu nous pourrions entendre
Des applaudissements nombreux.

DUJOUR.

Oui, ce rêve si favorable,
Qu'en dormant elle a rencontré,
A son réveil elle est capable
D'en faire une réalité.

(Les toiles qui cachent le théâtre disparaissent, on aperçoit la façade du Gymnase : toutes les portes s'ouvrent et tous les acteurs et actrices paraissent en habits de caractère.)

CHŒUR.

AIR : Vive le Roi.

Des fous de plus
Par le plaisir élus ;
Pour le joyeux Momus
Quelle
Bonne nouvelle !
Des fous de plus ;
Ce sont les vrais élus,
Qui chantent l'orémus
Au temple de Momus.

VIEUBRIQUET.

AIR de Lisbeth.

D'puis trois mois mon poste est l' seul point
Où tous les jours la foul' se porte ;
J'entrerai ! vous n'entrerez point !
On échange des coups de poing.
Que de mal pour défendr' la porte !
Tant d' curieux y dirig'nt leurs pas !
Qu' j'ai l' corps brisé, la têt' rompue,
Ils me cassent jambes et bras,
Fass' le ciel (*Bis.*) que ça continue !

CHŒUR.

Des fous de plus, etc.

LA COMTESSE CHINCHILA.

AIR de Marcelin.

Messieurs, pour nos premiers essais,
Ne consultez que l'indulgence;
Nos échos, trop longtemps muets,
Vont par vous rompre le silence ;
Sans craindre qu'ils soient indiscrets,
Des bravos redoublez la dose ;
Mais ne leur apprenez jamais
Qu'on peut répéter autre chose.

CHŒUR.

Des fous de plus, etc.

PONCTUEL.

AIR : de Lantara.

Devant un public toujours juste,
Le Gymnase s'ouvre aujourd'hui,
Sous les yeux d'un monarque auguste,
Qui de tous temps des muses fut l'appui :
Au Pinde ainsi que dans l'histoire,
Il régnerait avec honneur,
Et des beaux-arts il eût été la gloire,
S'il n'aimait mieux être leur protecteur.

CHŒUR.

Des fous de plus, etc.

SORBETI.

AIR : La Fille au coupeur de paille.

Aux Bouffes, c'est la manie,
On trépigne aux *aria*,
On se pâme et l'on s'écrie :
Divina, Bravissima !
Ici, pour nos couplets,
N'en déplaise à l'Italie,
Je me contenterais
D'un petit bravo français.

CHŒUR.

Des fous de plus, etc.

CÉCILE.

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Au doux sommeil je me livrais naguère ;
Tous mes instants seront mieux employés,
Et dans ces lieux le désir de vous plaire
Va désormais nous tenir éveillés.
Loin que pour vous notre zèle se lasse,

Dès aujourd'hui nous jurons tous
De ne jamais nous endormir... de grâce!
Tâchez, messieurs, d'en faire autant que nous.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.



SCÈNE AJOUTÉE

AU

BOULEVARD BONNE-NOUVELLE

(Anniversaire de la naissance de Molière.)

Théatre du Gymnase. — 15 Janvier 1821.

PERSONNAGES	ACTEURS.
UN ANGLAIS.	MM. PERLET.
M. TRICOT.	BERNARD-LÉON.



SCÈNE AJOUTÉE

AU

BOULEVARD BONNE-NOUVELLE

M. TRICOT, UN ANGLAIS.

L'ANGLAIS.

Oh! monsieur... n'est-il pas ici, le Théâtre-Français?

TRICOT.

Oh! non, monsieur, nous en sommes bien loin.

L'ANGLAIS.

Tant mieux, je suis très-content.

TRICOT.

Et pourquoi donc, monsieur?

L'ANGLAIS.

Pourquoi?... Cet diable de Molière il m'ennuie beaucoup... et je vois aujourd'hui sur toutes les... toutes les... Comment appelez-vous ces papiers attachés contre les murs?

TRICOT.

Ah!... les affiches.

L'ANGLAIS.

Oui... je voulais dire que je vois son nom sur toutes les affiches, en grosses lettres.

TRICOT.

Ce n'est pas étonnant.

AIR : de La Sentinelle.

Avec raison ils fêtent l'heureux jour
Qui de Molière a marqué la naissance ;
De ses bienfaits c'est un juste retour,
Ne blâmez point notre reconnaissance.
S'illustrant dans tous les travaux,
De tous les arts la patrie est la mère.
La France, en ses jours les plus beaux,
A fait naître mille héros
Et n'a vu naître qu'un Molière.

L'ANGLAIS.

Goddam !... C'est encore beaucoup trop.

TRICOT.

Peut-on savoir d'où vient la prévention que vous avez contre lui ?

L'ANGLAIS.

Oh !... je ne puis le souffrir.

TRICOT.

Mais pour quelle raison ?

L'ANGLAIS.

Par la raison que je puis pas le souffrir.

TRICOT.

Peut-être monsieur ne le connaît-il pas ?

L'ANGLAIS, riant.

Oh ! je le connais parfaitement bien, je vous jure ; je l'ai joué très-souvent dans ma maison de campagne, où milady donnait des spectacles magnifiques et très-chers.

TRICOT.

C'était vous qui payiez ?

L'ANGLAIS.

Yes... On donnait les comédies à mes dépens ; je me rap-

pelle que c'était un membre du parlement qui avait joué le *Tartufe*, et milady, mon femme, faisait un rôle dans le *George* battu et puis content.

TRICOT.

Ah! *George Dandin.*

L'ANGLAIS.

Yes... C'était moi qui faisais le Dandin... La pièce elle était fort à la mode, et ils avaient ri beaucoup de moi.

TRICOT.

Puisque vous devez un pareil succès à Molière, je ne conçois pas pourquoi vous ne pouvez pas le souffrir.

L'ANGLAIS.

Ce était pour des considérations personnelles; car je suis, comme tous les Anglais, grand admirateur de Molière. Cet diable d'homme, il m'a ruiné.

TRICOT.

Pas possible!

L'ANGLAIS.

C'est très-possible... J'avais un oncle complétement riche et très-avare; espérance bien confortable pour les héritiers! eh bien!... pour avoir vu le *Harpagon*, il était devenu un petit dissipateur, et il ne se laissait manquer de rien; il buvait, il mangeait tous les jours : c'est une chose bien terrible pour moi!

TRICOT.

Je conçois maintenant votre colère contre Molière.

L'ANGLAIS.

Ce n'était rien encore... J'avais un autre oncle très-vieil, qui avait vingt mille livres sterling de revenu et qui était attaqué du spleen... du moins... la famille... il l'espérait...

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Triste et chagrin dans sa sombre enveloppe,
Il méditait un funeste dessein,
Quand par hasard il voit le *Misanthrope*

Voilà, monsieur, qu'il hésite soudain.
Le *Pourceaugnac*, avec l'apothicaire,
L'a presque rendu guilleret,
Et le *Malade imaginaire*,
Il l'avait guéri tout à fait.

Il faisait plus que rire... Il parlait toujours de *Thomas Diafoirus;* et quand je lui demandais de l'argent, il me disait : *Clysterium donare, ensuita purgare...* Il y a de quoi se pendre!

TRICOT.

Sans doute, c'est une horreur... Un auteur qui guérit du spleen... chez vous c'est sans exemple.

L'ANGLAIS.

Je croyais bien... Nous avons lord *Byron* qui serait capable pour le donner lui seul à toute l'Angleterre; mais ce n'est pas tout encore... Je avais une tante...

TRICOT.

Ah ! mon Dieu, quelle famille !

L'ANGLAIS.

Qui faisait des romans très-longs, aussi longs que lady *Morgan*, et qui les vendait aussi cher que *Walter Scott...* Elle avait eu le malheur de voir à *Argail's rooms* les Miladies savantes...

TRICOT.

Ah ! les *Femmes savantes.*

L'ANGLAIS.

Yes... Et elle avait jeté au feu les dix premiers volumes d'un petite roman dont le libraire de *London* il offrait six mille guinées... et je devais payer les dettes à moi avec le roman de ma tante.

TRICOT.

Je conçois alors qu'entre Molière et vous c'est une guerre à mort.

L'ANGLAIS.

Et je arrivais justement pour le anniversaire... car vous êtes bien sûr que ce était le anniversaire?...

TRICOT.

Monsieur, on le dit... c'est une de mes pratiques, le carillonneur de Saint-Eustache, qui a fait cette découverte-là sur les registres de la paroisse...

L'ANGLAIS.

Il paraîtrait alors que le lieu de sa naissance...

TRICOT.

Monsieur, on ne le connaît pas.

L'ANGLAIS.

Ah! et le jour précis?

TRICOT.

On n'en est pas sûr.

L'ANGLAIS.

Mais... son tombeau?

TRICOT.

Monsieur, c'est fort incertain.

L'ANGLAIS.

AIR : Muses des jeux et des accords champêtres.

Convenez-en, vous êtes économes
Dans les honneurs que l'on doit aux talens;
Si nous avons, moins que vous, de grands hommes,
Sur leurs autels nous brûlons plus d'encens.
Rendez au moins justice à l'Angleterre :
Votre Molière, applaudi tant de fois,
Obtint chez vous à peine un peu de terre;
Garrick repose à côté de nos rois!

TRICOT.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Il est trop vrai, par une aveugle rage,
Ce grand homme fut outragé;
Mais des préjugés d'un autre âge

Notre siècle l'a bien vengé.
L'homme obscur tout entier succombe,
Mais Molière est encor debout;
Qu'importe enfin où se trouve sa tombe?
Son génie est partout. (*Bis.*)

Et je ne dois pas vous cacher, monsieur, que le modeste Gymnase se promet aussi de fêter aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance.

L'ANGLAIS.

Goddam!... ce Molière, qui avait persécuté moi... qui avait poursuivi tous les ridicules...

TRICOT.

Vous ne pouvez pas lui échapper.

(Le théâtre change, et représente l'intérieur d'un temple, au fond duquel on voit le buste de Molière, placé sur un piédestal. Tous les acteurs du prologue sont groupés autour de lui, et s'apprêtent à le couronner.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR Pour Saint-Cyr, ah ! quelle gloire ! (*Une Visite à Saint-Cyr.*

Célébrons le jour prospère
Où le premier des auteurs
Jadis a vu la lumière,
Et sur le front de Molière
Plaçons de modestes fleurs.

AGNÈS.

O Molière ! ô génie étonnant et sublime !
Toi que nous admirons, sans oser nous flatter
Que parmi tes enfants tu daignes nous compter,
Pardonne notre audace au feu qui nous anime :
Que notre amour nous légitime,
Et soyons tes enfants, au moins pour te fêter.

(Elle s'approche du buste de Molière et place une couronne de laurier sur sa tête.)

VAUDEVILLE.

AIR : La bonne aventure, ô gué !

TRICOT.

Shakspear' peut paraître gai
Aux lords d'Angleterre.
Schiller est bien intrigué,
Sa touche est légère ;
Mais du drame fatigué,
Par sa verve subjugué,
J'aime mieux Molière, ô gué!
J'aime mieux Molière.

M. DUJOUR.

L'art de joindre à l'enjoûment
La raison sévère,
L'art de poursuivre gaîment
La sottise altière,
L'art de peindre tour à tour
Le bourgeois, l'homme de cour,
Ne sont-ils pas nés le jour
Où naquit Molière ?

GEORGETTE.

Ce grand homm' dont les écrits
Charm' la France entière,
N' méprisait pas les avis
De sa cuisinière :
On sait comm' il l'écoutait,
Et puisqu'il la consultait,
On peut êt' fièr' quand on est
Servant' de Molière.

VIEUBRIQUET.

Docteurs dont il se moqua,
Faculté si fière,
Tartufes dont il montra
L'âme tout entière,
Vous craignez jusqu'à son nom,
Et vous avez le frisson
Quand vous voyez la maison
Où naquit Molière.

L'ANGLAIS.

Que de scènes nous voyons
Dans notre Angleterre !
Celle des élections
Et du ministère,
Des budgets avec l'appoint
Du comique à coups de poing;
C'est ce qu'on ne trouve point
Chez monsieur Molière.

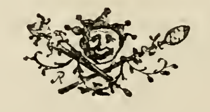
Mme CHINCHILA, au public.

Quelquefois, pour nos chansons
Un public sévère,
Mêle au bruit de nos flons-flons
Certains bruits de guerre;
Trop souvent ils ont leur tour,
Qu'ils se taisent au moins pour
L'anniversaire du jour
Où naquit Molière.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Même air.

Célébrons le jour prospère, etc...

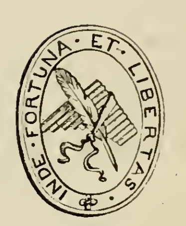


TABLE

—



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1124, 10-6


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·

